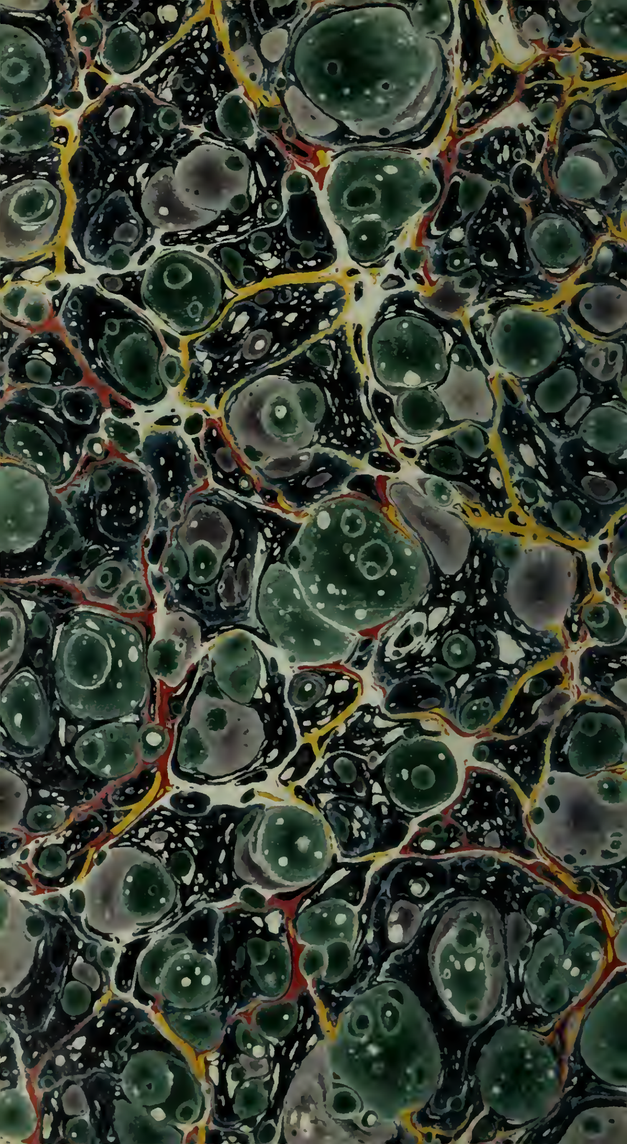
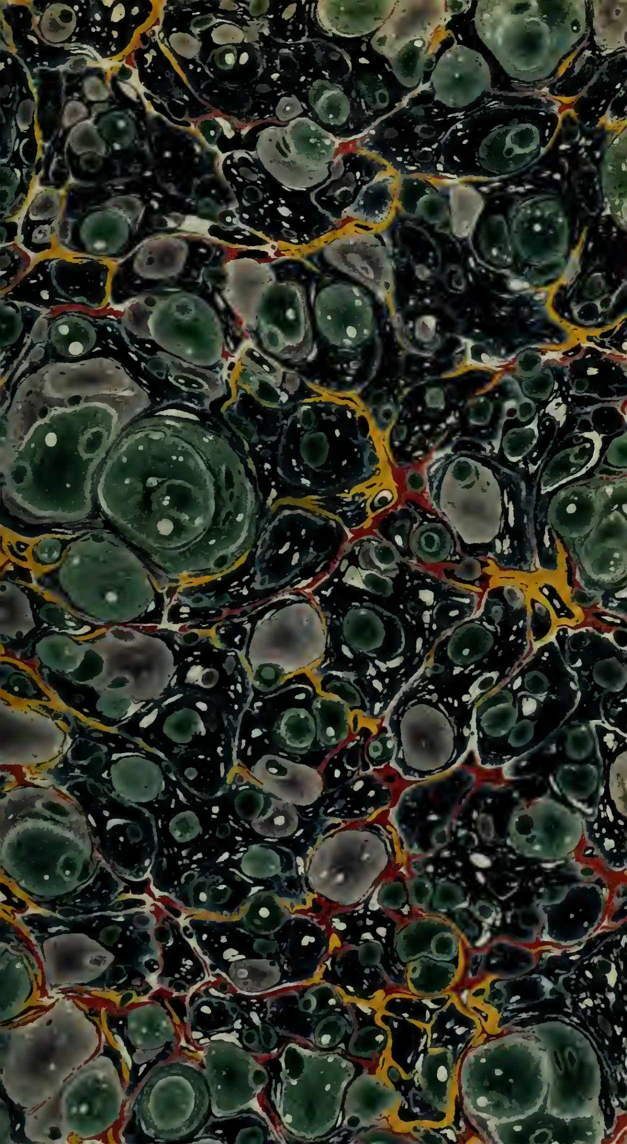


3 1761 06894076 6





MŒURS FRANÇAISES.

L'HERMITE

DE

LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

Les formalités prescrites ayant été remplies, je poursuivrai les contrefacteurs selon toute la rigueur des lois.

Pillet

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.



L'HERMITE

DE

LA CHAUSSÉE-D'ANTIN,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET LES USAGES FRANÇAIS AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

PAR M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SEPTIÈME ÉDITION, ORNÉE DE GRAVURES ET VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

BOIL., *Art Poét.*

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDIT. DE LA COLL. DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1815.



AVANT-PROPOS.*

L'AVIS que je mets en tête du second volume de ce Recueil n'a point pour objet de remercier le Public de l'accueil qu'il a fait au premier : l'écrivain qui fait un livre qui plaît, le lecteur qui achète un livre qui l'amuse, sont quittes l'un envers l'autre ; mais, en annonçant le succès de son ouvrage, l'auteur qui cherche à s'en rendre compte est quelquefois plus pressé de le justifier que de s'en applaudir ; c'est le cas où je me trouve. En cherchant à réunir quelques tableaux de mœurs dans un cadre dramatique propre à les faire valoir, j'avais à craindre également de ne ressembler à rien ou de ressembler à quelque chose ;

* *Avant-Propos* de la deuxième édition.

d'ennuyer dans la première supposition, ou de faire crier à l'application dans l'autre. Je n'ai pas été assez heureux pour éviter ce dernier écueil ; et (quelque suspecte qu'une pareille déclaration puisse paraître dans la bouche d'un auteur) je ne crains pas d'affirmer que je suis tombé sur celui que je redoutais davantage. Quelques personnes, constamment occupées de chercher des *clefs* à mes caractères, des modèles à mes portraits, cherchent à me faire une réputation de médisance et de malignité, au prix de laquelle la plus haute gloire littéraire me paraîtrait beaucoup trop payée. La seule crainte de donner un prétexte à ce reproche m'aurait déjà forcé à renoncer à ce travail, si je n'avais pas l'amour-propre de me croire suffisamment défendu contre une accusation de cette nature par l'opinion de mes amis, par mon ouvrage lui-même,

et, j'ose le dire, par mon propre caractère. Dans cette esquisse de nos mœurs (j'en renouvelle ici la déclaration), je m'applique à peindre la société, et non pas telle ou telle société; à saisir des rapports généraux, et non des traits particuliers : je m'occupe des classes, des espèces, et jamais des individus. Les observations que je fais sont du ressort de la critique: les personnalités appartiennent à la satire, et je n'ai pas à me reprocher qu'elle ait une seule fois dans ma vie déshonoré ma plume.

Le but que je me suis proposé, beaucoup plus que le talent que j'ai déployé pour l'atteindre, est devenu l'occasion d'une comparaison dangereuse entre *le Spectateur* et *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin.* Quelques critiques pleins de bienveillance (dont il ne me conviendrait pas de louer en ce moment l'esprit et les lumières) ont cru pouvoir établir

entre ces deux ouvrages une sorte de parallèle dont je dois sans doute me trouver très-honoré ; mais l'un d'eux fait entrer dans la balance, en faveur de l'observateur anglais, la gravité des matières qui sont quelquefois l'objet de ses *discours*, et le vernis de frivolité que *l'Hermite* répand assez généralement sur les siens. J'ai d'abord tâché de répondre à ce reproche, dans ce second volume, en y donnant moins de place aux futilités de la mode, aux caprices éphémères de l'opinion ; mais j'ajouterai ensuite qu'Addison, Steele, et les autres collaborateurs du *Spectateur anglais*, vivaient à une époque et dans un pays où les questions de la plus sublime morale, de la plus haute littérature, de la plus profonde érudition, intéressaient assez vivement toutes les classes de la société, pour qu'il se vendît dans un jour, à Londres, dix mille exem-

plaires du tel numéro du *Spectateur* où il n'était question que de la nature de Dieu, de l'immortalité de l'ame, ou de la supériorité de Milton sur tous les poètes épiques anciens et modernes. Il faut convenir que le tems actuel n'est pas du tout propre à ce genre de polémique. On vous pardonne encore d'être *utile*, mais à la seule condition que vous serez *agréable*.

Puisqu'on m'a, en quelque sorte, autorisé à nommer *l'Hermite* après *le Spectateur*, qu'il me soit permis de faire observer que je me suis imposé la tâche de varier beaucoup plus souvent le cadre de mes articles. Les deux tiers au moins de l'ouvrage anglais sont sous la forme de correspondance, dont je ne fais usage que lorsque j'ai à traiter quelques sujets frivoles ou quelques observations de peu d'importance qui ne sont pas susceptibles de développement.

Plusieurs éditions du premier volume de ce Recueil ont été promptement épuisées. Ce succès, en me décidant à faire paraître la suite des Observations de *l'Hermite de la Chaussée d'Antin,* m'impose de nouvelles obligations; le lecteur appréciera les efforts que j'ai faits pour les remplir.

L'HERMITE

DE

LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

N° XXVII. — *4 janvier* 1812.

UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'AUTREFOIS.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût!
PIRON, *Métromanie.*

Hoc illis dictum est qui stultitiam nauseant,
Et ut putentur sapere, cœlum vituperant.
PHÆDR., fab. 6, liv. IV.

Ceci s'adresse au censeur ignorant qui, pour paraître avoir du goût, critique les meilleurs ouvrages.

CHACUN a son califourchon, son *hobby-horse*, comme disent les Anglais, sur lequel il est monté, tout en se moquant de celui des autres. Les beaux esprits, les savans eux-mêmes, ne sont pas exempts de cette préoccupation exclu-

sive qui concentre tous les goûts sur un même objet. Les uns se ruinent en livres; ceux-ci en tableaux, en statues; ceux-là en échantillons de minéraux, en coquilles, en médailles, en pierres gravées, etc. Le bibliomane, l'amateur de tableaux, le naturaliste, le numismate, l'archéologue (je parle de ceux qui ont la manie et non l'amour de la science), ne me paraissent pas plus déraisonnables les uns que les autres; *ils jouent à la science* comme on joue aux cartes, au volant; et dans tout cela il n'y a de ridicule que la gravité qu'ils y mettent. Un de mes amis s'est infatué d'un goût moins répandu, qu'il a rapporté de ses voyages avec les album, la mnémonique et la philosophie de Kant; c'est le goût des *lettres autographes*. On sait que les Anglais, toujours prêts à confondre ce qui n'est que rare avec ce qui est beau, sont très-curieux de ce genre de collections: ils les composent à grands frais, et les confient à des graveurs habiles qui les reproduisent en *fac simile* pour les amateurs en sous-ordre, dont la fortune entière ne suffirait pas à l'acquisition des originaux.

J'étais, la semaine dernière, chez mon ami

l'*autographomane*, au moment où quelqu'un lui apporta un billet de Boileau, en quatre lignes, dans lequel celui-ci s'excusait de ne pouvoir aller dîner le lendemain chez un M. Levasseur. Ce billet, écrit du style le plus simple, ne contenait aucune anecdote, aucun fait particulier, et n'était remarquable que par une faute d'orthographe. Aussi, tout le respect que j'ai pour le législateur de notre Parnasse ne m'empêcha-t-il pas de témoigner beaucoup de surprise en voyant payer dix louis un chiffon de papier sans aucune espèce de valeur. « Je conçois votre étonnement, me dit-il; mais quand on veut se compléter, dans quelque genre que ce soit, il faut savoir faire des sacrifices. » Et, tout en parlant, il étiquetait et classait dans un carton, intitulé *Siècle de Louis XIV*, le précieux écrit qu'il venait de se procurer. « Vous voyez, continua-t-il en me montrant un petit corps de bibliothèque où plusieurs cartons semblables étaient rangés, vous voyez le produit de mes recherches de plusieurs années : j'ai là pour soixante mille francs de lettres autographes......— Dont vous ne trouveriez pas deux louis chez l'épicier du coin, le seul pour-

tant à qui tout ce fatras puisse être encore de quelque utilité. — Vandale! s'écria-t-il avec une indignation tempérée par un profond dédain, vous parlez bien en homme dont la postérité n'aura jamais rien à réclamer ni à dire. Voyez à qui vous insultez : regardez cette *lettre de Montaigne à la Boëtie*, tellement illisible qu'on n'a pu l'imprimer ; ce *billet de Henri IV à la duchesse de Verneuil ;* ce *sonnet de Malherbe écrit en entier de la main de Racan ;* cette *lettre de madame de Maintenon au père Le Tellier ;* cet *ordre de M. le Prince, la veille de la bataille de Senef !....* — Quand je consentirais à partager votre vénération pour quelques-unes de ces reliques auxquelles se rattachent d'illustres souvenirs, je n'en rirais pas moins des soins que vous prenez pour la conservation de tant d'autres paperasses qu'aucun nom, qu'aucun titre ne recommande. Par exemple, que signifie cette lettre qui me tombe sous la main ? Elle est signée d'un marquis d'Hernouville que personne ne connaît, et s'adresse à un comte de Monchevreuil, qui n'est connu lui-même que par quelques faits d'armes de peu d'importance, et pour avoir été, si je ne me trompe, gouver-

neur du duc du Maine. — Vous ne pouviez me fournir une occasion plus favorable de vous prouver qu'il y a toujours quelque inconvénient à prononcer sur ce qu'on ne connaît pas. Donnez-vous la peine de lire cette lettre, et vous rirez ensuite, si vous l'osez, de l'extrême importance que je mets à conserver de semblables écrits. » Jamais, je dois l'avouer, triomphe ne fut plus complet que le sien ; non-seulement je convins, après l'avoir lue, que cette lettre méritait les honneurs du portefeuille, mais je le priai instamment de me permettre d'en prendre copie et de la rendre publique. J'eus beaucoup de peine à obtenir cette faveur, qui me fut accordée en échange d'une lettre autographe d'Hyder-Aly-Kan au bailli de Suffren, dont je promis d'enrichir sa collection.

Voici la lettre du marquis d'Hernouville, que je certifie de tout point conforme à l'original :

Paris, ce 30 décembre 1669.

« Je profite, mon cher comte, d'un rhume qui me retient depuis quelques jours au coin de mon feu, pour vous donner des nouvelles de

ce pays. La plus importante, et celle qui vous fera le plus de plaisir, c'est que M. de Guise a obtenu la faveur d'avoir un carreau à la messe du roi ; il n'a pas manqué d'en profiter dimanche, et, soit dit entre nous, avec un peu trop d'éclat. On attend monts et merveilles du marquis de Martel, qui s'est vanté de forcer les Algériens à la paix ; je n'ai pas de foi à ses almanachs. Le duc de Vermandois vient d'être revêtu de la charge d'amiral ; Mme de la Vallière a reçu cette marque d'une faveur insigne avec la plus belle indifférence. Je suis bien de votre avis, cette femme n'est pas à sa place.

» Votre frère vous a-t-il écrit que nous avions été ensemble à la première représentation de *Britannicus ?* Quelques prôneurs de Racine m'avaient tant vanté cette pièce, que, ne pouvant avoir de loge, j'ai envoyé mon laquais à dix heures me retenir une place sur le théâtre. J'ai cru que je n'arriverais jamais à l'hôtel de Bourgogne ; j'avais pourtant laissé mon carrosse à l'entrée de la rue Mauconseil ; mais, sans Chapelle et Mauvilain, qui connaissent tous les comédiens de Paris, je ne serais jamais parvenu à me placer. N'allez pas vous

méprendre sur cet empressement du public : il y entrait encore plus de malveillance que de curiosité. J'ai été faire mes baise-mains à Mme de Sévigné dans sa loge, où se trouvaient Mmes de Villars, de Coulanges, de La Fayette, escortées du petit abbé de Villars et du frondeur de Grignan. Je vous laisse à penser si *Britannicus* avait beau jeu dans cette loge. Mme de Sévigné disait l'autre jour, chez Mme de Villarceaux, que *le Racine passerait comme le café* : ce mot fit beaucoup rire, et tout le monde s'accorda pour le trouver aussi juste que plaisant. Ce que j'admire surtout, c'est la présomption de cet écolier tragique, qui s'avise de vouloir faire parler les Romains après notre grand, notre sublime Corneille : il y a des gens qui ne doutent de rien. Je n'ai jamais vu l'hôtel de Bourgogne aussi brillant : une aussi belle réunion méritait une meilleure pièce ; c'était à qui bâillerait au parterre, et à qui dormirait dans les loges. Je ne vous citerai pas, comme exemple, Vilandry, qui ronflait dans celle du commandeur de Souvré : depuis qu'il dîne à cette table, la meilleure de Paris, il va digérer au spectacle, *haciendo la siesta*, se réveille à

la fin, et prononce que la pièce est détestable. Je ne concevrai jamais quel plaisir ce brave et spirituel commandeur trouve dans la société d'un homme qui n'ouvre la bouche que pour manger. Despréaux, à côté de qui je me trouvais placé, était furieux de la froideur du parterre. Il soutient que c'est le plus bel ouvrage de Racine, que les anciens n'ont rien de plus beau, que ni Tacite ni Corneille n'ont rien écrit de plus fort. Il a manqué se prendre aux cheveux avec Subligny, parce que celui-ci, dans la scène où Néron se cache derrière un rideau pour écouter Junie, n'a pu retenir un grand éclat de rire qui s'est propagé dans toute la salle. Il est probable que cette mauvaise pièce lui fournira quelque autre *Folle Querelle*,* où nous rirons comme à la première. Ninon et M. le Prince étaient, avec Despréaux, les seuls qui défendissent le terrain pied à pied, mais sans pouvoir rétablir les affaires de *Britannicus*. Je suis curieux de savoir comment le petit rival du grand Corneille prendra cette chute ; car c'en est véritablement une. Ce qu'il

* Parodie d'*Andromaque*.

y a de pis dans son aventure, c'est qu'on a remarqué des vers dont l'allusion est très-claire est très-audacieuse. Le roi ne s'en est pas expliqué ; mais hier, à son lever, il a contre-mandé un ballet dans lequel il devait danser à Saint-Germain. Ceci pourrait bien mettre notre poète assez mal en cour ; mais aussi, que diable un poète fait-il là ?

» Floridor a été sublime; on aurait dit qu'il avait parié de faire réussir un des plus mauvais rôles qu'il ait jamais joués. Je ne vous dirai pas grand'chose du plan de cette tragédie ; le moyen de bien l'entendre ? j'étais entre votre frère et le gros vicomte ! Néanmoins, vous pouvez m'en croire, cela est mauvais, décidément mauvais, quoi qu'en dise *le Satirique*. Je suis de son avis lorsqu'il affirme « qu'un ouvrage de cette importance a besoin d'être bien écouté ; qu'il est injuste de prononcer sur une représentation au milieu des clameurs de l'esprit de parti, et du caquetage de cette foule de femmes qui viennent elles-mêmes se donner en spectacle à une première représentation. » Tout cela est généralement vrai, mais n'est pas applicable à la circonstance dont je vous rends compte.

Cette fois, Racine est bien jugé; le dénoûment de sa pièce est ce que j'ai vu de plus ridicule. Imaginez-vous que cette bégueule de Junie va se faire *vestale*, comme Mme de Sennès irait se faire *Ursuline*. A Dieu ne plaise que je veuille faire le savant! mais j'ai lu dans Ménage qu'il fallait d'autres formalités pour prendre le voile dans le couvent des dames de la congrégation de Vesta. J'oubliais le plus essentiel: votre *Desœuillet* a joué comme un ange. Je lui ai parlé de vous dans sa loge; mais, si vous m'en croyez, revenez vite lui en parler vous-même; c'est une fille pour qui la constance n'est que l'intervalle qui sépare deux fantaisies.

» Si vous lisez là-bas les *Nouvelles à la main*, vous y verrez Racine habillé de main de maître. Le cahier qui doit parler de sa pièce n'a pas encore paru; mais si Leclerc fait les choses en conscience, s'il sert bien le juste ressentiment de d'Olonne et de Créqui, dont il a reçu deux cents pistoles, le pauvre *Britannicus* paiera pour *Andromaque* *.

* L'auteur de cette lettre fait probablement allusion à l'épigramme de Racine contre MM. d'Olonne et de Créqui, à l'occasion de la tragédie d'*Andromaque*.

» Gourville a dû vous remettre les odeurs que vous m'aviez demandées pour votre jolie cousine. Martial n'a pas voulu d'argent : il dit qu'il est en compte avec vous. Dubroussin vous embrasse. Nous avons fait chez lui le plus joli souper !..... Il n'y manquait que vous. J'ai été obligé de ramener Chapelle dans mon carrosse ; il était ivre mort : en revanche, je l'ai laissé le lendemain passer la nuit sous la table, *à la Pomme de Pin*, où il a déjà couché plus d'une fois.

» Je ferai mon possible pour aller au lever dimanche prochain. Mon oncle travaille pour me faire rejoindre mon régiment ; il est possible qu'il y parvienne : alors, je vous verrais à mon passage. J'aimerais bien mieux que ce fût ici. Dans tous les cas, croyez que je fais état d'être et de me dire au nombre de vos amis. » H..........



N° XXVIII. — 11 *janvier* 1812.

CORRESPONDANCE.

—

« Je suis étranger, monsieur l'Hermite : arrivé à Paris depuis un mois seulement, je suis d'autant moins au fait des usages de cette grande capitale, qu'il ne m'était pas encore arrivé de franchir les limites de ma seigneurie, laquelle est située dans la Basse-Autriche : il est même assez probable que cette idée ne me serait jamais passée par la tête, si quelques arpens de bois que je possède aux environs de Presbourg avaient pu me faire entrer à la diète. Ce n'est pas sans une peine extrême que je me suis vu contraint de renoncer à un projet dont la réussite ferait de moi le plus heureux baron de l'Allemagne. Pour me consoler de ce *désappointement*, j'ai pris le parti de venir passer quelques mois dans un pays où l'on se console

de tout ; mais, quelque multipliées que soient ici les consolations, j'ai bien peur que mon argent n'y passe encore plus vite que mon chagrin, si vos conseils ne viennent à mon secours. J'avais calculé d'avance que mes revenus ne me suffiraient pas pour vivre à Paris selon mon rang; c'est pourquoi je me suis contenté d'amener avec moi un seul valet de chambre : malheureusement il ne sait pas un mot de français ; ce qui m'a mis dans la nécessité de me pourvoir d'un second domestique, que je me suis procuré dans l'hôtel où je loge. C'est un garçon très-intelligent, qui parle toutes les langues d'Europe, qui connaît toutes les rues, toutes les maisons de Paris ; qui fait plus de choses en une heure que tous les valets de ma baronnie n'en font en une semaine, et qui n'a d'autre défaut que d'expédier les ducats et les florins plus vite qu'on ne les frappe à la Monnaie. C'est vraiment une activité merveilleuse ; je fais bien tout ce que je peux pour la ralentir; mais il me prouve si bien que toutes les dépenses qu'il fait sont indispensables, qu'un baron allemand ne peut pas vivre à Paris comme un cadet de Gascogne, que j'ai honte des re-

proches que je me permets quelquefois de lui faire en acquittant ses mémoires. Une de mes plus fortes dépenses, sur laquelle je n'avais pas du tout compté, est la suite des importunités d'une foule de gens qui meublent chaque matin mon antichambre : les uns se donnent pour d'illustres malheureux, victimes de la révolution, et réduits à implorer la générosité des étrangers de marque ; d'autres, pour des plaideuses de distinction, sollicitant un état depuis quarante ans, et toujours repoussées par le crédit de quelque famille puissante, enrichie de leurs dépouilles ; ici, ce sont des auteurs de découvertes, de projets nouveaux, des fabricateurs de tontines, de martingales, de procédés infaillibles pour gagner à la loterie, qui tous n'ont besoin que de légères avances pour faire leur fortune et celle de leurs commanditaires. Chacun de ces coureurs d'antichambre finit, pour l'ordinaire, sa harangue par la demande de quelques écus, dont je le gratifie par les mains de mon officieux valet. De tous ces moyens de mettre en jeu la bienfaisance ou la vanité, le plus extraordinaire, à mes yeux du moins, est celui qu'emploie une dame au-

teur qui veut bien, chaque mois, me faire hommage d'un de ses romans, rehaussé d'un *ex dono auctoris* (de la part de l'auteur), qui m'oblige à payer l'ouvrage quatre ou cinq fois plus cher qu'il ne se vendrait chez le libraire, en supposant qu'il se vendît.

» Vous qui paraissez si bien au fait des mœurs, des habitudes et des convenances, tout Hermite que l'on vous appelle, faites-moi le plaisir de m'apprendre, Monsieur, s'il n'y a pas quelque moyen d'échapper aux persécutions dont je me plains, sans manquer aux égards que l'on doit au malheur, aux usages de la société où l'on vit, et au respect qu'on se doit à soi-même.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Le baron de GUM....... »

Si M. le baron n'en était pas, comme il en convient lui-même, à son premier voyage, il saurait que les inconvéniens, les importunités qu'il éprouve à Paris, attendent les étrangers sans expérience dans toutes les grandes villes du monde : il est, dans ce moment, ce que tant d'autres ont été avant lui, dupe de ce que nous appelons un *domestique de place*, ce qui veut dire un domestique sans place. Il n'est pas tout-à-

fait impossible qu'il ne se trouve quelques bons sujets dans cette classe de gens, dont le premier mérite (celui de bien connaître Paris) est le premier défaut; mais ils sortent de la règle, et je parierais bien que le domestique de M. de G..... n'est pas dans l'exception. Je crois donc pouvoir le prévenir, en toute sûreté de conscience, que son valet le trompe, et qu'il est de moitié avec tous les chevaliers et toutes les chevalières d'industrie qui l'assiègent. Sur l'article des dépenses, je ne dirai qu'un mot à M. le baron : c'est que souvent la plus grande réduction que l'on puisse y faire est d'en supprimer la part de la vanité.

Paris, ce 9 janvier 1812.

« Je profite, monsieur l'Hermite, de l'avis que vous donnez à vos correspondans dans un de vos derniers Discours, et j'arrive, sans préambule, au récit de mes infortunes littéraires, dont je vous prie de m'assigner la cause.

» J'ai fait mes études à l'école centrale du département de la Charente; plusieurs prix remportés à différens concours académiques, quelques petites pièces jouées en société chez M. le

préfet, m'avaient suffisamment averti de mes dispositions dramatiques. Pour être sûr d'en bien diriger l'exercice, je me suis livré pendant plusieurs années à l'étude des modèles dans tous les genres, et j'ai fini par composer plusieurs ouvrages que je jugeais dignes de figurer sur les théâtres de la capitale, sans croire pourtant (comme on cherchait à me le persuader dans toutes les sociétés d'Angoulême) que je dusse faire souvenir de Molière et de Racine, et faire oublier Quinault. Muni de mon riche porte-feuille, et accompagné, jusqu'à la diligence, par les notables de la ville, je me suis mis en route pour Paris. Le lendemain de mon arrivée, j'ai fait demander lecture à l'Opéra. Mon sujet, un des plus heureux de la mythologie (c'était *Pyrame et Thisbé*), offrait une grande variété de tableaux, de fréquentes occasions de danses parfaitement liées à l'action; le style, de l'aveu de mes juges, était élégant, facile, varié, et surtout très-propre à la musique; ce qui n'a pas empêché que mon ouvrage n'ait été refusé tout d'une voix. On m'a fait entendre que j'avais travaillé dans un goût qui n'est plus celui du public : c'est de l'intérêt, de la pitié,

de la terreur, en un mot, de la tragédie que l'on veut aujourd'hui à l'Opéra. Je me suis consolé du froid accueil que l'on m'avait fait à l'Académie impériale de musique, en songeant que, sur ce théâtre, grâce aux progrès du goût ultramontain, le poëme d'un opéra n'est plus qu'un accessoire de peu d'importance.

» Je cours au comité des comédiens-français; je leur lis ma tragédie de *Régulus*, que j'avais cru pouvoir refaire après Dorat. J'assiste au dépouillement des bulletins : dans presque tous on y déclare « que ma pièce est dans les règles les plus exactes; que les caractères en sont bien tracés, bien soutenus; que le style est franc, nerveux, de la meilleure école; mais qu'elle appartient au genre admiratif, dont on ne fait plus aucun cas; que, pour réussir, il faut aujourd'hui éviter les développemens, marcher au but à l'aide de scènes rapides, dans lesquelles les situations se succèdent sans préparation, sans vraisemblance, et amener, à quelque prix que ce soit, un dénoûment inattendu : en d'autres mots, que ce sont des scènes d'opéra que l'on demande aujourd'hui dans la tragédie. »

Une comédie de caractère, que je lus deux mois après aux mêmes comédiens, me parut d'abord réunir tous les suffrages. On riait aux éclats : « C'est la gaîté, c'est le style de Regnard, » s'écriait-on de tous côtés. Jugez quelle fut ma surprise de n'être pas reçu, même *à correction !* On trouva que ma pièce était d'un comique trop franc, trop bourgeois, d'un *ton* qui n'est plus celui de la comédie française, où les amateurs du jour viennent cherchercher une intrigue de boudoir, des situations romanesques et des tirades à prétention, terminées par des traits de couplets.

» Que vous dirai-je, monsieur l'Hermite ? la même fatalité m'a suivi partout : au théâtre Feydeau, on ne m'a pas même entendu jusqu'au bout ; je m'étais plus complètement encore trompé sur le genre : l'Opéra-Comique est maintenant un concert spirituel, où l'on ne veut entendre que des *oratorio ;* et c'est le plus sérieusement du monde qu'en sortant un des acteurs m'a proposé de traiter le sujet de la *Résurrection du Lazare.*

» J'ai appris, et toujours à mes dépens, que le Vaudeville, si malin autrefois, n'était plus

que du marivaudage sentimental..... Ne dirait-on pas qu'un mauvais génie a soufflé sur tous nos théâtres, et qu'il s'est amusé à subvertir ainsi tous les genres? Pour peu que cela continue, monsieur l'Hermite, qu'aurons-nous de mieux à faire que de brûler toutes nos poétiques, d'oublier les modèles, et d'écrire au jour le jour, en prenant le public et le tems comme ils viennent?

» J'ai l'honneur d'être, etc.

GUSTAVE PL...... »

Il y a un grand fonds de vérité dans cette lettre de mon jeune correspondant, et je me propose d'en faire quelque jour l'objet d'une petite dissertation, où je m'efforcerai de remonter à la source du mal dont il se plaint.

Paris, ce 10 janvier 1812.

« Tous les samedis, monsieur l'Hermite, je me fais lire vos articles à ma toilette, et j'y trouve presque toujours quelque chose qui m'amuse. Vos portraits me font grand plaisir; ce sont autant d'énigmes que vous me proposez, et dont le mot m'échappe bien rarement. Vos lettres me plaisent quand elles ne sont pas

trop sérieuses ; et j'en dirais autant de vos historiettes, si vous y souteniez nos droits de femmes avec plus de courage. Somme toute, je vous lis avec intérêt ; *mais* (car il n'est guère d'éloge qui ne se termine par ce mot fatal) je vous trouve passablement maussade, quand il vous arrive de faire l'érudit et de m'accabler de vos citations latines, grecques, anglaises, que vous ne vous donnez pas seulement la peine de traduire. Grâce aux *Femmes savantes* de Molière, dont ma mère a fait son profit et le mien, j'ai reçu l'éducation qui convient à mon sexe : je suis bonne musicienne, je danse à ravir, j'excelle dans tous les ouvrages à l'aiguille, et je ne lis guère que des romans. Je fais cas de l'esprit ; je tolère même les savans quand ils sacrifient aux Grâces ; mais j'ai les pédans en horreur, et je ne connais pas de pédantisme plus ridicule, permettez-moi de vous le dire, que cette manie d'achever en latin une phrase commencée en français : ce qui met une femme qui ne veut rien perdre de ses lectures, dans la nécessité de prendre son amant à l'Université. Pour Dieu, monsieur l'Hermite, si vous faites cas du suffrage des femmes, défaites-vous de

ce vernis, ou plutôt de cette poussière d'érudition : parlez français à des Français, et surtout à des Françaises; les savans vous en estimeront peut-être un peu moins, mais les femmes vous récompenseront de cette condescendance, en mettant votre journal au nombre des meubles indispensables de la toilette et du boudoir.

« Éléonor de R.... »

La lettre suivante est la meilleure réponse que je puisse faire à celle de mon aimable correspondante.

La Flèche, 2 janvier 1812.

« Monsieur, nous avons besoin, en province, d'un journal comme le vôtre, d'une espèce de thermomètre des mœurs, des usages et des ridicules de la capitale; mais il serait à souhaiter que vous prissiez la peine de nous tenir au courant des nouvelles de la haute littérature, des démêlés des savans, des progrès des sciences et des thèses soutenues à l'Université. C'est à ces graves matières que le fameux *Journal des Savans* a dû sa vogue, dans un siècle pour le moins aussi poli que le nôtre. Je fais de cet ouvrage une de mes lectures habi-

tuelles, et je ne me lasse pas d'admirer la profonde variété des connaissances du docte rédacteur, M. Sallo. Combien j'aime à lire tous ces beaux passages grecs et latins dont il orne ses dissertations, et qui me ramènent à l'étude de nos anciens classiques! A l'abondance des citations, à la propriété des passages qu'il encadre dans ses articles, à leur longueur et à leur choix, il est aisé de voir que l'érudition du journaliste ne doit rien aux *flores poetarum*, *la morale des poètes*, à tous ces recueils de sentences, d'apophthegmes, de pensées rangées par ordre de matières dans des recueils qui ne sont propres qu'à tuer le goût des bonnes études; je veux que, même en s'amusant, mon esprit travaille. Je me plais à chercher et à retrouver l'auteur auquel appartient tel ou tel passage, à recourir au texte, à le confronter avec la citation, et à passer ainsi en revue Homère, Horace, Virgile, Térence, tous ces demi-dieux de la savante antiquité, dont la langue (comme le *hanscrit* des Indiens) ne sera bientôt plus connue que de quelques adeptes. C'est à vous, monsieur, et à vos confrères les journalistes (dont quelques-uns ont déjà donné l'exemple),

de nous remettre dans la voie classique par de bonnes dissertations, nourries d'une érudition substantielle, qui donnent à vos feuilles tout le poids qui leur manque, et à leur auteur l'espoir de placer un jour son nom à la suite de ceux des Scaliger, des Saumaise et autres savans de cette trempe, l'éternel honneur des lettres françaises.

» Agréez, Monsieur, etc.

» JUSTE GRONOVIUS, *président de la Société hellénique de la Flèche.* »

Paris, ce 10 janvier 1812.

« JE suis étranger, monsieur l'Hermite, et j'ai passé, comme vous, une grande partie de ma vie à me promener sur le globe, sans autre but que d'examiner et de connaître tous les animaux de mon espèce. Je ne vous dirai point quelles plantes croissent au Paraguay, quels rapports de commerce existent entre le Kamtschatka et le Groenland; de combien de toises le Chimboraço s'élève au dessus du pic de Ténériffe; mais j'ai la prétention de saisir au premier coup d'œil les traits caractéristiques dont se compose la physionomie des différens peuples.

Doué de ce talent d'observation, vous devez croire que je connais bien les Français au milieu desquels je vis depuis plus de trois ans. L'esquisse la plus incomplète de leur caractère excéderait de beaucoup les bornes d'une lettre ; et je me contente, aujourd'hui, de signaler à votre critique un travers que je regarde comme inhérent à l'esprit des Parisiens : je veux parler du mépris, ou du moins de l'indifférence qu'ils affectent pour les talens nationaux, en même tems qu'ils professent une admiration niaise pour toute espèce de mérite étranger. Forcé de choisir entre deux excès, je ne balancerais pas, je l'avoue, à donner la préférence aux préventions patriotiques de cet Espagnol, qui préfère aux plus séduisantes compositions des Noverre et des Gardel l'antique *fandango*, le monotone *bolero* de son pays; qui regrette, en écoutant la musique de votre immortel Grétry, les soporifiques et lamentables *tonadillas ;* qui bâille au Cirque de Franconi, et ne songe qu'à ses fameux *torreadores.* Une course de *Newmarket*, une lutte de boxeurs, un combat de coqs, l'emporteront toujours à Londres sur le virtuose le plus célèbre. Jamais un théâtre

français ou italien n'y fera déserter *Drury-Lane* ou *Covent-Garden :* un journaliste anglais courrait risque d'être lapidé s'il s'avisait de mettre Voltaire au dessus de Shakespeare, Talma au dessus de Kemble, ou de donner la préférence aux draps de France sur ceux d'Angleterre. On ne fera pas aux Parisiens le même reproche : la plante inodore la plus insignifiante, transportée, on ne sait pourquoi, de la Caroline ou de la Nouvelle-Hollande, usurpe, dans tous les salons, la place qu'occupait avec bien plus d'éclat et d'agrément la rose ou la tubéreuse. Dans le choix des modes, celle qui se présente sous un aspect étranger, quelque ridicule qu'elle soit, est sûre d'obtenir la préférence. En vain vos deux scènes lyriques déploient-elles tout ce que la musique des Gluck, des Grétry, des Chérubini et des Méhul, a de puissance et de charmes, tout ce que l'art dramatique, tout ce que le talent des acteurs, tout ce que le prestige de la danse, peuvent y ajouter par une exécution parfaite, la foule des badauds, soi-disant connaisseurs, s'arme, aux théâtres nationaux, de toute la sévérité de la critique, et court s'extasier à des fredons ultramontains, brodés sur

les paroles les plus impertinentes qui aient jamais déshonoré le langage humain. Ecoutez vos journalistes rendre compte d'une représentation où Talma, Fleury, Mme Branchu, Elleviou, ont atteint, pour ainsi dire, aux bornes de l'art, l'éloge s'élève rarement au dessus du positif : s'agit-il, au contraire, de louer des chanteurs ou chanteuses en *i* et en *o*, votre langue n'a plus assez de superlatifs, d'augmentatifs, pour exprimer l'admiration dont ces Messieurs sont pénétrés.

» C'est assez médire de vos artistes et de vos auteurs : allons, monsieur l'Hermite, faites justice au bon goût, au bon sens de votre public parisien; attaquez un ridicule qui rejaillit sur la nation française, et tâchez de faire entendre à vos compatriotes qu'ils en vaudront mieux quand ils auront un peu plus de modestie personnelle et beaucoup plus d'orgueil national.

Le comte de Br....ls. »



N° XXIX. — 18 *janvier* 1812.

JOURNAL D'UNE FEMME A LA MODE.

—

Te tam formosam non pudet esse levem?
PROPERCE, *Elég.* 13.

Si belle, n'avez-vous pas honte d'être aussi légère?

On ne doit attaquer certains ridicules qu'avec la plus grande circonspection, non-seulement parce qu'on peut craindre d'y tomber soi-même en cherchant à les combattre, mais parce qu'ils sont retranchés dans un asile respectable qu'il faut, en quelque sorte, violer pour les atteindre : tel est le ridicule, de tout tems très-commun à Paris, de mêler ensemble le sacré et le profane. Sans se targuer d'une grande sévérité de principes, on peut être choqué d'entendre parler dans le monde de prédicateurs *à la mode*, d'église *en vogue*, de messe *du bon ton*. Cette manière de s'exprimer, si peu con-

venable, date cependant d'une époque où la dévotion s'était emparée de toutes les têtes (je voudrais pouvoir dire de tous les cœurs), où la conversation, dans les cercles les plus brillans, ne roulait que sur les subtilités religieuses, où les plus jolies femmes de la cour et de la ville se faisaient une fête d'un carême prêché par un prédicateur célèbre. Je me souviens encore d'avoir entendu, dans ma jeunesse, le père Bridayne prêcher à Saint-Roch : on se disputait les places; les chaises se payaient un écu; la foule des laquais à livrée remplissait le porche de l'église, et de longues files de voitures en obstruaient toutes les avenues. Je ne fus pas seulement témoin, je fus une fois victime des miracles opérés par cet orateur chrétien, dont l'éloquence persuasive détermina plus d'une femme, au sortir du sermon, à quitter son amant, à renoncer à sa loge de l'Opéra, et à se faire dévote; ce que Mme Cornuel appelait *changer d'amour.* C'est probablement la faute de nos prédicateurs s'ils ne font pas aujourd'hui de semblables conversions : peut-être aussi ont-ils affaire à des passions plus difficiles à déraciner. Il en est une surtout

que *nos dames de paroisse* déguisent assez mal sous les apparences de dévotion dont elles cherchent à la couvrir : c'est la vanité, la maladie la plus opiniâtre de l'esprit humain, et celle dont les femmes sont plus généralement affectées. Le pain bénit à rendre, une quête à faire, un sermon à entendre, ne sont-ils pas autant d'occasions de se montrer en public et d'y faire de l'effet ? On arrive à l'église assez tard pour attirer tous les yeux sur soi ; on s'y montre dans une parure que la cérémonie autorise ; trois grands laquais écartent la *plèbe*, et précèdent la dame, que suivent plusieurs jeunes gens ramenés par elle dans le chemin du salut : un des laquais jette un riche coussin sur la chaise à dossier ; un autre tire d'un sac de velours, et présente à sa maîtresse un livre d'*Heures* en maroquin, où sont gravées de riches armoiries, et que ferment des crochets de vermeil ; en un mot, toutes les superfluités du luxe, toutes les distinctions du rang et de la richesse, sont introduites au séjour de la prière et de l'humilité. Après quelques momens passés au milieu des distractions qui l'occupent ou qu'elle occasione, la dame sort avant la fin de l'office

avec autant de fracas qu'elle est entrée. Combien je fais plus de cas, sans la connaître davantage, de cette veuve agenouillée sur la pierre avec sa modeste fille, dans le coin d'une chapelle obscure ! Elle arrive avec la foule, participe en silence au service divin, et sort sans être remarquée : je suis le seul peut-être qui me sois aperçu qu'elle avait accepté l'eau bénite du vieillard infirme qui la lui présentait, en laissant à sa fille le soin et le plaisir des aumônes qu'elle a coutume de distribuer à la porte. Mais j'abuse du privilége de mon âge, en me laissant aller à des réflexions qui m'éloignent de mon sujet; j'y reviens par un récit très-succinct des circonstances qui me l'ont fourni.

J'étais, il y a quinze jours, à Saint-Roch, où j'avais été conduit par le désir d'entendre un prédicateur qui a trouvé, comme tant d'autres, le secret de se faire une grande réputation avec un petit mérite : fatigué de l'attention que j'avais donnée aux deux premiers points d'un sermon sans intérêt, sans éloquence, débité d'une voix traînante et monotone, je m'endormis, et je ne me réveillai qu'au bruit des

chaises que mes voisins remuaient en sortant. Pendant mon sommeil, j'avais laissé tomber un de mes gants : en le cherchant, je trouvai sous ma main un portefeuille; je le ramassai en regardant autour de moi pour voir si quelqu'un ne s'approchait pas pour le réclamer : personne ne se présenta; et comme il ne me restait plus d'autre moyen pour en connaître le propriétaire que d'examiner les papiers qu'il renfermait, je me mis à en faire la revue. A l'élégance de la forme, à l'odeur de rose et de vanille qu'exhalait ce petit portefeuille, j'avais d'abord soupçonné qu'il devait appartenir à une femme; j'en acquis la certitude en fouillant dans les deux petites poches de satin rose, où je trouvai plusieurs billets du même style, quoique d'écritures différentes; un mémoire de Mlle Despaux, de 1500 francs, et deux feuillets de vélin où se trouvaient inscrites quelques observations pleines de goût et de finesse, entremêlées de citations sentimentales en jargon métaphysique. Mais ce qui piqua plus particulièrement ma curiosité, ce fut un très-petit manuscrit d'une jolie écriture de femme, ayant pour titre : SUITE DE MON JOURNAL. Je me

fais d'autant moins scrupule de faire partager à mes lecteurs le plaisir de mon indiscrétion, qu'elle est absolument sans conséquence, puisque je n'ai pu trouver dans cet écrit le moindre indice de la personne à qui il appartient, et qu'en le publiant j'offre à son auteur le moyen de réclamer le portefeuille que j'ai déposé, sous enveloppe, au bureau de la *Gazette de France*, pour être remis à qui de droit.

8 janvier 1812.

« Je suis rentrée à cinq heures de chez Mme de B..... Avec cent personnes de moins, son bal eût été charmant. Il n'était pas deux heures que mon mari parlait déjà de s'en aller: on s'est moqué de lui; de dépit il est parti seul. Qu'a-t-il gagné à cela? Horace m'a reconduite. — A midi, Victoire est entrée dans ma chambre; nous avons essayé les nouveaux *madras* que m'a envoyés Versepuy. Cette coiffure me sied à ravir. — Je ne suis pas du tout contente des canezous de Mme Raimbaud; je m'en tiendrai, je crois, aux peignoirs à l'espagnole de Mme Germon.

» Victoire est dans les intérêts du chevalier;

*

elle prétend qu'hier il est venu trois fois, qu'il a couru tous les spectacles pour me trouver. — J'ai à m'en plaindre, et, pour le punir, je serai deux jours entiers sans le voir; d'ailleurs je me suis arrangée pour cela.

» J'étais invitée à dîner aujourd'hui chez l'ambassadeur : je n'y serai plus reprise ; je me suis trop ennuyée la dernière fois : j'aurai ma migraine ; mon mari ne peut se dispenser d'y être. — *Nota*. Me rappeler de faire chasser M. Dulac : cet insolent oublie que c'est à moi qu'il doit sa place d'intendant ; il me refuse mille écus, sous prétexte qu'il a des ordres de M. le baron. — Et puis on se plaindra que je fais des dettes !

» Je m'étais rendormie ; mon mari n'a pu entrer chez moi qu'à deux heures ; je lui ai fait une scène pour éviter celle que je craignais ; je me suis plainte amèrement de n'avoir pas encore la diligence nouvelle qu'il me promet depuis six mois, et je lui ai signifié que, dès demain, j'irai au bain en cabriolet, comme la femme d'un agent de change. Il a prétendu que j'avais beaucoup de grâce à me fâcher; nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

» Horace est venu déjeuner avec moi : il m'a tant tourmentée, que je me suis habillée pour aller prendre ma leçon d'équitation chez Sourdis ; j'ai monté *Zéphirine* : je suis folle de cette jument ; il me la laisse pour 150 louis ; je pourrai bien m'en arranger : mon cocher assure que c'est pour rien. Nous avons été jusqu'au Raincy pour l'essayer. Je suis descendue un moment de cheval ; j'ai fait deux parties de billard avec Horace ; il ne me rend plus que six points ; j'ai doublé de force depuis qu'Espolard me donne des leçons.

» A quatre heures nous étions de retour à Paris ; je suis entrée chez Nourtier pour voir quelques chiffons nouveaux : rien de joli. La petite M***, de l'Opéra, venait de faire pour cent louis d'emplettes. Le commandeur a pu croire que je ne l'avais pas aperçu. Je profiterai de cette découverte au bal de l'Opéra.

» J'ai dîné au coin de mon feu avec la bonne Emilie et son cher président ; le colonel est venu par hasard. C'est un homme pour qui l'occasion est une vraie Providence. Nous avons fait la partie d'aller demain, tous les quatre, à Saint....., entendre l'évêque de....., qui doit

prêcher sur *la Vanité des plaisirs mondains*. S'il a quelque chose de mieux à nous offrir...... il faut voir.

» Nous voulions aller au spectacle, et nous étions indécis sur celui que nous choisirions : on donnait aux Bouffons *le Cantatrici ;* nous avons été entendre le premier acte. C'était mon jour de loge aux Français, nous y sommes entrés en revenant ; on donnait *la Gageure*. Je me rappelle avoir vu dans cette pièce Molé et Mlle Contat ; cela rend difficile !

» A la sortie du spectacle, j'ai rencontré la comtesse de C*** ; elle avait chez elle une petite fête d'enfans où elle n'avait pas osé m'inviter par écrit ; ce qui veut dire qu'elle m'avait oubliée : il n'y a pas eu moyen de s'en défendre..... J'ai trouvé là cent cinquante personnes. C'était C....y qui dirigeait la fête. On a joué une parade très-gaie, un peu trop gaie, peut-être : *Cassandre Grand Turc*. Le conseiller aulique faisait Cassandre ; Anatole, le beau Léandre ; et le gros-major, Colombine. J'ai ri à me rouler sur mon fauteuil. Après le souper, on a joué au *creps ;* j'étais de moitié dans le jeu du colonel ; c'est incroyable ce que nous

avons perdu!..... Je serai forcée, pour acquitter cette dette, de revendre à Sensier ma parure d'émeraudes, à moins.....

» Je suis rentrée à quatre heures; mon mari m'attendait : c'est par son ordre que Victoire avait eu soin de brûler dans les cassolettes des pastilles que M. de C........ m'a rapportées de Constantinople; j'aime cette odeur à la passion..... Je voulais écrire quelque chose de ma conversation avec Emilie à propos du chevalier; mais je tombe de sommeil....

»....Je suis au lit, et je m'aperçois que je n'ai pas mis mon verrou en dedans....... Je n'ai pas le courage de me relever.

» *Le* 9 *janvier.*—Je m'éveille avec plaisir, en songeant que je ne serai pas forcée de vendre ma parure d'émeraudes. »

Le Journal s'arrêtait là.



N° XXX. — 24 *janvier* 1812.

LE BUREAU D'UN JOURNAL.

Multa putans, sortemque animo miseratus iniquam.
VIRG., *Æn.*, liv. VI, v. 332.
Il considère long-tems leur cruelle destinée.

Il est des endroits qu'il ne faut pas visiter par intérêt pour ses plaisirs. Je dirai au gourmand : ne descendez pas à la cuisine; à l'amateur du théâtre : ne fréquentez pas les coulisses; au protecteur, à l'ami des lettres : ne vous arrêtez pas au bureau d'un journal; le jeu des machines pourrait vous dégoûter des produits. A en juger par la comédie du *Mercure Galant*, du tems des Boursault, le bureau d'un journal était déjà ce qu'il est aujourd'hui, le rendez-vous de tous les intérêts particuliers, déguisés sous le nom d'intérêt général; mais il est permis de

croire que la sottise ne s'y présentait pas avec tant de confiance, ni l'amour-propre avec tant de franchise. Le cabinet d'un journaliste en crédit est maintenant une vraie bourse littéraire, de tout point semblable à la bourse du commerce : elle a ses courtiers, ses agens de change, ses banquiers, ses effets, son taux et ses variations; on peut y trouver, jour par jour, le tarif des réputations et le bulletin des amours-propres de la capitale, avec cette différence pourtant que le cours est assez généralement en raison inverse de la bonté des signatures. J'avais fait ces réflexions avant que je me fusse avisé d'écrire dans les journaux; l'expérience a pleinement justifié ma théorie. Combien de querelles me suis-je déjà faites, combien de reproches me suis-je attirés, combien de lettres anonymes ai-je reçues en expiation de quelques phrases où j'ai blessé (la plupart du tems sans le savoir) les prétentions d'un fat ou la vanité d'un sot! Du tems de Juvénal, la mauvaise humeur inspirait de si bons vers! Pourquoi faut-il que du nôtre elle dicte de si mauvaise prose?

Visé se fâcha sérieusement contre Boursault,

parce que celui-ci l'avait mis en scène lui et son journal, et il eut le mauvais esprit de ne pas voir qu'on lui faisait jouer le seul rôle raisonnable de la pièce.

Je suis de meilleure composition que le sieur de Visé, et je veux publier quelques scènes du même genre, où le hasard m'a forcé de prendre un rôle : mes lecteurs ne seront pas fâchés de voir en négligé quelques-uns de nos beaux esprits, et de se convaincre que, même en fait de littérature, il y a bien peu de grands hommes pour les valets de chambre.

J'étais, vendredi dernier, seul au bureau de la rédaction de la *Gazette de France*, occupé à corriger l'épreuve de mon dernier article. Enfoncé dans le grand fauteuil de cuir noir, devant une table couverte de brochures nouvelles, de journaux et de manuscrits, lisant avec attention, et la plume à la main, quelques bandes imprimées, il était tout simple qu'un étranger me prît pour le rédacteur du journal, et qu'une méprise me donnât l'idée de profiter des autres. La première personne qui m'avertit du parti que je pouvais tirer de ma position, fut une jeune femme en costume d'Artémise,

qui vint me prier de faire insérer dans la *Gazette* la petite note qu'elle me présentait. Je ne doutai pas qu'il ne fût question d'un article nécrologique dans lequel la tendre veuve désirait qu'on rendît un dernier hommage à l'époux dont elle pleurait la perte : la dame s'empressa de me tirer d'erreur, en m'apprenant « que la loi, avant de lui permettre de convoler en secondes noces, exigeait une enquête publique, à l'effet de constater l'abandon ou le décès de son mari, dont on n'avait point de nouvelles depuis deux ans. Sur l'observation que je lui fis qu'il existait un journal spécialement consacré à ce genre d'annonces, elle me répondit, avec une naïveté charmante, « qu'elle voulait satisfaire au vœu de la loi avec le moins de danger possible, et qu'en établissant les recherches légales qui lui sont prescrites dans les journaux où l'on ne doit pas s'attendre à les trouver, elle diminuait la chance d'un succès qu'elle redoute. » Je lui promis que, pour plus de sûreté, on imprimerait sa note en *petit-texte*.

La dame aux renseignemens n'était pas au bas de l'escalier, que j'entendis un grand bruit dans l'antichambre; et je me levais pour savoir

d'où provenait ce tapage, lorsqu'un gros homme à voix aigre, à face jaunâtre, ouvrit brusquement la porte, et me demanda, d'un ton brusque et impérieux, si j'étais le rédacteur de la *Gazette de France*. « Je commence par vous prévenir qu'il y a des questions et des gens auxquels je ne me crois pas obligé de répondre. — Et moi, je vous préviens que je suis un homme tout franc, et qui dit tout ce qu'il pense.—Tant pis pour vous, Monsieur; un excès de franchise est quelquefois une indécence comme la nudité : mais enfin, de quoi s'agit-il? — D'un article de journal dont l'auteur est nécessairement un ignorant, puisqu'il n'a pas su apprécier mon ouvrage *sur les Révolutions du Kamtschatka ;* il m'a tout contesté, jusqu'au mérite du style, sur lequel il n'y a qu'une voix.—En comptant la vôtre, peut-être. Quoi qu'il en soit, Monsieur, votre livre et les critiques qu'on en a faites forment les pièces d'un procès dont le public est le seul juge ; si vous m'en croyez, vous attendrez son arrêt sans attacher trop d'importance aux conclusions des journalistes, qu'il ne ratifie pas toujours. —Je ne me paie pas de phrases banales; on

m'a fait une insulte dans ce journal, et j'en aurai raison d'une manière ou de l'autre. —Quelle est cette manière et quelle est l'autre?—Vous insérerez dans votre journal un désaveu formel de l'article dont je me plains (le voici tel qu'un homme de lettres de mes amis l'a rédigé), ou, parbleu! vous vous brûlerez la cervelle avec moi.—Permettez-moi de vous dire qu'on peut se dispenser de vous rendre ce dernier service, car votre cerveau me paraît déjà passablement *brûlé;* je ne suis pas l'auteur du crime que vous poursuivez, mais j'en suis complice, au moins d'intention : j'ai lu votre livre, je l'ai trouvé mauvais, et si vous voulez vous battre avec tous ceux qui sont de mon avis, vous pouvez envoyer un cartel à tous vos lecteurs. Vous voyez que, sans être tout-à-fait aussi franc que vous, je ne farde pas trop la vérité : elle n'a, comme l'article du journal, rien d'offensant pour votre personne; nous vous tenons, sans vous connaître, pour homme de probité, de courage (malgré la petite scène que vous venez de faire ici); mais, pour Dieu, ne nous mettez pas dans l'alternative de mourir ou de dire du bien de

vos *Révolutions du Kamtschatka;* car nous serions gens à préférer la mort. — Ce qui est dit, est dit, ajouta notre homme en jetant un rouleau de papier sur la table; dans deux jours je viendrai chercher votre réponse. — Mais, Monsieur, je croyais vous l'avoir faite... » Il ne me donna pas le tems d'achever, et sortit en fermant la porte avec violence. Je fus curieux de connaître l'écrit qu'il m'avait présenté si galamment : c'était une petite note apologétique en quatre pages, dans laquelle l'ami de l'auteur, ou probablement l'auteur lui-même, marque sa place entre Tacite et Bossuet; où l'on prouve qu'il a plus de profondeur que Montesquieu, des aperçus plus fins, plus philosophiques que Voltaire, un style plus énergique que celui de Vertot, plus élégant que celui de Saint-Réal, et qu'il joint à tous ces avantages l'impartialité de Duclos et de Robertson, etc., etc. Combien d'occasions n'a-t-on pas de s'écrier avec Mme Deshoulières :

L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours.

Je venais de serrer..... dans le poêle l'éloge de cet historien rodomont; la porte

s'ouvre de nouveau : je vois entrer un homme dont la figure vive et riante me prévient d'abord en sa faveur. « Monsieur, me dit-il d'un air délibéré, vous me connaissez sans doute, sinon de figure, du moins de réputation ; c'est moi qui, le premier en France, ai fait usage des cheminées fumivores et des poêles chauffés à l'eau froide ; ma maison de campagne est badigeonnée avec la peinture au lait, et je ne suis plus éclairé chez moi que par le thermolampe. Mon goût pour les nouvelles découvertes m'a conduit à en faire une qui n'a besoin que d'être connue pour obtenir tout le succès que j'en attends : il s'agit d'un théâtre *hémérophane* (éclairé de jour), d'*hêmera* et *phainô*, vous entendez? Je vous laisse ce mémoire ; prenez-y connaissance de mon projet, et mettez-le sous les yeux de vos abonnés. C'est avoir part aux inventions du génie que d'en être les propagateurs. » Après ce discours, prononcé tout d'une haleine, il me salue en riant, et s'échappe sans me laisser le tems de lui faire la moindre observation. Le mémoire qu'il a laissé sur le bureau est l'ouvrage d'un homme instruit : le projet est bizarre ; mais dans une ville où tout

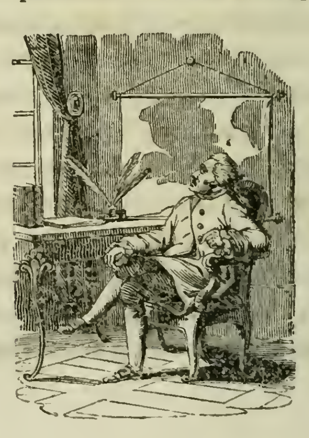
est caprice, on pourrait parier également que l'exécution de ce projet rapporterait dans un an cent mille écus à son auteur, ou lui vaudrait dans trois mois l'honneur de figurer en caricature à la porte de Martinet. Je m'étais remis à corriger mon épreuve, sans avoir entendu entrer un jeune homme que je reconnus à sa voix douce, à son maintien modeste, pour un de nos auteurs sur qui l'avenir peut fonder quelques espérances. J'étais donc bien loin de deviner l'objet de sa démarche; il éprouva quelque embarras à me l'expliquer : « Il avait » trouvé qu'en rendant compte de l'œuvre dra- » matique d'un homme de lettres de sa con- » naissance, l'auteur de l'article avait dépassé » la mesure de l'éloge, et glissé trop légère- » ment sur des fautes très-graves; c'était pour » ramener les choses aux termes de la vérité, » qu'il désirait qu'on insérât, sous le nom d'un » abonné du journal, une petite lettre remplie » d'observations *impartiales*. » Cette lettre charitable était écrite sur un papier vélin, doré sur tranche: il la tira de sa poche avec tant de grâce, et me la présenta d'un air si affable, qu'il me fit souvenir de cette phrase de Rabelais :

Il sortit de sa pochette un gentil petit coutelet dont il voulait m'esgorgiller doucettement.

Je fis sentir à cet officieux confrère l'inconvenance de son procédé, en lui promettant d'appliquer toute la sévérité de ses principes à l'examen du premier ouvrage qu'il ferait paraître.

De peur de nouvelles visites, j'achevai de corriger mon épreuve à la hâte, et je la portai moi-même à l'imprimerie; je ne fus pas peu surpris d'y rencontrer deux personnes étrangères, dont l'une se disputait avec le prote. Je m'avance, et je reconnais l'auteur de la pièce nouvelle qu'on donnait ce même soir à l'un de nos grands théâtres : « Je vous prends pour » juge, me dit-il sans se déconcerter : je re» viens du théâtre, ma pièce a eu le plus grand » succès; j'ai fait un petit article, je l'apporte, » et Monsieur ne veut pas l'insérer. — Il » trouve peut-être que vous vous êtes trop » maltraité? On a beau faire, on ne parle ja» mais bien de soi. — C'est pourtant ce » qu'on sait le mieux. — Non pas lors» qu'on est aussi modeste que vous...... — » Modeste! je ne le suis pas, et j'en conviens; » c'est une vertu de dupe que votre modestie :

» on vous prend toujours au mot sur l'opinion » défavorable que vous donnez de vous-même. » N'est-il pas vrai, monsieur de la Combe? » ajouta-t-il en élevant la voix, et en s'adressant à quelqu'un qui sortit sans le regarder et sans lui répondre. J'approchai de la *casse* que celui-ci quittait, et l'imprimeur m'apprit que ce poète sentimental était venu corriger lui-même l'épreuve de l'article qu'on avait fait sur son nouvel ouvrage. En examinant ses corrections, je vis qu'il avait tout simplement renforcé l'éloge et supprimé les critiques. Je pris note de tout ce que je venais de voir et d'entendre, et je sortis sans savoir comment se terminerait le démêlé du prote et de l'auteur comique.



N° XXXI. — 1er *février* 1812.

LE PAYS LATIN.

. . . . . *Genus unde latinum.*
VIRG., *AEn.*, lib. 1, v. 10.

Berceau de la nation latine.

Vendredi matin.

Ce n'est pas une chose aussi facile qu'on pourrait le croire, de tracer chaque semaine, d'après nature, une petite esquisse de nos mœurs, de nos préjugés, ou de nos ridicules. Les grands modèles, qui sont de tous les tems, ont été mis en œuvre par les grands maîtres ; parmi ceux d'une moindre dimension, et qui appartiennent plus spécialement à notre époque, il en est qui sont trop ou trop peu éclairés pour qu'on puisse en saisir l'ensemble ; d'autres qui n'ont point encore été remis en place ; d'autres en-

fin, et c'est toujours le plus grand nombre, qui ne valent pas la peine d'être conservés. Le champ du ridicule est bien vaste, mais il est tellement barricadé de précautions, de distinctions, de considérations, qu'on ne peut y courir que par sauts et par bonds : d'ailleurs, il en est de certains articles de journaux comme du théâtre : on voudrait y trouver des portraits de fantaisie que tout le monde reconnût, mais où personne ne se reconnût ; des mœurs vraies, des observations fines, des contrastes piquans, des préjugés anciens, le plus souvent détruits par des vices modernes ; en un mot, des tableaux comme en ont tracé Molière et Addisson, dont les exemples gêneront toujours un peu leurs successeurs.

Il est assez maladroit, au moment de se livrer à un travail quelconque, de ne s'occuper que des difficultés qu'il présente ; c'est pourtant ce qui m'arrive en prenant la plume pour commencer cet article, sans savoir encore à quel sujet je dois m'arrêter. J'ouvre mes tablettes ; les notes que j'y trouve inscrites pour chaque jour de cette semaine portent toutes un caractère de frivolité, de gaîté folle, qui ne s'ac-

corde pas avec la disposition actuelle de mon esprit ; j'ai besoin de parler sérieusement pour ne pas faire beaucoup plus mal, avec beaucoup plus de peine. Je comptais sur ma correspondance ; je viens de la relire : après avoir jeté au feu les libelles anonymes, après avoir réduit à leur plus simple expression les plaintes de mauvaise foi, les plaisanteries de mauvais goût, les critiques amères et les éloges intéressés dont je ne veux pas être complice, je me trouve ne pouvoir faire usage que de deux lettres, dont l'une, en forme de discussion sur le caractère particulier du siècle où nous vivons, exigerait beaucoup de tems pour être rendue plus courte, et dont l'autre est de nature à ne pas être publiée sans réflexion. On m'y donne avis de l'intention où sont quelques dames de Maubeuge de me poursuivre *très-sérieusement en réparation* pour avoir osé dire (car je prends toujours sur moi les torts de mes correspondans) que leurs premières conquêtes remontaient au tems du parlement Maupeou. C'est une bonne fortune pour moi qu'une pareille affaire ; mais outre qu'elle n'a point encore de caractère officiel, il est clair qu'elle

rentre dant le domaine de la plaisanterie que je me suis interdite aujourd'hui. Privé de toute autre ressource, je veux, pour cette fois, laisser au hasard le soin de me choisir un sujet...... On sonne à ma porte ; quel que soit l'état ou la profession de celui qu'on vient m'annoncer, je suis décidé à en faire l'objet de cet article. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Vendredi à minuit.

Sénèque a beau dire que c'est une folle témérité de s'en rapporter au hasard :

Cæca est temeritas quæ petit casum ducem.

J'ai toujours été d'avis qu'il fallait, de tems en tems, lui faire sa part. J'ai pris ce parti dans l'embarras où je me trouvais ce matin, et l'on va voir que je m'en suis assez bien trouvé. J'ai eu, par hasard, la visite d'un très-jeune homme, nommé Charles d'Essène, qui ne vient ordinairement me voir que les dimanches.

C'est le fils d'un ancien militaire retiré depuis plus de vingt ans au fond de la Sologne, dans une petite terre où il s'occupe de la première éducation de ses enfans. Pour compléter celle de son fils aîné, il a bien fallu qu'il se décidât à l'envoyer à Paris, sous la surveillance de quelques amis qu'il a conservés dans la capitale : je suis du nombre. Le jeune homme m'a pris en amitié, il vient me voir régulièrement toutes les semaines; et ses fréquentes visites me sont doublement agréables, parce qu'elles me prouvent que les conseils de la vieillesse ne lui sont pas à charge, et que mes leçons ne lui semblent pas trop ennuyeuses. Dans nos entretiens, le profit n'est pas pour lui seul : si je lui raconte les faits du tems passé qu'il ne sait pas encore, il me rappelle ceux de la veille que j'ai déjà oubliés ; car il en est de la mémoire des vieillards comme de leur vue : ils ne voient bien que les événemens et les objets éloignés. J'avais intérêt à faire jaser mon jeune étudiant ; et, tout en déjeunant, j'ai voulu qu'il me racontât, dans les moindres détails, la vie qu'il mène à Paris. J'ai trouvé dans son récit une peinture fidèle des mœurs et des habitudes

de cette classe vraiment estimable de jeunes gens dévoués à l'étude, et qui peuplent silencieusement un quartier de la capitale auquel les colléges de la Sorbonne, les pensions de l'ancienne Université, et plusieurs réunions savantes, ont fait donner le nom de *Pays Latin*. Je serai plus sûr de ne point altérer sa narration en le laissant parler lui-même.

« Vous savez que mon père a beaucoup d'enfans, qu'il a conservé peu de fortune, et que la petite pension de cent cinquante francs par mois qu'il me fait à Paris ne me permet pas d'y vivre en grand seigneur. On me destine au barreau ; mes goûts particuliers me portent à l'étude des sciences naturelles : pour me mettre en état de prendre tout à la fois des inscriptions à l'Ecole de Droit, et de suivre les cours du Jardin des Plantes, j'ai vu qu'il fallait ménager mon tems plus précieusement encore que ma bourse. En arrivant à Paris, je suis venu loger dans un petit appartement qu'un de mes amis de collége, beaucoup plus âgé que moi, avait eu le soin de me faire préparer dans l'hôtel, ou plutôt dans le taudis qu'il occupe au centre du quartier Saint-Jacques. Je

paie ce logement *neuf francs* par mois; c'est vous donner une idée de sa magnificence. Je ne sais pas si vous savez que la rue de la Parcheminerie, où j'ai mon domicile, est située entre la rue de la Harpe et la rue Saint-Jacques, et qu'elle ne serait habitée que par des parcheminiers et des relieurs, si l'on n'y comptait pas (indépendamment de la maison de la veuve Desaint) quatre prétendus hôtels garnis, dans l'un desquels je suis locataire. On le reconnaît à une petite planche de bois noir où se trouve inscrit, en caractères rouges, le nom de *l'Hôtel de Berri*. Figurez-vous une masure bâtie pendant les troubles du règne de Charles VII (s'il faut en croire une inscription gravée sur le chambranle de la porte principale), où l'on pénètre à travers une allée obscure, laquelle conduit à un escalier plus obscur encore, à l'aide duquel on peut, en ne quittant pas la corde grasse qui sert de rampe et de guide dans ce dédale, se hisser jusqu'au sixième étage.

« C'est là, tout juste à quatre-vingt-dix-sept marches au dessus du niveau de la rue, que se trouve ma chambre (le même corridor en

renferme huit tout-à-fait semblables) ; elle est meublée d'un lit en serge d'Aumale vert-olive, d'une table en bois de noyer, recouverte d'un tapis de Bergame, de deux chaises d'église, rempaillées à neuf, et d'un petit poêle de faïence qu'on peut chauffer pendant deux jours au moyen d'un cotret coupé en quatre ; ajoutez à cela un pot à l'eau et sa cuvette en faïence de couleur, un chandelier et une écritoire, et vous aurez l'idée la plus exacte du mobilier d'un étudiant en droit. Une bonne grosse servante picarde suffit au service de tous les locataires de l'hôtel de Berri ; elle *fait* nos chambres et compte avec les blanchisseuses ; elle a seule la responsabilité des chandelles et les clefs de la porte d'entrée, qu'elle ferme irrévocablement à neuf heures et demie. C'est encore elle qui se charge d'aller nous acheter, chaque matin, l'angle aigu du fromage de Brie dont se compose habituellement notre déjeuner. Vous avouerez que, pour trente sous par mois qu'il en coûte à chacun de nous, on ne saurait être ni mieux, ni plus agréablement servi.

» Nous sommes vingt-cinq étudians logés au même hôtel : c'est un précis de l'Université ;

les quatre Facultés s'y trouvent. Nous sortons tous le matin à peu près à la même heure : les uns se rendent à l'Ecole de Médecine, à l'Hôtel-Dieu, les autres au Collége de France ou au Jardin des Plantes, pour y suivre les différens cours ouverts dans ces établissemens. Nous sommes six qui fréquentons spécialement l'Ecole de Droit, et nous comptons parmi nous quatre jeunes théologiens qui assistent régulièrement aux conférences ascétiques de Saint-Sulpice. Comment contester à notre quartier son titre de quartier savant, lorsqu'on voit au point du jour cette foule d'écoliers externes qui se rendent aux Lycées, leurs livres sous le bras et le déjeuner à la main ; ces élèves des l'Ecole Polytechnique qui sortent de l'hôtel pour faire une promenade militaire ; ces professeurs, ces maîtres de quartier qui se rendent à leurs classes ; ces amateurs de livres qui fouillent et bouleversent toutes les mannes du passage des Jacobins ? Ajoutez à ce tableau des bataillons de garçons imprimeurs, le casque de papier en tête, de relieurs chargés de livres, qui circulent dans les rues, et vous aurez une idée de la population du Pays Latin.

*

» Ma journée se partage entre mes devoirs et mes plaisirs ; les uns et les autres sont des travaux. Après une leçon de Droit romain, expliquée par le savant Berthelot, je cours au Jardin des Plantes écouter les ingénieuses hypothèses géologiques de M. Faujas. Au profond commentaire de M. Delvincourt sur le Code Napoléon, je fais succéder les éloquentes leçons d'anatomie comparée de M. Cuvier. Je trouve le tems d'assister aux leçons des Cotelle, des Pigeau, des Boulage, sans rien perdre des démonstrations des Haüy et des Desfontaines ; j'étudie avec une égale ardeur (je ne dis pas avec un égal plaisir) Domat et Linné, Jussieu et Justinien. Vous voyez que j'ai fait mon profit de cet aphorisme du bonhomme Richard, que vous me répétez si souvent : *Aimez-vous la vie ? ne dissipez pas le tems, car la vie en est faite.* Presque tous mes camarades l'emploient aussi utilement.

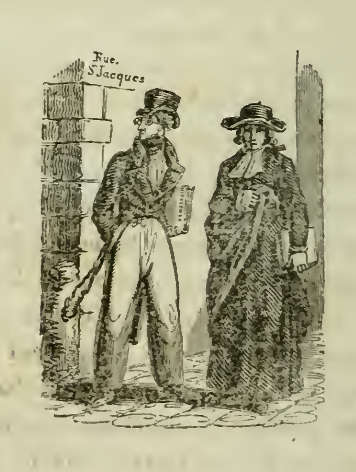
» Nous nous réunissons à dîner dans la rue des Mathurins, à l'ancienne auberge de la *Tête-Noire*, tout près de la Sorbonne, dans la maison du fameux docteur Cornet, et, je crois même, dans la salle où fut arrêtée, il y a près

de deux siècles, la censure du livre de *la Fréquente Communion*. Pour trente-six francs par mois, on nous sert, à quatre heures, un modeste repas qu'assaisonne un appétit plus difficile à apaiser qu'à satisfaire.

» Nos délassemens journaliers sont aussi simples que nos occupations; c'est à la Bibliothèque Sainte-Geneviève que se passent nos récréations, au Luxembourg que nous faisons nos promenades, et dans un petit cabinet de lecture de la place Saint-Michel (qui ne vaut pas celui de la rue de Grammont) que nous achevons nos soirées d'hiver. Je dois pourtant vous avouer que le dernier dimanche de chaque mois est pour nous une véritable fête : ce jour-là nous dînons à cinquante sous par tête, chez le fameux restaurateur Edon (le Beauvilliers du faubourg Saint-Germain); de là nous allons au café Procope, et quelquefois même, s'il faut tout dire, nous ne nous refusons pas un billet de parterre pour aller voir la première pièce à l'Odéon. »

Là finit le récit de mon jeune étudiant; je l'ai écrit en quelque sorte sous sa dictée. Nous avons passé la journée ensemble : je l'ai

mené dîner avec moi , et de là nous avons été à la Comédie-Française voir jouer le *Bourgeois Gentilhomme.* Il était plus de onze heures lorsque je l'ai reconduit à son hôtel ; aussi avons-nous eu toutes les peines du monde à réveiller la servante , qui nous a bien déclaré qu'elle n'aurait pas ouvert à d'autres qu'à M. Charles , et que , de mémoire d'homme , personne n'était rentré aussi tard à l'hôtel de Berri.



N° XXXII. — 15 *février* 1812.

LE CARNAVAL ET LE BAL DE L'OPÉRA.

Spectatum admissi risum teneatis.
Hor., *Ars poet.*, v. 5.

Comment ne pas rire d'un pareil tableau?

Les Italiens prétendent que notre Carnaval vient de leur *Carnavale*, que nous leur devons le mot et la chose. L'étymologiste Ducange dérive ce mot de *carn-avale*, parce que, dit-il, dans ce tems on mange beaucoup de viande pour se dédommager, à l'avance, des privations que le carême impose. Quant aux mascarades qui distinguent spécialement les réjouissances du Carnaval, il est probable que c'est aux Maures d'Espagne que nous en avons l'obligation. Dans toutes ces brillantes descriptions des fêtes de Cordoue et de Grenade, que

leurs historiens nous ont conservées, il n'est question que de travestissemens et de cérémonies burlesques, à peu près semblables à celles qui se pratiquent dans les jours gras. La preuve étymologique vient encore à l'appui de cette opinion, car on ne peut guère douter que ce mot *mascarade* ne vienne de l'arabe *muscara*, qui veut dire *bouffonnerie*. Néanmoins, ceux qui ne veulent absolument rien devoir aux étrangers, sont bien les maîtres de ne voir dans les fêtes du Carnaval qu'une suite de celles des *fous*, des *ânes* et du *renard*, dont l'institution remonte à une époque bien antérieure à l'établissement des Maures en Espagne.

Fidèle au principe adopté par nos savans, de préférer en toute chose les expériences aux dissertations, je m'étais bien promis de prendre part aux folies dont je me proposais de parler, et d'accepter un rôle dans la farce que je voulais mettre sous les yeux de mes lecteurs. En conséquence, lundi dernier, muni d'une bonne houpelande, et, par excès de précaution (car le tems était superbe) d'un parapluie dans son fourreau, je me mis en course vers deux heures, après avoir arrangé ma journée d'une manière

tout-à-fait nouvelle. En parcourant le boulevart, j'eus occasion de remarquer que l'espace dans lequel circulent aujourd'hui le plus grand nombre de masques et de voitures est compris entre le boulevart du Temple et celui de la Madeleine. C'était autrefois dans le faubourg Saint-Antoine, depuis l'arcade Saint-Jean-de-Grève jusqu'à la barrière de Picpus, que cette promenade était établie.

Disposé comme je l'étais à ne me demander compte de rien, à jouir, à la manière des enfans, de tout ce que je verrais, je me suis contenté de rire d'une méprise où j'aurais trouvé, dans un autre moment, une source de réflexions morales et philosophiques : une calèche d'une forme assez bizarre suivait la file entre deux voitures remplies de masques ; les maîtres de cette calèche se trouvaient tout naturellement porteurs de figures et d'accoutremens si ridicules, que les spectateurs, convaincus qu'ils faisaient partie de la mascarade au milieu de laquelle ils se trouvaient placés, les montraient au doigt, et les accueillaient avec des ris et des huées dont ces braves gens ne pouvaient s'expliquer l'insolence. Après avoir

rencontré, chemin faisant, l'antique et joyeux cortége du *bœuf gras*, dont l'escorte se composait, comme à l'ordinaire, d'une députation de tous les pays et de toutes les conditions ; après avoir remarqué, parmi beaucoup de masques insignifians, quelques *habitans des Landes* montés sur leurs échasses, une petite peuplade de sauvages trop légèrement vêtus pour la saison, et, après m'être arrêté pour donner du bonbon à une petite fille de trois ans, jolie comme l'Amour, et vêtue, comme l'était sa bisaïeule, avec une robe à longue taille plissée, une petite coiffe à barbes et une large mouche au coin de l'œil, je me trouvai sur le boulevart du Temple, à la porte d'une guinguette où l'on se portait en foule ; il n'en fallut pas davantage pour me donner l'envie d'y entrer. J'eus toutes les peines du monde à trouver place à l'une des quarante tables dressées dans une salle immense, où se pressaient plus de cent cinquante convives. Une société de dix ou douze masques entrés en même tems que moi, et qui n'avaient pu trouver à se placer, se disposaient à sortir, lorsque le maître gargotier, le bonnet en tête et le tranchelard au côté, les retint par la pro-

messe de leur procurer une table dans un moment. En effet, à un signal qu'il donna, les ménétriers grimpèrent à l'orchestre ; et, sans se donner la peine d'accorder leurs violons, se mirent à racler de toute leur force une contre-danse : les quatre premières mesures de l'air n'étaient pas achevées, que vingt quadrilles étaient en place, et dix tables vacantes. J'étais on ne peut mieux placé pour ne rien perdre d'un tableau dont aucune description ne saurait donner l'idée ; et c'est au son de la *Bourbonnaise* et de *Madelon Friquet* que j'arrosai d'une bouteille de vin de Brie l'entrecôte aux cornichons et le civet de lapin dont se composait mon dîner du lundi gras.

Le charme de la musique et de la danse ne m'absorbait pas au point que je ne pusse encore donner quelque attention à mes voisins de table. Le vin rend expansif ; je ne tardai pas à connaître tous ceux dont j'étais entouré. Là, c'était une famille de blanchisseuses de la rue des Anglaises, enchantées de leurs costumes chinois, et se préparant à passer la nuit au Colisée de la rue Mouffetard, après avoir soupé à la Grande-Chaumière. La table vis-à-vis la mienne

était occupée par la société la plus brillante et la plus bruyante du salon ; elle était composée de deux jolies petites frangères de la rue des Bourdonnais, déguisées en amazones ; de deux brodeuses de la rue des Prouvaires, en vielleuses ; d'un clerc de procureur, en Apollon ; d'un garçon épicier, en Jocrisse, et de deux autres jeunes gens en Arlequin et en Gille, dont je ne reconnus pas la profession. Ce, ou (comme le veut l'Académie contre l'usage) cette quadrille hétérogène, dont le personnage le plus âgé n'avait pas trente ans, devait partir de là pour se rendre au bal du carré Saint-Martin : il se promettait bien du plaisir; rien n'empêche de croire qu'ils se sont tenu parole.

La nuit venue, je sortis de cette guinguette ; je pris un fiacre, et je me fis conduire successivement au *Prado*, à la *Redoute*, au *Retiro*, à l'*Hermitage* et au *Tivoli d'hiver*. Je me contentai de jeter un coup-d'œil sur ces réunions *bourgeoises*, où l'on ne trouve ni l'élégance des mœurs du grand monde, ni cette grosse et franche gaîté du peuple dont le vrai théâtre est le *Grand-Salon;* il était près de onze heures lorsque j'y arrivai. C'est un spectacle toujours

nouveau, même pour qui l'a vu vingt fois, que cette folle et tumultueuse bacchanale, où tant de déguisemens ridicules se trouvent si burlesquement confondus : le chiffonnier y donne le bras à une dame de la cour; le grand turc y jette le mouchoir à une ravaudeuse : là, plus de *gavotte*, plus de *bolero*, plus de contredanse même; mais au lieu de cela un *branle* immense où tout le monde est admis à figurer, jusqu'au moment où le Vestris du bal (presque toujours un fort de la halle sous l'habit d'un batelier) se présente avec sa partner pour danser la *Fricassée* au milieu des acclamations d'une assemblée aussi bruyante et presque aussi bien composée que le parterre de nos grands théâtres un jour de première représentation.

Fatigué de ma journée, j'étais rentré chez moi; il était une heure du matin, et je fermais mon *Horace*, dont je lis toujours quelques pages avant de me coucher; j'entends une voiture s'arrêter sous ma fenêtre : quelques minutes après, on frappe doucement à ma porte; je prends ma bougie, et je vais ouvrir.... Qu'on juge de ma surprise (où est le tems où j'aurais dit de mon bonheur?) en reconnaissant, sous

un domino blanc recouvert d'un riche *par-dessus*, Mme de M***, la jeune et charmante Aurélie, suivie d'un vieux domestique. « Eh « vite ! eh vite ! » me dit-elle sans me donner le tems de revenir de mon étonnement, « dé-» barrassez-vous de ce vilain bonnet fourré, » de cette gothique robe de chambre ; passez » ce domino, et conduisez-moi au bal de » l'Opéra. » La tête troublée de ce que je vois, et remplie de ce que je viens de lire, je veux répondre par le *Solve senescentem mature sanus equum*.................... « Il est bien question » de toutes ces vieilleries latines, inter-» rompit-elle ! Chez moi, tout le monde » est au bal ; j'ai supposé une migraine af-» freuse ; je me suis couchée, et je suis sûre » de n'être pas découverte ; mais je ne puis » aller seule : il me faut quelqu'un de.... res-» pectable. » (Elle avait de la peine à trouver le mot.) « Vous êtes l'ami de mon mari et le » mien, et j'ai compté sur votre obligeance. » Il est assez singulier que les objections se pré-sentassent en foule, et que je n'aie pas eu le courage d'en faire une seule. La prière d'une femme a toujours été pour moi l'argument irré-

sistible. Je me résignai; nous partîmes. La voiture sans armoiries, le laquais sans livrée, tout avait été prévu pour s'assurer du plus strict incognito. Dans le trajet assez long que nous avions à parcourir, il ne nous échappa pas un seul mot: je crus remarquer que la respiration de ma jeune compagne devenait plus fréquente et moins libre à mesure que nous approchions du terme de notre course; mais peut-être serais-je encore plus embarrassé qu'elle, si nous avions l'un et l'autre à rendre compte de notre silence.

Nous arrivons au bal; je fais à peine deux tours dans le foyer avec Aurélie; un domino noir, d'une taille au dessus de la taille ordinaire des femmes, et qui portait au bras un ruban vert, s'arrête auprès de nous. Aurélie, par un mouvement involontaire, presse mon bras qu'elle quitte aussitôt pour prendre celui du masque au ruban vert, et me dit à l'oreille: « Je veux être rentrée chez moi à trois heures: » si par hasard nous nous perdions de vue dans « la foule, vous me retrouverez là, sous la pen- » dule. » Elle dit, et disparaît. J'éprouvai dans ce moment, je ne sais quel serrement de

cœur dont je fis une prompte justice, en me riant au nez sous mon masque, et je repris mon rôle d'observateur. Pour le remplir dans toute son étendue, je commençai par me reporter en idée à quelque quarante ans en arrière, au tems où je faisais l'affaire de ma journée du choix de mon travestissement, où je prenais note des femmes que je pourrais rencontrer, des moyens que j'aurais de les reconnaître, des choses que j'aurais à leur dire. Je me voyais à minuit, arrivant, dans mon vis-à-vis de couleur olive, à la porte de l'Opéra, qui se trouvait alors au Palais-Royal, apostant sous le vestibule un laquais intelligent, chargé de me rendre compte des découvertes qu'il pourrait faire à la porte, en faisant jaser d'autres domestiques. Au milieu de cette foule de fantômes noirs pour la plupart, qui se heurtaient, se mêlaient, se pressaient autour de moi, et qui font aujourd'hui de nos bals masqués des scènes de fantasmagorie, je regrettais ces anciens bals de l'Opéra qui présentaient une si grande variété de costumes, où chaque année amenait, sous des déguisemens nouveaux, ces quadrilles historiques, allégoriques et quelquefois épi-

grammatiques, dont les entrées brillantes servaient, en quelque sorte, d'entr'actes à des intrigues piquantes et prolongées pendant toute la durée du carnaval. Le bal masqué de l'Opéra, tel qu'il est aujourd'hui, n'a dévié de son institution que dans les moyens et dans les formes : le but est le même ; mais on l'aperçoit trop tôt, et peut-être y arrive-t-on trop vite. Il était tout simple que je cherchasse à profiter de mon déguisement et de mon désœuvrement : je me mis en tiers dans plus d'un tête-à-tête ; j'épiai discrètement quelques entretiens particuliers ; mais je déclare, qu'à l'exception de deux petites intrigues trop piquantes pour un journal, quoique très-propres à figurer dans une *Correspondance inédite*, je n'ai recueilli que des impertinences sans grâce, des plaisanteries sans sel, et des sarcasmes sans esprit.

L'heure avançait; après avoir observé quelques provinciaux qui dormaient sur les banquettes, quelques amies complaisantes qui attendaient en bâillant aux premières et aux secondes loges; la vue trop mauvaise pour distinguer ce qui se passait aux étages supérieurs, je regagnai la salle de la pendule, en traversant

les corridors, où mon déguisement sévère et ma démarche furtive, qui me donnaient probablement l'air d'un mari jaloux, jetèrent l'alarme dans une volée de petits dominos noirs qui s'échappèrent en me toisant de la tête aux pieds.

Aurélie m'avait devancé au rendez-vous ; elle avait changé de domino ; je la reconnus au signal dont nous étions convenus : elle m'entraîna hors de la salle avec tant de précipitation, quelque chose décelait en elle tant de trouble et d'agitation, que je partageais son inquiétude, sans en connaître et sans lui en demander la cause. Elle se précipita plutôt qu'elle ne monta dans sa voiture ; les chevaux, qui semblaient partager son impatience, brûlaient, comme on dit, le pavé. Plus nous approchions de l'hôtel, plus son trouble se manifestait. Nous arrivons, le cocher crie, la porte s'ouvre : « Monsieur est-il rentré ? » est le prémier mot qu'on adresse au suisse par la portière. — « Non, Madame. » Ce *non* parut soulager d'un poids de cent livres la poitrine d'Aurélie. Je me gardai bien d'accepter la proposition qu'elle me fit (en tremblant d'être prise au mot) de me faire recon-

duire par sa voiture. Elle me remercia d'un regard qu'elle ne croyait pas si indiscret, me serra la main, et monta précipitamment chez elle.

En me trouvant dans la rue en domino, à quatre heures du matin, je fis de sages et tardives réflexions : je me reprochai ma folle complaisance, et je me dis en rentrant chez moi, comme le tuteur de Rosine : *Bartholo, mon ami, à votre âge vous n'êtes qu'un sot!*



N° XXXIII. — 22 *février* 1812.

AFFICHES ET AVIS DIVERS.

. . . . Ridentem dicere verum
Quid vetat ?

Hor., *Sat.* 1.

Pourquoi ne dirait-on pas la vérité en riant?

C'est une chose bien singulière que la *vogue;* et il y aurait, ce me semble, un bien gros volume à faire sur ses causes, ses effets, son histoire, mais principalement sur ses favoris, qui la prennent pour la fortune, et n'embrassent le plus souvent que la nue d'Ixion. L'Académie et Roubeau définissent la vogue : *Un concours excité par la réputation, le crédit, l'estime, et par la préférence aux autres objets du même genre.* Cette définition n'est pas exacte; et pour peu que l'on parcoure la liste des gens, des ouvrages et des choses qui ont, ou qui ont eu la vogue, on verra que plusieurs des carac-

tères qui lui sont assignés ne leur conviennent pas. Depuis le *Timocrate* de Thomas Corneille jusqu'à *la Reine de Persépolis*, que d'ouvrages en vogue *sans réputation!* Depuis le financier Law jusqu'au mathématicien Marseille, que de spéculateurs en vogue *sans crédit!* Depuis l'abbé Desfontaines jusqu'au conseiller Kotzbuë, que de journalistes en vogue *sans estime!* Que de vogues ridicules dans l'espace d'un demi-siècle! le cimetière Saint-Médard et Ramponeau; les paniers et l'anglomanie; les *Nuits d'Young* et les romans de Crébillon fils; la poudre blonde et le magnétisme; *Jeannot* et *Misantropie;* le somnambulisme et le mélodrame. De tous les moyens de se mettre en vogue, les journaux sont aujourd'hui le moyen le plus prompt et le plus sûr : aussi combien de gens briguent l'avantage d'y occuper une place! J'en juge par les sollicitations de toute espèce, par les demandes saugrenues qui m'arrivent de tous les côtés. Ici, c'est une dame qui veut mettre son coiffeur en vogue, et qui m'invite *à glisser son nom et son adresse dans un de mes bulletins;* là, c'est un gros homme qui me tutoie parce que nous avons dîné deux fois ensemble, et qui

me presse de faire un article sur *la vie champêtre*, tout exprès pour annoncer qu'il veut vendre *sa maison de campagne;* celui-ci me charge de recommander au public son *Histoire du Monomotapa*, enrichie de notes anecdotiques sur la vie privée des empereurs monomotapans, ouvrage qu'il veut publier par souscription; cet autre me prie de dire un mot de *son invention pour détruire les punaises, de son opiat pour faire repousser les dents; des bottes à 27 fr., des dîners à 85 cent.*, etc. J'ai beau répéter à tous ces gens-là que la *Gazette de France* n'est point un journal d'annonces; suivant eux, « elle n'en est que plus propre à remplir leur intention, et je n'aurais besoin que d'une légère transition pour amener l'éloge ou l'annonce qu'ils sollicitent. » Je ne promets rien, mais je prends note; et, à force d'importunités, on m'amène au point où je suis de me voir forcé à tenir une promesse que je n'ai point faite. Pour n'y plus revenir, et au risque de me faire une querelle avec les rédacteurs des *Petites Affiches*, je vais adopter pour cette fois la forme et la distribution des articles de leur feuille, et publier toutes les notes qui me sont parvenues, telles

qu'elles m'ont été communiquées, sans changer un seul mot à leur rédaction.

Biens à vendre et à acheter.

Un jeune homme, possesseur d'une maison dans la rue Saint-Denis, voudrait s'en défaire le plus tôt possible. Cette propriété patrimoniale, grevée d'hypothèques aux deux tiers, laisse encore au propriétaire une valeur disponible de 15 à 20 mille francs. Il entrerait en arrangement avec l'acquéreur, et prendrait en paiement une parure en pierres fines, des cachemires, et un cheval de femme parfaitement dressé.

S'adresser à Mlle Alphonsine, danseuse à l'Opéra, chargée de la procuration du jeune homme.

— On voudrait acheter une maison de campagne à un myriamètre de Paris. On tient à ce qu'il y ait une grande salle à manger, une très-belle salle de billard et un théâtre : on se contentera d'un arpent de jardin. S'adresser à M. Dumond, ancien agent d'une fameuse tontine.

— A vendre, une terre magnifique, située au confluent de la Dordogne et de la Garonne

rapportant au propriétaire 60,000 francs par an, les contributions payées. Le vendeur désirerait emprunter une somme de 600 francs sur le produit de cette vente.

S'adresser à Blaquignac, rue des Moineaux, hôtel de Gascogne.

Meubles à vendre.

A vendre, par autorité de justice : 1° un jeu de roulette ; 2° une table de trente-et-un toute garnie ; 3° trois tables de bouillotte avec leurs flambeaux ; 4° soixante chaises rembourrées, deux cents jetons d'ivoire et soixante sixains de cartes préparées. Ce joli fonds pourrait convenir à quelque veuve qui voudrait donner à jouer chez elle. Le propriétaire consentirait à céder le local très-commode qu'il occupe rue du Hasard-Saint-Honoré, n° 129.

— Mobilier dans le dernier goût, à l'usage d'une jolie femme : le propriétaire veut en traiter à forfait.

S'adresser à M. le baron de Cronenberg, rue des Poulies, hôtel des Etrangers.

Vente de Chevaux et de Voitures.

A vendre, une jolie calèche à pompe, de Pauly; une berline dans le dernier goût, et six chevaux de même robe, après le départ du propriétaire pour l'hôpital.

S'adresser, rue de Provence, au portier du nº 197.

— On voudrait trouver un cheval pour une demi-fortune, qui pût servir en même tems à la selle, à faire le service d'un puits à roue à la campagne, et à porter les légumes au marché : on y mettrait jusqu'à 350 francs.

S'adresser à M. Jacomard, bourgeois cultivateur, rue de Touraine, au Marais.

Demandes particulières.

Une dame de quarante ans, bien conservée, désirerait partager sa table et céder la moitié de son appartement à un jeune homme de bonne famille; elle tient moins à l'argent qu'à un extérieur aimable et aux égards qu'elle croit mériter.

Un jeune homme de très-bonne famille,

ayant fait d'excellentes études, parlant toutes les langues de l'Europe, jouant de plusieurs instrumens, voudrait se placer dans une maison en qualité de valet de chambre. Il a pour répondant le maître en fait d'armes chez lequel il demeure, quai de la Ferraille, n° 91.

— Une jeune personne de province, âgée de 17 ans, d'un *physique* agréable, d'une taille avantageuse et d'une modestie extrême, voudrait se placer auprès d'un homme seul; elle a d'excellens certificats de tous les maîtres qu'elle a déjà servis. Son adresse et chez madame Dutilleul, sage-femme, rue des Blancs-Manteaux.

— Une jeune fille de 22 ans, à son premier lait, désirerait trouver un nourrisson; elle est très au fait de ce genre de soins, ayant déjà nourri plusieurs enfans. Elle donnera sur sa conduite et sur ses mœurs tous les renseignemens qu'on pourra désirer.

— On désirerait trouver quelqu'un qui pût verser 15 ou 20,000 fr. dans une entreprise d'un produit de 800 fr. par jour. On donnera pour garantie une martingale infaillible et re-

connue pour telle par trois joueurs des plus experts.

S'adresser, tous les jours, depuis midi jusqu'à minuit, au Palais-Royal, n° 109.

— Un élève du docteur Mesmer voudrait trouver un sujet propre au *somnambulisme*, dont les miracles commencent à se renouveler; on prendrait de préférence une jeune fille d'un maintien gauche et d'un extérieur bien niais; mais on exige, comme conditions indispensables : 1° qu'elle bâille avec assez de facilité pour communiquer aux autres cette disposition; 2° qu'elle soit en état de feindre le sommeil dans tous les momens et dans toutes les attitudes ; 3° qu'elle ait assez de mémoire pour retenir, sans les entendre, deux ou trois cents mots de médecine et de chimie. Son traitement sera de six francs par jour, vêtue et nourie.

S'adresser à M. Delpont, rue des Jongleurs, n° 100.

— On voudrait échanger deux douzaines de très-belles chemises de batiste contre un pardessus d'hermine, et six paires de draps de lit contre une parure de corail.

S'adresser à Mme de Folleville, rue Cérutti.

*

Annonces.

Un professeur, connu par des succès qui font beaucoup d'honneur à son siècle; se propose d'ouvrir incessamment un *Cours de Paradoxes*, dans lequel il démontrera, entre autres vérités :

Que le pain est le plus subtil des poisons;

Que la rage ne se communique pas;

Que la mythologie ancienne est profondément mélancolique;

Que Voltaire est sans génie, sans esprit et sans goût;

Que l'antiquité de la nation chinoise ne remonte pas au delà du téms des croisades;

Enfin, que l'homme, en se nourrissant de carottes, peut prolonger sa vie jusqu'à l'âge de cinq ou six cents ans.

— M. Dugazon, coiffeur, a l'honneur de prévenir ses pratiques qu'il vient de joindre à sa boutique de perruquier un atelier de sculpture; il se flatte de réussir également bien dans les faux toupets et dans les bustes, dans les cache-folies et dans les bas-reliefs; il coupe les

cheveux à la Charles XII, et modèle d'après l'antique.

On trouve chez lui la pommade pour faire pousser les cheveux, et l'assortiment complet des plâtres du palais Farnèse.

— M. Ducasse, instituteur, donne des leçons d'écriture, d'orthographe et de géographie, et tient en même tems une classe de danse, dans laquelle il enseigne aux jeunes personnes des enchaînemens de jambes d'un goût tout nouveau. On trouve à sa classe des jeunes gens chargés de faire figurer ces demoiselles.

—Un instituteur dramatique, qui possède la tradition des comédiens les plus célèbres, qui a passé sa vie dans l'antichambre de Lekain et de Préville, et qui a reçu les derniers soupirs de Bordier, vient d'ouvrir une école de déclamation dans la rue des Jeûneurs. Plusieurs de ses élèves figurent avec le plus brillant succès dans les comparses de l'Opéra-Comique, et sur le théâtre des Jeux-Gymniques. Les deux premiers sujets du café d'Apollon sortent de son école.

Objets perdus et trouvés.

Il a été laissé dans le fiacre n° 522, par un

Monsieur et une Dame qui sortaient du théâtre de la Gaîté, une collerette de mousseline garnie de tulle, une paire de gants de femme et une montre d'homme avec sa chaîne garnie d'un charivari de breloques : on peut réclamer ces objets au domicile du cocher.

Propositions de Mariage.

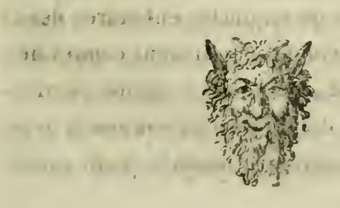
Une jeune personne, jolie, spirituelle et bien née, riche de deux mille écus de rentes, propose sa main et son cœur à un homme au dessus de soixante ans, riche, sans enfans, et qui aurait besoin de s'assurer les tendres soins d'une compagne étrangère à toutes les dissipations du monde. S'adresser par écrit à M. Huet, notaire à Saint-Germain, chez lequel le contrat est dressé d'avance.

—Un homme de trente-six ans, natif du Bec-d'Ambès, de la taille de cinq pieds sept pouces, bon musicien, et doué d'une des plus belles basse-tailles qu'on puisse entendre, descendant par les femmes des anciens comtes de Toulouse, et riche, avant la révolution, d'une fortune colossale, désire associer son sort à une veuve qui ait la jouissance paisible d'une cin-

quantaine de mille livres de rente. Il ne tient point à l'âge, encore moins aux charmes de la figure; mais il a besoin de trouver dans sa femme cette douceur de mœurs, cette facilité de caractère dont il est doué, et qui sont la base du bonheur domestique. Comme il est bon de se connaître avant de s'épouser, il prévient les personnes à qui cet avis s'adresse, qu'il se promène tous les jours, de deux à quatre heures, sur la terrasse des Tuileries. Ce qu'il a dit de sa personne suffira pour le faire remarquer.

— On voudrait marier un jeune personne dans le délai d'un mois : elle a douze cents livres de rente et des espérances beaucoup plus considérables. Un rang honorable dans la société est tout ce qu'on exige des prétendans jusqu'au 1er avril prochain; passé ce tems, les conditions seront d'une autre nature.

S'adresser, rue Dauphine, *à la Fille mal gardée.*



N° XXXIV. — 29 *février* 1812.

QUELQUES PORTRAITS.

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits;
Dans la juste nature on ne les voit jamais.

MOLIÈRE, *Tartufe*, acte 2.

Les Romains avaient des signes au moyen desquels ils croyaient pouvoir reconnaître les jours heureux ou malheureux : une corneille perchée sur une maison, un poulet qui ne mangeait pas, un faux pas sur le seuil de la porte, étaient pour eux un motif suffisant de ne pas sortir de la journée. Je ne suis pas précisément aussi superstitieux : j'aime mieux rire le vendredi que pleurer le dimanche; faire un bon dîner à treize convives qu'un mauvais à douze; j'aime mieux renverser sur la table ma salière que mon verre, et je trouve à mon âge moins d'inconvénient à croiser ma fourchette que mon épée. J'ai pourtant mon petit préjugé tout comme

un autre, et je crois très-fermement, par exemple, que le sort de ma journée entière dépend de la première impression que je reçois à mon réveil : je ressemble à ces personnes qui mettent en se levant des lunettes à verres colorés, et qui voient ensuite tous les objets de la même teinte. Ce préjugé, si c'en est un, est fortifié chez moi par tant d'observations, que, loin de chercher à le combattre, je m'en sers comme d'un moyen de conduite en secondant de mon mieux son influence. Partant d'une supposition que je regarde maintenant comme un principe, la première visite que je reçus hier matin ne me permit pas de douter que je ne passasse en revue dans ma journée une foule d'originaux de toute espèce; et je les attendis le crayon à la main.

Il était jour à peine lorsque le chevalier de Floricourt entra brusquement chez moi, et m'éveilla aux cris de *taïaut! taïaut!* dont il fit retentir ma chambre. Il était en habit de campagne, et venait me proposer de l'accompagner à Saint-Ouen, à un rendez-vous de chasse, chez Mme I***, sa parente; je reconnus là sa vieille manie. Le chevalier n'a pas tiré dix

coups de fusil depuis qu'il est au monde ; s'il était seul avec les perdrix sur la terre, c'est pour lui qu'il faudrait trembler ; et cependant il ne s'est pas fait, depuis quarante ans, une partie de chasse un peu remarquable à laquelle il n'ait assisté. C'est un vrai comte de *Soyecourt :* il sait par cœur tout le *Vocabulaire de la Vénerie*, et ne sort jamais, dans Paris surtout, sans être suivi d'un chien d'arrêt, d'un chien courant et d'un lévrier. On pourrait croire qu'il prend du moins un grand plaisir à suivre la chasse, mais il n'en a d'autre que d'éveiller les chasseurs, d'assister aux préparatifs du départ, de présider au retour, dans une salle basse du château, à la distribution du gibier, et de revenir bien vite à Paris raconter, dans quelques salons, tous les détails d'une partie de chasse à laquelle il n'a pris aucune part. Désespérant de m'emmener avec lui, il voulut au moins déjeuner chez moi; je lui fis servir un pâté de Chartres, qui lui servit de texte pour disserter sur les perdrix rouges et grises, sur les cailles, les pluviers et les bécassines ; après quoi il partit en appelant ses chiens, dont l'un s'était amusé à déchirer un de mes fauteuils,

tandis que l'autre étranglait le chat de la portière qui voulait l'assommer, et qui ne se radoucit qu'à la vue d'un écu de 5 fr. que lui présenta notre chasseur. Celui-ci n'était pas au bas de l'escalier, que je vois entrer, ou plutôt se rouler dans ma chambre, un petit homme tout rond, qui vient à moi les bras ouverts, et dont j'ai beaucoup de peine à esquiver l'embrassade. « Vous ne me reconnaissez pas? me dit-il en me secouant fortement la main et en épanouissant la figure la plus plate et la plus ridicule; c'est moi!..... chez Mme Lenormand!..... où nous avons tant ri!.... Vous y êtes maintenant? (Je n'y étais pas du tout.) Vous m'avez toujours témoigné de l'intérêt, continua-t-il en m'offrant du tabac dans une énorme boîte d'or émaillé; j'ai besoin du général Dermont; vous êtes son ami, et je viens vous prier de nous faire dîner ensemble chez vous en petit comité. » A force de chercher à mettre un nom sur ce grotesque visage, je me rappelai un certain Blondeau, espèce d'intrigant, faisant métier de protections et de protecteurs, se prévalant du moindre prétexte pour approcher les gens en place, et parvenu, d'antichambre en antichambre, à un

poste moins honorable que lucratif. J'ouvrais la bouche pour lui faire sentir assez durement l'indiscrétion de sa demande, mais il me la ferma en me disant qu'il sortait de chez le comte Dermont, qu'il l'avait prévenu de ma bonne volonté, mais que notre dîner ne pourrait avoir lieu qu'au retour du général, qui partait le lendemain pour présider un collége électoral dans le midi de la France; et, sans attendre ma réponse, il sortit en s'excusant de me quitter si vite : il devait se rendre à une audience de ministre, et me laissait l'espoir ou plutôt la crainte de le voir revenir pour m'informer du résultat de son affaire.

Je n'étais pas homme à l'attendre : je sortis de chez moi avec l'intention d'aller, selon ma coutume, prendre une tasse de chocolat au café de Foi. En traversant le jardin du Palais-Royal, j'aperçus de loin le grand Corvière, l'homme de France qui s'entend le mieux à rassembler des mots *ennuyés de se trouver ensemble*, comme dit Fontenelle, qui parle le plus longuement avec le moins d'idées possible, et qui vous assomme avec le plus de persévérance du récit des choses les plus communes. La frayeur me saisit

en songeant qu'il m'avait tenu plus d'un quart d'heure la semaine dernière, par une pluie battante, sous une gouttière de la rue Vivienne, pour me donner, sur le procès de la dame Morin, des détails que j'avais lus le matin dans tous les journaux. Il fut plus prompt à me joindre que je ne le fus à l'éviter. « Que je vous apprenne une bonne nouvelle, me cria-t-il en me barrant le chemin avec ses deux bras : Mme de Sainville est à Paris; son mari a gagné ce fameux procès qu'il avait été poursuivre à Rennes, et finalement la terre de Luçon leur appartient : l'étang, comme vous savez, a près d'une lieue de circuit, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus poissonneux dans toute la France. J'en sais quelque chose : ils m'ont envoyé une carpe qui pesait dix-sept livres et demie; j'en ai fait le fond d'un petit dîner charmant, où se trouvaient Dubreuil, Mainville et sa femme; j'ai bien regretté que vous ne fussiez pas des nôtres.....» J'eus le bonheur de l'arrêter tout court en lui faisant observer que je ne connaissais pas une seule des personnes qu'il venait de nommer; il me fit quelques excuses de m'avoir arrêté pour me raconter des choses qui ne devaient pas

avoir un grand intérêt pour moi, et me quitta pour aller à la rencontre d'une dame à laquelle il est probable qu'il ne fit pas grâce de la moindre circonstance du procès de M. de Sainville; car, une heure après, je le retrouvai à la même place, causant encore avec elle. Tout en continuant mon chemin, je fis quelques réflexions sur le besoin de parler; il me parut être une conséquence de la difficulté d'agir, et c'est peut-être pour cela que les vieillards et les femmes sont plus particulièrement enclins à ce défaut.

Comme j'entrais au café de Foi, l'avocat Dujary en sortait. « Je vous trouve à point, me » dit-il en me ramenant sous les galeries; « je viens d'entendre la lecture d'une tragédie » admirable : l'Académie sera bien injuste si » un pareil ouvrage n'ouvre pas ses portes à » l'auteur; ce sont les pensées de Corneille, le » style de Racine, l'action et l'intérêt de Vol- » taire...... A propos, nous allons avoir un » roman nouveau, de M.... J'ai promis de ne » pas le nommer; mais, vous pouvez m'en » croire, Lesage et Fielding ont un rival..... » Vous ai-je dit que l'abbé Delille m'avait lu » son poëme sur *la Conversation?* C'est un

» diamant. Il n'y avait que deux vers faibles; » je les lui ai fait changer.... Venez me voir » un matin, je vous montrerai une satire iné- » dite de Chénier : *les Mouches du Coche ;* c'est » d'une vérité, d'une ressemblance !..... Les » mouches du coche littéraire, surtout........ » Vous rirez aux larmes..... Votre ami est tou- » jours sur les rangs pour la seconde classe » de l'Institut; amenez-le moi : je le présen- » terai à quelques académiciens de mes amis ; » sept ou huit voix des meilleures ne sont » pas à dédaigner, et je les lui garantis; mais » jusque-là qu'il se tienne tranquille, qu'il » ne donne point de nouveaux ouvrages : bons » ou mauvais, ils lui feraient tort. Je le répète » à qui veut l'entendre : dans le monde littéraire » on ne se sauve qu'entre deux réputations, » et cet asile se nomme la médiocrité. » Cela dit, il me quitte, et je ris en songeant que *cette mouche du coche* ne s'est pas reconnue dans la satire de Chénier, qui l'a peinte trait pour trait.

Je me fis apporter ma tasse de chocolat à une table où se trouvaient plusieurs chansonniers du Caveau, parmi lesquels je reconnus un petit

notaire qui signe habituellement ses minutes sur le poêle du café, et un médecin qui donne ses ordonnances en jouant aux dominos. J'écoutai avec plaisir la conversation de ces jeunes gens, qui s'escrimaient d'une manière assez piquante, et qui attrapaient de tems en tems quelques idées à la pointe de l'esprit.

Je les quittai pour m'approcher d'une table où deux hommes se disputaient avec assez d'aigreur pour faire craindre les suites de leur querelle, principalement à ceux qui, comme moi, connaissaient un des deux adversaires : c'était le fameux Dorsant, le plus ancien et le plus déterminé bretteur de l'Europe. Je me souviens qu'en 1785 il eut trois affaires dans la même semaine : la première avec un homme qui l'avait regardé de travers; la seconde avec un officier qui l'avait regardé en face; et la troisième avec un Anglais qui avait passé sans le regarder; ce qui fit dire à quelqu'un qu'il était impossible d'envisager cet homme-là. Dorsant me reconnut, me prit pour médiateur, et j'arrangeai cette affaire plus facilement que je n'aurais pu le faire en 1785.

En sortant du café de Foi, j'allai faire un tour

aux Tuileries ; j'y trouvai le petit chevalier d'Arboise. Il m'aborda par la question d'usage : « *Où dînez-vous aujourd'hui?* — Où vous ne dînerez jamais; chez une femme qui n'a que deux plats sur sa table, et qui ne boit que du vin d'Orléans. — Riez tant qu'il vous plaira, mon vieil Hermite; une excellente table est le premier des biens. Les Romains s'y connaissaient : un bon cuisinier se vendait à Rome quatre cents talens; et, comme le remarque fort bien La Motte-le-Vayer, on aurait eu pour cette somme une douzaine de philosophes comme vous. »

En continuant de discourir sur ce ton, le chevalier m'apprit qu'il flottait ce jour-là indécis entre trois dîners : chez un notaire, chez un banquier et chez un chanoine. Sur l'observation que je lui fis que c'était un jour maigre, il se décida pour le dernier. La mort d'un receveur-général, chez lequel il dînait tous les samedis depuis dix ans, lui laissait un jour de libre ; il me pria de le présenter chez Mme de Senars ; et comme il me parut tenir beaucoup à compléter sa semaine, je promis de faire ce qu'il désirait aussitôt que cette dame aurait changé son cuisinier, qui n'aurait pas été vendu à

Rome plus cher qu'un philosophe comme moi.

On donnait aux Français une pièce nouvelle : quelque diligence que je fisse, je ne pus trouver de place nulle part ; j'avais quelque raison pour m'en consoler, et je me promenais dans les corridors avec cinq ou six personnes qui n'avaient pas été plus heureuses. De ce nombre était le doyen du Parnasse, le poète Rodrigue. Je le reconnus à son large habit de gros drap brun, à son dos plus voûté par l'habitude que par l'âge, à son nez barbouillé de tabac, et surtout à sa marche en zigzag, qui ne laisse jamais deviner où il va. Ce patriarche de la littérature, connu par quelques productions estimables, prouve, contre l'avis de Bacon, *que la vieillesse attache moins de rides à l'esprit qu'au visage*. Il fut couronné deux fois à l'Académie française, et la fin de sa carrière est exempte de soucis et d'inquiétude. Après la pièce, je retrouvai mon homme au foyer, s'entretenant avec un autre vieillard, qu'à sa tournure anglaise, à son chapeau de feutre gris, à son ample redingote bleue, on pourrait prendre aujourd'hui pour un manufacturier de Birmingham. J'eus besoin d'un grand effort de mémoire pour replacer

sur cette figure les traits du brillant comte d'Alègre, de ce grand seigneur si spirituel, si généreux, si célèbre par ses folies et ses amours. Les yeux presque fermés, le menton appuyé sur une grande canne à pomme d'or, il ne tarissait pas en éloges des Sarrazin, des Lekain, des Brizard; et, comparant toujours les souvenirs de son jeune âge avec les sensations de sa vieillesse, il regrettait, avec son contemporain Rodrigue, les beaux jours de la Comédie-Française, c'est-à-dire les leurs. Où est Lekain? où est Préville? où est Molé? s'écriaient-ils l'un après l'autre. Où est d'Alègre? où est Rodrigue? étais-je tenté de leur répondre.

Je me retirai chez moi, repassant dans ma tête ce que j'avais vu dans ma journée, et tout prêt à répéter, après je ne sais plus quel poète latin:

Humani generis mater, nutrixque profectò
Stultitia est *.

* La Folie est la mère et la nourrice du genre humain.

N° XXXV. — 7 *mars* 1812.

LES LETTRES ANONYMES.

Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme.
GRESSET, *le Méchant*, acte V.

La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce.
Idem, acte III.

JE ne suis point doué de cette flexibilité d'esprit et de talent qui laisse à la disposition de l'écrivain qui la possède le choix du sujet qu'il veut traiter. La pensée qui me saisit, le sentiment qui me domine est le seul que je puisse exprimer. Ce serait donc en vain que j'essaierais aujourd'hui d'occuper mes lecteurs d'objets étrangers à la profonde indignation qui s'est emparée de moi. Je dois dénoncer au tribunal de l'opinion publique (puisque les lois ne peuvent l'atteindre) un délit dont les progrès annoncent le dernier degré de la corruption des

mœurs : on voit déjà qu'il s'agit de ces messagers de ténèbres, de ces auteurs et facteurs d'écrits anonymes contre lesquels les honnêtes gens ne sauraient trop se prémunir. La loyauté fut, de tout tems, un des traits distinctifs du caractère français : notre nation conserve, jusque dans ses vices, une sorte de franchise ; et nous pouvons, en parcourant les annales de l'Europe ancienne et moderne, remarquer avec orgueil que les crimes des lâches, l'empoisonnement et la délation, ont toujours été moins fréquens dans notre pays que partout ailleurs. Pendant nos troubles civils et religieux, dans le délire de la plus terrible révolution, l'honneur (à prendre ce mot dans son acception la plus étroite) n'a eu que rarement à rougir des maux dont gémissait l'humanité. Comment se fait-il que ce soit à l'époque glorieuse où nous vivons, dans une ville, centre de la politesse et de toutes les qualités sociales, que se développe le germe du fléau le plus odieux dont la société puisse être infectée, que se multiplient les exemples d'un délit qui ne diffère de l'empoisonnement que par l'impunité légale dont il jouit encore ?

J'étais bien loin de ces tristes idées lundi soir en rentrant de chez M. de Senanges, où j'avais passé la journée la plus agréable, au sein d'une famille dont le bonheur me semblait d'autant mieux assuré, qu'il avait pour fondement la réunion de toutes les vertus. Le chef de cette maison, après avoir exercé avec honneur, dans le parlement de Bordeaux, une charge héréditaire dans sa famille, est venu jouir à Paris d'un repos analogue à ses goûts, et d'une fortune considérable qu'il a été assez heureux pour réaliser dans les colonies, peu de tems avant leur désastre. Je ne connais pas de spectacle plus délicieux que celui d'une famille nombreuse, étroitement unie par les liens du sang, de l'habitude et de l'amitié : le besoin d'en jouir me conduit souvent chez M. de Senanges. J'ai appris de lui-même, dans ma dernière visite, qu'il se préparait à marier l'aînée de ses filles, la belle et tendre Amélie : il m'a présenté son gendre futur, jeune officier distingué parmi les braves, et qui promet d'illustrer un nom déjà célèbre dans nos fastes militaires. Les accords étaient faits, les jeunes gens s'aimaient avec adoration ; le contrat, garant de l'union

la plus tendre, devait se passer le lendemain, et, en ma qualité d'ami des deux familles j'étais invité à m'y trouver.

Rentré chez moi, je me mets en tête de faire l'épithalame de nos jeunes mariés; mais, en me rappelant qu'Amélie m'a surnommé le prêcheur éternel, l'idée me vient de leur adresser un petit sermon. Pour lui donner la forme convenable, je veux relire quelques pages de Massillon : j'ouvre le livre au hasard, et je tombe sur cette peinture de la calomnie, que je trouvai bien plus frappante en la relisant le lendemain :

« La langue du détracteur est un feu dévo-
» rant qui flétrit tout ce qu'il touche; qui ne
» laisse partout où il a passé que ruine et
» désolation ; qui pénètre jusque dans les en-
» trailles de la terre, et va s'attacher aux
» choses les plus cachées; qui change en de
» viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y
» a qu'un moment, si brillant et si précieux,
» qui, dans le tems même qu'il paraît éteint,
» agit avec plus de violence et de danger que
» jamais, et qui noircit enfin ce qu'il ne peut
» consumer, etc. » Cette lecture donna insensiblement un autre cours à mes idées; je per-

dis de vue l'épithalame, et je m'endormis en réfléchissant aux maux affreux dont la calomnie a de tout tems été la source, sans penser néanmoins que je dusse en avoir si tôt un nouvel exemple.

M. de Senanges m'avait invité, pour le lendemain, jour de la signature du contrat, à un dîner de famille. En arrivant, je fus surpris du trouble qui régnait dans l'hôtel : les domestiques parcouraient les appartemens d'un air égaré, les sonnettes étaient agitées dans tous les coins de la maison. J'aperçois Dubois, le valet de chambre; je l'interroge. « Ah! Monsieur, me dit ce vieux serviteur la larme à l'œil, je ne sais ce qui se passe dans cette maison; depuis hier soir l'enfer y semble déchaîné. M. Charles, le prétendu de Mademoiselle, est enfermé avec mon maître dans son cabinet, et Madame est dans la chambre de Mlle Amélie qui s'est trouvée mal trois fois dans la matinée. » Sans me faire annoncer, je vais droit au cabinet de M. de Senanges; il se promenait avec agitation : aussitôt qu'il me voit, il me serre dans ses bras, et, sans me dire un seul mot, il me montre une lettre que Charles tenait à la main, toute ouverte, et dont il regardait l'a-

dresse avec des yeux étincelans de colère. Je lis; c'était une lettre anonyme conçue en ces termes :

« Monsieur, l'inviolable attachement que je vous ai voué m'oblige à vous donner un avis où votre honneur et le bonheur de votre famille sont également intéressés. M. Charles d'Hennecourt, à qui vous êtes sur le point d'accorder la main de votre fille, a contracté en Allemagne une promesse de mariage authentique, qui doit être portée incessamment devant les tribunaux. On se charge de vous donner, dans un délai de quinze jours, des preuves écrites dont M. d'Hennecourt lui-même n'osera contester l'évidence. »

« C'est un mensonge infâme! s'écrie Charles d'une voix altérée par la fureur. — Sans doute, c'est un mensonge, ajoutai-je froidement; qui pourrait en douter? — Monsieur (répondit le jeune homme avec la plus vive émotion et en me montrant M. de Senanges), et peut-être Amélie elle-même..........— Comment, mon respectable ami, lui dis-je en lui prenant la main, c'est vous qui ajoutez foi à une lettre anonyme? c'est vous qui faites dé-

pendre votre repos, votre bonheur, celui de votre famille, d'un écrit clandestin dicté par l'envie ou la haine, et qui ne prouve autre chose que la lâcheté de celui qui emploie de pareilles armes ? Se peut-il que vous mettiez en balance la parole de l'homme d'honneur que vous avez trouvé digne d'entrer dans votre famille, avec l'accusation ténébreuse d'un vil ennemi ? Souvenez-vous, mon cher Senanges, qu'il y a des cas où la confiance la plus entière est commandée, et que l'homme accessible une fois à la calomnie se met pour toujours dans la dépendance du premier misérable qui aura quelque intérêt à troubler son repos. J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion de vous citer deux vers admirables de Shakespeare :

. . . . Slander lives upon succession,
For ever hous'd where it once gets possession. *

Craignez d'en faire aujourd'hui la funeste expérience. — Mais quand il y va de si chers intérêts, l'excès même de la prudence n'est-il pas un devoir ? Et ces preuves que l'on m'an-

* La calomnie vit de succession, et finit par s'établir dans la maison où on lui donne accès.

nonce...... — Ruse grossière! qui a pour but d'amener quelque scène scandaleuse, quelque délai dont la méchanceté s'emparera pour faire circuler dans Paris le bruit d'un mariage rompu, pour ourdir quelque nouvelle trame. » A force d'observations, de raisonnemens, je parviens à rétablir le calme dans l'esprit de M. de Senanges et dans le cœur du pauvre Charles. Nous passons dans l'appartement de ces dames, et j'ai d'autant moins de peine à les consoler et à les convaincre, qu'après avoir attentivement examiné la lettre anonyme, je prends avec elles l'engagement de leur en faire connaître l'auteur dans le jour même. Charles et Amélie m'embrassent à la fois. Je n'avais pas de tems à perdre; je fais promettre à M. et Mme de Senanges qu'ils ne feront rien paraître, que les apprêts du mariage se continueront comme ils avaient été réglés; et je sors sans dîner, après avoir eu dix minutes d'entretien avec le jeune d'Hennecourt, et emportant avec moi l'épître mystérieuse.

J'avais un premier soupçon, fondé sur les confidences que Charles m'avait faites; mais c'est de preuves matérielles que j'avais besoin.

Deux indices pouvaient me mettre sur la voie : la qualité du papier visiblement de fabrique anglaise, et l'empreinte du cachet. Le papier devait avoir été pris chez Despilly ; j'y cours : je demande du papier semblable à celui de la lettre que je montre ; on me répond qu'il n'en reste plus. J'insiste : j'en ai un besoin tel, que je le paierais six francs la feuille. « Monsieur connaît peut-être *Madame de Sennemont* ? me dit la jeune personne du comptoir ; c'est à elle que nous avons vendu, il y a quelques jours, les deux derniers cahiers. » Ce nom est un trait de lumière ; je prie cette jeune fille de me mettre par écrit l'information verbale qu'elle vient de me donner, et je me rends chez un de nos plus habiles graveurs. L'empreinte du cachet de la lettre anonyme ne présente ni armes ni chiffre ; mais une allégorie assez bizarre peut avoir laissé quelque souvenir dans la mémoire de l'artiste, et le fini du travail peut servir à faire connaître le burin. La chose arrive comme je l'ai prévu : mon graveur, en jetant les yeux sur l'empreinte, reconnaît l'ouvrage d'un de ses confrères qu'il me nomme, et chez lequel je me rends à l'instant même. Celui-ci m'apprend qu'il a gravé ce

cachet, il y a six mois, pour une dame dont il grave en ce moment les cartes de visite. Il me montre l'épreuve qui lui sert de modèle, et je lis en toutes lettres : *Madame de Sennemont*. Dès-lors mes soupçons se changent en certitude ; je me fais donner par le graveur une attestation bien en règle, telle qu'elle convient à mes desseins, et je retourne à l'hôtel de Senanges.

Chemin faisant, je repasse dans ma tête tout ce que j'ai entendu dire du caractère de Mme de Sennemont, de sa conduite depuis son veuvage, de ses intrigues, de ses noirceurs, de sa liaison connue avec le jeune d'Hennecourt ; et, bien muni de preuves morales et matérielles, j'entre gaîment dans le salon, où je trouve tout le monde assemblé. Une certaine contrainte régnait sur tous les visages ; les femmes chuchotaient entre elles. M. et Mme de Senanges parlaient bas au coin de la cheminée ; Amélie avait les larmes aux yeux, et Charles retenait avec peine un dépit concentré. Mon entrée fit une sorte d'événement ; car je ne pus m'empêcher de témoigner une surprise extrême, en apercevant Mme de Sennemont assise près d'Amélie, et lui prodiguant les témoignages d'amitié les plus affec-

tueux. Je m'arrêtai brusquement. « Comme vous me regardez! me dit-elle en s'efforçant de rire. — Avec un étonnement qui n'a rien de bien flatteur, Madame; car vous me rappelez en ce moment ce chirurgien espagnol qui attendait les passans au détour d'une rue, les blessait avec son poignard, et venait ensuite leur prodiguer des secours. » Cette vigoureuse apostrophe cause une grande rumeur dans la société; chacun m'interroge. Je sens qu'une explication publique est devenue indispensable, et, après en avoir obtenu l'aveu des maîtres de la maison, je dévoile une trame perfide, j'en montre les effets, j'en administre les preuves. Le reproche est dans toutes les bouches. Mme de Sennemont n'essaie point de se justifier; elle se lève, sourit avec dédain, et me lance en sortant un regard de furie dont j'ai bien apprécié toute l'éloquence.

Le départ de cette méchante femme fut le signal de la confiance et du plaisir: parens, amis, époux, tout le monde m'accabla de remercîmens, et l'on avança l'heure du souper, que j'attendais avec impatience. On peut croire que je ne laissai pas échapper une si belle occa-

sion de *prêcher*. Quel sujet plus fécond que la calomnie ! Je pris pour texte le portrait qu'en fait Massillon dans le passage cité au commencement de cet article, et je terminai par cette belle image de Diderot :

« La calomnie disparaît à la mort de l'homme obscur ; mais, debout auprès de l'urne du grand homme, elle s'occupe encore, après des siècles, à remuer sa cendre avec un poignard. »



— N° XXXVI. — 21 *mars* 1812.

LES NOCES.—LE MARIAGE.

Point de milieu : l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens
VOLT., *Enfant prod*, acte II, scène I.

Le chancelier Thomas More compare assez brutalement un homme qui se marie « à un imbécile mettant la main dans un sac pour en tirer une anguille qui s'y trouve seule avec une centaine de vipères. Il y a cent contre un à parier, ajoute-t-il, que c'est une vipère qu'il prendra. » Un autre chancelier du même pays, Bacon, énonce une opinion directement contraire, et prétend qu'il y a tout au plus, dans le sac du mariage, une vipère contre cent anguilles. Pour moi, je serais tenté de croire que les anguilles et les vipères sont mélangées, là comme partout ailleurs, dans une proportion à peu près égale, et

qu'il ne s'agit que de bien choisir. Mais ne voilà-t-il pas un troisième philosophe, Lamotte-le-Vayer, qui nous assure « que le sommeil dont Dieu assoupit notre premier père avant de lui présenter une femme, est un avis de nous défier de notre vue, et de prendre une femme les yeux fermés. » Le mariage a eu de tout tems plus de détracteurs que d'apologistes ; les poètes comiques, qui ne se lassent pas depuis trois mille ans d'en faire le fond, ou tout au moins le dénoûment de leurs ouvrages, ne le présentent guère que du côté plaisant ou ridicule ; les faiseurs de contes, d'historiettes, d'épigrammes, ne tarissent pas en bons mots sur les tribulations du mariage. Juvénal et Boileau ont épuisé, sur ce sujet, *leurs mordantes hyperboles.* Heureusement tous ces Messieurs n'en ont dégoûté personne. Cette robe de safran dont il a plu au libertin Ovide d'affubler le dieu d'hyménée..., *croceo velatus amictu*, n'en reste pas moins, sinon la parure à la mode, du moins le vêtement d'usage chez toutes les nations policées. On rit de ce qui est plaisant, mais on fait ce qui est utile, et le mariage l'est à tout âge. Une épouse est une maîtresse pour un jeune

homme, une compagne pour un homme d'un âge mûr, et une garde pour un vieillard. Cet état a ses chagrins, ses inquiétudes; mais il est le seul enfin où l'on puisse espérer de réunir toutes les douceurs de l'amitié, tous les plaisirs des sens et de la raison; en un mot, tout le bonheur dont la condition humaine est susceptible. Cet espoir, qui ne se réalise pas toujours, il faut l'avouer, ne perd rien de son crédit en multipliant ses dupes. Je ne vais pas de fois à l'église que je n'entende publier des bans; je ne vais pas devant la porte d'une mairie que je ne la voie couverte d'annonces de mariages; d'où je conclus que l'institution ne périclite pas, et que nous sommes encore loin de ces tems de corruption où le célibat était en honneur.

Je suis de ma nature assez enclin à louer le présent aux dépens du passé; je n'oserais pourtant pas affirmer que les mariages de convenance que j'ai vu pratiquer autrefois fussent généralement moins heureux que les mariages d'inclination que je vois faire aujourd'hui: il ne m'est pas bien démontré que la raison des parens, que leurs préjugés même, ne soient pas des garans plus certains d'une union bien as-

sortie que les passions de la jeunesse, que ces préférences irréfléchies que l'on prend trop souvent pour les penchans du cœur : quoi qu'il en soit, je ne me presse pas de conclure dans une question de cette importance ; et jusqu'à ce que j'aie à produire, en faveur de mon opinion, une masse de preuves suffisantes, je supposerai que les avantages et les inconvéniens du mariage sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois, que rien n'a changé quant au fond, et mes observations ne porteront que sur les formes.

Autrefois, les filles étaient élevées dans les couvens, et n'en sortaient que pour se marier ; c'est à la grille du parloir qu'une jeune personne recevait la première visite de l'époux qu'on lui destinait. Je me rappelle encore le jour où j'accompagnai mon père et ma mère au couvent des Carmélites de la rue de Grenelle, pour en retirer ma sœur aînée qui devait se marier quelques jours après ; je me vois encore, à dix ans et demi, en habit à la française, l'épée au côté, siégeant dans une grave assemblée de famille où ma sœur fut introduite, parée d'une robe de satin broché à fleurs d'or, dont le précieux travail se développait sur un panier de six pieds

d'envergure. Je n'ai point oublié le petit coffre en laque du Japon, dans lequel étaient renfermés les dentelles et les diamans héréditaires dont il fut fait mention au contrat; mais il est une circonstance plus profondément gravée dans ma mémoire : c'est le moment où ma sœur, avant de se rendre à l'église, s'agenouilla devant mon père et ma mère pour demander et recevoir leur bénédiction. Il y avait quelque chose de bien touchant, de bien auguste dans cet usage patriarcal. Peut-être ne pouvait-il subsister avec celui qui autorise une fille à tutoyer sa mère. Mais laissons là de vieux souvenirs, et voyons comment les choses se passent aujourd'hui.

J'avais remarqué, depuis quelques mois, les assiduités du jeune Léon de Senneterre dans la maison de M. Dawn, l'un de nos plus riches et de nos plus honorables financiers : le jeune homme, dont le père avait été mon ami, m'avait fait une demi-confidence; aussi n'ai-je point été surpris, lundi dernier, en recevant un billet de *faire part*, dont *l'Amour*, armé d'un flambeau, traçait les premières lettres avec une guirlande de roses. L'enveloppe contenait, sui-

vant l'usage, deux lettres au nom de chacune des deux familles : je m'amusais à en examiner les vignettes, lorsqu'on m'annonça M. Léon de Senneterre ; il venait me prier d'assister à la signature du contrat, et de le diriger dans le choix et dans l'achat des présens de noce. Je n'avais pas assez de confiance dans mon propre goût ; je proposai de nous adjoindre Mme de R***, qui m'avait été d'un si grand secours le jour où j'avais été parrain *. Nous nous rendons chez elle. Le service que nous lui demandons est un plaisir pour elle : nous montons en voiture, et nous commençons nos courses. Le choix des robes est la chose la plus importante ; aussi commençons-nous par visiter le magasin de Nourtier. En un moment, Mme de R*** a fait dérouler deux cents pièces des plus riches, des plus nouvelles étoffes, et couper dix ou douze robes de satin, de velours, de tulle, de tricot de Berlin, de mousseline unie, brodée, lamée, etc.

En sortant de chez Nourtier, nous nous rendons chez un négociant russe, qui nous ac-

* Voyez tome Ier, no 11.

commode de deux magnifiques fourrures tout récemment arrivées de Vitinsky.

Un Grec, de Smyrne, nous vend quatre schalls de Cachemire, au nombre desquels il s'en trouvait un bariolé de couleurs si dures, de dessins si bizarres, si laid en un mot, qu'on se crut obligé de le payer presque aussi cher que les trois autres.

Les parures de diamans étaient commandées, depuis trois mois, chez Sensier ; l'art du metteur en œuvre n'a jamais été poussé plus loin : l'écrin seul a coûté deux mille francs.

Dans un pays où les choses gagnent tant à la manière dont elles sont présentées, le choix de la corbeille de mariage et du sultan n'était pas à négliger : Tessier fut assez habile ou assez heureux pour ne rien laisser à désirer sur ce point à Mme. de R*** elle-même. La corbeille, en forme d'autel antique, n'était pas moins remarquable par l'élégance que par le fini du travail : des miniatures allégoriques d'un goût exquis, peintes sur velours par les artistes les plus distingués, et encadrées dans des bordures de perles, ornaient les parois extérieures ; le dedans, tapissé d'aromates pré-

cieux, exhalait à la fois tous les parfums de l'Arabie. Robes, diamans, schalls, dentelles, tout fut enfermé dans cette brillante enveloppe. Le sultan, d'un goût plus simple, était orné de guirlandes de roses exécutées en chenille avec un art extrême, et renfermait des gants, des essences, des pâtes, des pastilles, plusieurs flacons d'eau de Ninon et de cosmétiques orientaux.

Arrivés à l'hôtel, où tout le monde était déjà réuni pour la signature du contrat, Léon s'empressa de déposer son tribut aux pieds de la belle Victorine. La curiosité des femmes ne leur permit pas de différer d'un moment l'inventaire de la corbeille ; il fallut tout voir, tout examiner pièce à pièce : les jeunes personnes essayaient les diamans, se drapaient avec les schalls, et de tems en tems quelques soupirs trahissaient un petit mouvement de jalousie qu'excitait la seule vanité.

M. Dawn fait emporter les présens de noce dans la chambre de sa fille : chacun se place ; le notaire met gravement ses lunettes, et commence une lecture en jargon gothique, à laquelle, fort heureusement pour sa modestie,

la jeune épouse n'entend rien ; Léon se penche à son oreille, et lui demande à voix basse s'il y a besoin de huit pages d'écriture pour convenir que l'on s'aimera toujours, et que fortune, peines, plaisirs, tout sera désormais commun... La lecture achevée, chacun signe. L'officier public, ami de la famille, a fait la galanterie d'apporter avec lui le registre de l'état civil; l'acte est dressé, et Victorine est saluée du nom de comtesse de Senneterre, qu'elle n'acceptera cependant que le lendemain, après avoir reçu la bénédiction nuptiale dans une des chapelles de Saint-Roch.

La cérémonie fut courte, mais édifiante. Victorine, pendant la messe basse qui la termina, cachait avec peine, derrière son livre d'Heures, la profonde émotion qu'elle éprouvait. En sortant de l'église, et pendant qu'on attendait les voitures sous le portail, je ne remarquai pas sans attendrissement qu'elle vida sa bourse tout entière dans le tronc des pauvres de la paroisse, en cherchant à éviter tous les regards.

Le vieux général Senneterre avait exigé que la noce se fît à son château, à deux lieues de

Paris. Il était midi lorsque nous y arrivâmes. La jeunesse du village, rassemblée au bout de l'avenue, nous salua d'un feu roulant de mousqueterie; en descendant de voiture, les jeunes filles offrirent des bouquets aux nouveaux mariés, qui ne parvinrent pas jusqu'à la salle à manger, où le déjeuner nous attendait, sans avoir reçu les félicitations du concierge, des gardes-chasse, des jardiniers, des fermiers et de tous les gens du château.

Les personnes invitées arrivèrent successivement; des félicitations occupèrent le tems jusqu'à l'heure du dîner, qui se prolongea beaucoup, grâce à l'épithalame qu'avait composé l'ancien gouverneur de Léon, aux couplets dont chacun arriva muni, et à la gaîté du général, qui termina cette joyeuse séance par un sermon à son neveu, dont j'ai retenu le dernier trait :

« Souviens-toi, mon cher Léon, que dans un an, tout au plus, nous devons célébrer ici une autre fête, et mets-toi bien dans l'esprit que la plainte la plus grave qu'une femme puisse porter contre son époux, est celle dont une dame espagnole fit retentir les tribunaux de Madrid :

Mi marido es grand musico, buen escrivano, singular cantador, salvo que no multiplica.»

Au signal des violons qui se firent entendre, on se leva de table pour passer dans la salle de bal : Julien dirigeait l'orchestre. Pour faire plaisir à son père, la mariée ouvrit le bal par un menuet qu'elle dansa de manière à me réconcilier avec cette danse insipide. Les quadrilles, les valses, les anglaises, se succédèrent ensuite avec tant de gaîté et si peu d'interruption, qu'on ne s'aperçut qu'à deux heures du matin de l'éclipse des jeunes époux. Il était jour lorsqu'on se sépara. La famille et des amis intimes restèrent au château, et ne se réunirent que pour dîner. On attendait avec impatience la jeune mariée ; elle parut, et je me rappelai ces vers charmans de Desmahis :

La jeune épouse de la veille,
Tout à la fois pâle et vermeille,
Avait encor l'air étonné ;
Et, tout ensemble heureuse et sage,
Laissait lire sur son visage
Le plaisir qu'elle avait donné.

N° XXXVII. — 28 *mars* 1812.

DEUX JOURNÉES
A QUARANTE ANS DE DISTANCE.

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur.
>
> VOLTAIRE.

Aura du génie qui pourra, je ne prétends gêner personne; mais, pour consoler la foule immense des humains à qui la nature a dénié, comme à moi, cette rare et précieuse faculté, il est bon de répéter qu'il n'y a pas au Palais de si mince procureur qui ne soit, en affaires, plus habile; ou du moins plus adroit que ne l'eussent probablement été Newton et Corneille. A défaut de génie, qu'on ne se donne pas, j'ai ambitionné l'esprit d'ordre, que l'on peut acquérir, et je crois en être suffisamment pourvu. Entre autres avantages dont il est pour moi la source, celui auquel j'attache le plus grand

prix est de pouvoir me rendre compte de toutes mes actions, et, pour ainsi dire, de toutes mes pensées, au moyen d'un journal que j'ai tenu, sans la moindre interruption, dès ma plus tendre jeunesse. Ceux qui ne se sont jamais occupés d'un pareil travail ne peuvent avoir l'idée du plaisir que je trouve quelquefois à parcourir ces éphémérides de ma vie; à me rappeler, en feuilletant les pages de cette volumineuse et indigeste collection, les événemens, les chagrins, les folies, et jusqu'aux futilités qui tiennent une si grande place dans l'histoire d'un homme du monde. Avec quel mépris, avec quelle supériorité, le vieillard de soixante-dix ans traite aujourd'hui le jeune homme de vingt-cinq! Que de journées perdues ou follement employées! Que de voyages sans motifs, de visites sans objet, de liaisons sans estime, de bonnes fortunes sans plaisir, et de dépenses sans profit! Je suis convaincu qu'un pareil fatras, rédigé avec un peu de scrupule, enrichi de réflexions et de commentaires tels qu'il pourrait en fournir, offrirait à la jeunesse une espèce de manuel où l'expérience tiendrait lieu de précepte, et où la raison se ferait sentir quand elle ne se ferait pas

écouter. Cependant, de quelque utilité que pût être mon journal à l'instruction, et surtout à la malignité publique, je proteste de mon vivant contre tout héritier; contre tout éditeur qui prétendrait avoir le droit de me faire figurer après ma mort, sur l'étalage d'un libraire, à côté des *Correspondances secrètes* de Mirabeau, de M[lle] Despinasse, des *Mémoires* de la princesse de Bareuth, etc.; qui s'ingérerait, par un motif quelconque, de me rendre justiciable de l'opinion pour des actions et pour des pensées que je n'ai jamais eu l'intention de lui soumettre; de m'abandonner au scalpel des journalistes, lesquels ne manqueraient pas de faire de l'esprit et de la morale à mes dépens, en prouvant, le plus sérieusement du monde, que mes *Annales* ne valent pas celles de Tacite, et qu'une mère ne doit pas mettre dans les mains de sa fille les lettres qu'un jeune homme de vingt-cinq ans écrivait à sa maîtresse. Comme nous n'en sommes plus au tems où l'on tenait compte de la volonté des morts, et que je ne veux pourtant pas brûler mon journal aussi long-tems que j'en croirai pouvoir encore barbouiller quelques feuilles, je préviens le public que j'ai pris soin

d'en effacer tous les noms propres, de déguiser les anecdotes, d'en inventer quelques-unes qui en contrediront d'autres, d'altérer les dates et les faits de manière à les rendre méconnaissables, et à tromper jusqu'à l'œil de la haine. Il y a quelques jours, qu'après avoir inséré cette déclaration sur la dernière page de mon fidèle calepin, je m'amusais à en parcourir rapidement les feuillets et les marges. Me voilà au collége. — J'en sors pour entrer au régiment de Savoie-Carignan. — Ici, ma première affaire. — Là, mon premier amour. — Que de réputations aux bougies, mortes au grand jour; d'héritiers de Voltaire que le public a forcés de renoncer à la succession; d'ouvrages mis à leur naissance à côté de *Mérope* et de *la Métromanie*, dont le nom ne se trouve plus même dans le *Dictionnaire des théâtres!* Que de Colberts, que de Turgots en espérance, qui ne sont pas sortis des bureaux de la ferme générale! Que de Turennes à *l'Œil-de-Bœuf* qui n'ont jamais entendu que le canon des Invalides! Que d'établissemens de musique depuis le concert spirituel jusqu'au Conservatoire, de spectacles nouveaux depuis les Beaujolais jusqu'aux *Puppi Napolitani!* Que

de jardins publics depuis le Wauxhall Thoré jusqu'au Ranelagh ! Que de modes depuis les paniers, les engageantes, les parfaits-contentemens, jusqu'aux schalls, aux par-dessus et aux Médicis! Que de charlatans politiques, religieux, littéraires, depuis..... La plus simple nomenclature excéderait les bornes qui me sont prescrites. Quoiqu'un changement de goûts, de mœurs, d'habitudes, soit le résultat nécessaire de la succession et de l'accroissement des années, je n'ai pu remarquer sans rire (du bout des lèvres, il est vrai) la différence que quarante ans révolus ont apportée en moi et dans les objets contemporains. Je me suis arrêté à relire mes notes du 22 *mars* 1772, et à les comparer avec celles du 22 *mars* 1812. Ce rapprochement m'a paru assez piquant pour être mis sous les yeux de mes lecteurs.

Extrait de mon journal.

22 mars 1772.

« Le chevalier de Pierrevert est venu me prendre à sept heures du matin; je m'étais couché à cinq, et je ne me serais pas levé s'il n'eût été question d'une affaire d'honneur. Il s'était

pris de querelle, à l'hôtel d'Angleterre, avec un officier irlandais qui lui avait gagné tout son argent. Nous sommes montés à cheval; le rendez-vous était dans le parc de Saint-Cloud. — L'Irlandais, dont j'ai oublié le nom, s'en est tiré avec trois pouces de lame dans la poitrine; nous l'avons remis dans sa voiture, où l'attendait son valet de chambre. — Ne pas oublier de l'aller voir, *rue du Paon, hôtel de Tours.* »

— « Nous avons déjeuné à Ville-d'Avray, chez le gros Despares. Pour se dispenser de nous tenir compagnie, il a prétendu qu'il avait la fièvre tierce. Pierrevert dit qu'il connaît cette *fièvre-là;* qu'il l'a eue pendant six mois, et qu'il frissonne encore quand il y pense. »

— « Le chevalier m'a proposé d'aller à Versailles, où il avait besoin pour emprunter de l'argent à son oncle, le bailli de Fères. Nous étions à moitié chemin; je n'avais rien de mieux à faire, je l'ai accompagné. — Le roi déjeunait à Luciennes, après avoir chassé dans les bois de Meudon. Fères l'avait suivi : on est revenu pour la messe; nous avions eu le tems de nous habiller. — J'ai aperçu, dans une travée, Mme de Co...., qui m'a fait la plus jolie petite

mine du monde. Cette femme-là n'a pas la moindre rancune. »

— « La parade n'a été ni plus longue, ni plus brillante qu'à l'ordinaire : une ligne d'*habits bleus*, une ligne d'*habits rouges*, le salut des espontons, et *marche à la caserne!* Le roi s'est montré un moment sur le balcon, un bouquet à la main. »

— « J'ai dîné chez la belle comtesse de R***, qui est de service chez Mme la Dauphine ; je n'ai rien vu de plus joli, de plus aimable...... Décidément j'en suis amoureux. Je ne suis pas sorti sans le lui dire. Pendant le dîner on a beaucoup parlé de la brouillerie du chancelier et de Mme Dubarri. Qu'est-ce que cela me fait? J'ai rencontré plusieurs fois les yeux de Mme de R***. Il y avait dans son regard plus que de l'obligeance. Le hasard m'a placé à table auprès du jeune abbé Delille, traducteur des *Géorgiques ;* sa conversation brille d'esprit : je serai bien surpris si ce petit abbé-là n'est pas mis un jour au rang des plus grands poètes. — On dîne très-tard chez Mme de R***; il était près de quatre heures quand nous sommes sortis de table. La comtesse nous a quittés pour se rendre

chez Mme la Dauphine, où son service l'appelait : elle n'a point esquivé la déclaration ; les choses n'iront pourtant pas aussi vite que je croyais. »

— « J'ai été rejoindre Pierrevert chez son oncle, et nous avons été ensemble à la comédie, où jouait, par extraordinaire, Lekain et quelques acteurs de Paris. On donnait *Sémiramis;* nous sommes entrés sur le théâtre en même tems que l'ombre de Ninus, et en riant aux éclats. Le parterre n'a-t-il pas voulu se fâcher ? Nous en avons fait bonne justice. »

— « A huit heures j'étais de retour à Paris ; je n'ai pas mis trois quarts d'heure à faire le chemin. Mes deux *anglais* pourraient bien en crever. Je suis descendu aux Italiens, où j'ai trouvé l'abbé de Voisenon dans les coulisses, qui se lamentait sur la maladie de Mme Favart ; on ne croit pas qu'elle passe la semaine. »

— « Souper chez Mlle Clairon, chez qui j'ai rencontré une très-jeune et très-belle personne destinée au théâtre, et que j'ai entendu appeler Mlle Rau.... ; elle nous a déclamé le monologue du cinquième acte de *Didon :* voix dure, intentions outrées, de l'intelligence, nulle sensibi-

lité : voilà mon pronostic. On a joué jusqu'à trois heures du matin : le comte de Valbelle m'a gagné deux cents louis, et m'a offert de me reconduire ; il a été bien surpris de me voir descendre à la petite porte du jardin de l'hôtel de L***. Je lui ai demandé le secret ; il me l'a promis ; j'espère qu'il ne le gardera pas. »

22 mars 1812.

« Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ; c'est ma faute : je me suis avisé de faire le jeune homme hier soir, et de boire deux grands verres de punch. Lapierre m'a grondé. »

— « Mon petit neveu Emmanuel est venu me voir ; il est guéri de la blessure qu'il a reçue le mois dernier, dans un duel, au bois de Vincennes. Je l'ai grondé de ne m'avoir pas pris pour témoin. Il prétend que, s'il s'en était avisé, je l'aurais grondé bien davantage ; je crois qu'il a raison. J'allais déjeuner chez Mme de R***. Cet étourdi d'Emmanuel ne voulait-il pas me conduire dans ce qu'il appelle son *carricle?* Je me croirais plus en sûreté pendant l'orage dans la voiture de Garnerin. La goutte me tracasse depuis quelques jours ; le pavé était

bien glissant ; j'ai pris le bras de Lapierre. »

— « Nous avons déjeuné tête-à-tête, au coin du feu, avec Mme de R***. Le tems ne l'a pas plus épargnée que moi : nous avons beaucoup parlé de nos plaisirs passés ; de nos infirmités présentes ; je lui ai renouvelé, en toussant, la déclaration que je lui avais faite à Versailles, il y a quarante ans jour pour jour : cette fois, elle m'a pris au mot ; sa petite nièce chantait dans la chambre voisine : *Il est trop tard....* »

— « Je suis revenu par le Carrousel, où je me suis arrêté pour voir passer la revue. Quel magnifique spectacle ! Sous les armes vingt mille hommes des plus braves et des plus belles troupes du monde ; un état-major brillant de gloire et de jeunesse, tout le luxe de la guerre au milieu des trophées de la victoire, et l'Empereur à cheval commandant une armée de héros dont il est à la fois le chef et le modèle. »

— « J'ai dîné avec l'abbé Delille. Je l'avais connu en 1772 : il donnait dès-lors de grandes espérances ; il les a surpassées. L'âge semble ajouter aux charmes de son esprit et de son imagination. En serait-il des grands talens comme des bons vins qui gagnent à vieillir ?

Nous avons beaucoup parlé de M. Turgot, dont la mémoire nous est chère à tous deux, et je l'ai fait rire en lui citant quelques vers d'un M. de Cour, qui n'a pas craint de traduire aussi les *Géorgiques.* »

— « On donnait *Andromaque* aux Français. Je n'étais pas homme à manquer cette représentation. J'ai vu Lekain dans le rôle d'Oreste. Talma (dans la dernière partie de ce rôle) lui est incontestablement supérieur. L'art du comédien ne peut aller au delà ; et c'est en jugeant ce grand acteur sur cette prodigieuse élévation où il parvient, qu'on peut être surpris de le trouver quelquefois fort au dessous de lui-même. »

— « Je suis sorti, après la tragédie, pour me rendre, rue du Carême-Prenant, chez ma cousine, la présidente de Mézières, où je vais une fois la semaine retrouver d'anciennes habitudes et de vieilles connaissances. Cette société se compose de quelques débris du parlement et de la chambre des comptes. Il était neuf heures et demie lorsque je suis arrivé : le souper venait de finir. On m'a forcé de faire un boston avec trois veuves de la chambre des

enquêtes ; j'ai joué de malheur, et dans l'espace d'une heure de tems je suis parvenu à perdre quarante-cinq sous. »

— « A onze heures le docteur Paulet, qui demeure à ma porte, m'a ramené chez moi dans sa demi-fortune. »



N° XXXVIII. — *4 avril* 1812.

LES SIX ÉTAGES

D'UNE MAISON DE LA RUE SAINT-HONORÉ.

—

.....Mores hominum multorum vidit.
Hor., *Ars poet.*, v. 142.

Il a vu beaucoup d'hommes et beaucoup de mœurs différentes.

« C'est un beau titre à acquérir que celui de *propriétaire sur le pavé de Paris!* Il est bien agréable d'entendre dire de soi : *C'est un homme qui a pignon sur rue;* cela vous donne dans le monde un aplomb que vous n'obtenez pas toujours de l'état le plus brillant, du poste le plus honorable. Je me fais aisément l'idée du bonheur et de l'importance d'un propriétaire qui passe son tems à visiter sa maison de la cave au grenier; à recevoir les hommages de son portier, les réclamations de ses locataires; à

donner et à recevoir des congés; à signer des baux, des états de lieux et des quittances. Je sais qu'il est moins doux d'ordonner des réparations, de régler avec son architecte, de solder les mémoires sans fin du menuisier, du charpentier, du serrurier, du couvreur, et de vingt autres sangsues de même espèce qui s'attachent aux possesseurs d'immeubles; mais par combien de jouissances ces désagrémens ne sont-ils pas compensés! Quel plaisir de se créer de douces habitudes qui peuvent vous prendre régulièrement six heures par jour d'un tems dont on est si souvent embarrassé; de pourvoir à la location d'une boutique, de tirer parti d'une mansarde; d'augmenter son revenu en prenant un entresol sur la hauteur des premiers étages; de placer en tems utile des écriteaux de location; de faire sa visite à tous les locataires le 8 du mois qui suit chaque trimestre; et de percevoir sans frais, et par soi-même, un revenu à l'abri des orages et des mauvaises années! Il faut voir de quel ton un propriétaire gourmande ceux de ces locataires qui ne paient pas exactement leur terme! avec quelle sagacité il prévoit tous les moyens que ceux-ci pourraient

employer pour faire sortir clandestinement leurs meubles! quelle magistrature de rigueur il exerce contre les plus récalcitrans, qu'on exproprie, à sa requête, sur la place du Châtelet!... Tout bien considéré, il n'est pas dans l'ordre social d'homme mieux placé que le propriétaire d'une bonne maison *sise* à Paris, et assurée contre les incendies. »

Voilà ce que me disait, il y a quelques jours, un M. de Courvières, ancien maître des eaux et forêts de ma province, en me priant de venir visiter avec lui les maisons qui se trouvaient à vendre dans la rue Saint-Honoré, où il avait l'intention d'en acheter une. Je consentis à l'accompagner. Nous suivîmes le boulevart de la Madelaine, et nous entrâmes dans la rue Saint-Honoré, de manière à la parcourir dans toute sa longueur. Il s'agissait, dans cette acquisition, de concilier l'argent et les convenances, la situation de la maison et son rapport. Le haut de cette rue n'est guère occupé que par des hôtels d'un prix fort au dessus de celui que mon compagnon pouvait y mettre; les environs de Saint-Roch lui paraissaient trop bourgeois, ceux du Palais-Royal trop bruyans, ceux de l'Oratoire trop sales, ceux de Saint-Eus-

tache trop marchands, et le voisinage de la Halle trop populeux et trop incommode pour les gens qui n'ont pas le sommeil dur. Enfin, nous découvrîmes, presque en face du marché des Jacobins, une jolie petite maison à porte cochère, dont l'entrée aboutissait à une espèce de cour dans laquelle, avec beaucoup d'adresse, il n'était pas impossible de tourner un cabriolet ou une demi-fortune. Deux tringles de fer, surmontées d'une plaque en cuivre aux armes impériales, annonçaient qu'un notaire, logé au rez-de-chaussée, pourrait nous donner des renseignemens plus détaillés que l'écriteau suspendu au balcon du premier étage. En effet, après nous avoir informés des conditions principales de la vente, un des clercs de l'étude s'offrit à nous accompagner dans la visite de la maison : le portier, supposant déjà qu'un de nous pouvait devenir son maître, debout à la porte de sa loge, le bonnet de laine à la main, se présenta de la meilleure grâce possible pour me faire l'histoire des locataires; je me gardai bien de perdre une si bonne occasion de m'amuser et de m'instruire. Me voilà donc, nouvel Asmodée (mais sans aucune de ses vertus cabalistiques), initié en un

moment dans les mystères de vingt ménages. Munis de ces informations préalables, nous entrâmes d'abord dans une boutique de mercier, à l'enseigne du *Gagne-Petit*. Depuis trente ans que le marchand qui l'occupait s'y était établi, il avait trouvé le moyen, en commençant avec un fonds de cent écus, de nourrir, d'établir trois enfans, et de s'assurer un petit revenu pour ses vieux jours : tant il est vrai *que la pauvreté*, comme dit le bonhomme Richard, *regarde souvent à la porte de l'homme laborieux sans jamais entrer chez lui*. Mais où l'ambition ne va-t-elle pas se nicher ? Le petit mercier s'était mis en tête de devenir gros marchand, et se disposait à aller s'établir dans un grand magasin de nouveautés situé vis-à-vis, et que des créanciers faisaient vendre par autorité de justice. Au moment où nous entrâmes, le mercier ambitieux traitait du comptoir d'acajou, de la devanture à pilastres dorés, des mètres d'ébène, de l'enseigne peinte par Giroult, en présence de l'acquéreur de son propre fonds, qui, flattant avec adresse son ambition et sa vanité, profitait de la circonstance pour acquérir à peu de frais le comptoir de noyer, les aunes en chêne,

les padous et les lacets, modestes instrumens de la fortune de son prédécesseur. Nous laissâmes l'intrigant et sa dupe achever leur marché, et nous allâmes visiter l'appartement qu'occupait le notaire.

Une espèce d'antichambre obscure, où deux petits clercs subalternes s'essayaient à grossoyer sur un pupître de sapin, nous conduisit à la grande salle de l'étude : huit ou dix jeunes gens, sous la conduite du maître-clerc, y travaillaient en silence, et l'on n'y entendait d'autre bruit que celui des plumes, dont les becs effilés sillonnaient le papier timbré d'une façon très-expéditive. Un petit escalier, pratiqué dans l'intérieur de cette même pièce, communiquait au cabinet du notaire. Nous le trouvâmes installé dans son fauteuil de maroquin vert, en robe de chambre de gros de Naples à ramage, la tête couverte d'un bonnet de perkale à chou, noué avec un ruban couleur de feu, et recevant les dispositions testamentaires d'un vieux mari qui instituait sa jeune femme héritière de tous ses biens. Celle-ci, le mouchoir sur les yeux, essuyait des larmes que rien n'empêche de croire véritables, car la reconnaissance a aussi les siennes. Dans

la pièce à côté, un petit homme joufflu se disputait avec le secrétaire particulier du notaire sur le paiement d'un trimestre de rente viagère, dû à la personne qui occupait le premier étage de cette maison. Ce débiteur impatient invoquait en vain les tables de mortalité de Buffon et de Duvillard, pour prouver qu'il devait être délivré d'une rente qu'il payait depuis vingt-cinq ans à un vieillard cacochyme. « M. Dufrénay vit encore » était la seule réponse du secrétaire; et notre homme, en comptant ses écus, soutenait toujours qu'il était contre toutes les règles mathématiques que ce créancier éternel lui envoyât tous les trois mois une quittance au lieu d'un billet d'enterrement. L'humeur de cet homme avait bien son côté comique et ridicule; mais je ne voulus y trouver qu'une source de réflexions affligeantes sur les inconvéniens de prêter son argent de manière à faire désirer son trépas.

Nous montâmes à l'appartement du créancier septuagénaire, lequel gisait dans une bergère à oreillettes qu'il n'avait pas quittée, à ce qu'il nous dit, depuis l'assemblée des notables. Ce riche et malheureux célibataire n'occupait qu'une

seule pièce de son vaste logement ; le reste était à l'usage d'une vieille gouvernante, dont la domination me parut, au premier abord, moins solidement établie sur les services actuels qu'elle rendait à son maître, que sur ceux qu'elle avait pu lui rendre en des tems plus heureux. Elle donna ordre à un des laquais de nous conduire dans les différentes chambres, et imposa silence au bonhomme, qui paraissait avoir envie d'entrer avec nous en conversation. On pourrait croire que ces deux personnages ont servi de modèle à Collin-d'Harleville, pour peindre le Dubriage et la dame Evrard de son *Vieux Célibataire.*

Une actrice du Vaudeville logeait au second ; le portier sonna : une femme de chambre, coiffée d'un *madras* artistement arrangé, en petite robe d'indienne recouverte d'un tablier à poches de batiste bien fine, vint nous ouvrir, et, jugeant au premier coup d'œil du motif qui nous amenait, « André, dit-elle avec humeur, vous avez vu le carricle à la porte, vous savez bien que madame n'est pas visible ! — C'est que, voyez-vous, Mlle Adèle, ce n'est pas madame, c'est l'appartement qu'on veut voir. — Impos-

sible à présent. — Cependant, on ne peut pas refuser à deux heures.... — Quand on vous dit qu'il ne fait pas jour, imbécile! — J'entends bien. » Nous entendions aussi; et comme nous savions que le second étage n'était qu'une répétition du premier, nous montâmes au troisième, où logeait un employé du trésor public.

Sa femme nous fit de très-bonne grâce les honneurs de son appartement; et si, pendant quelques minutes que nous restâmes, nous n'avions pas eu à nous défendre contre une demi-douzaine de petits chiens qui nous assourdissaient de leurs cris en cherchant à nous mordre les jambes, et contre les importunités de trois marmots d'enfans qui s'emparaient de nos cannes, de nos chapeaux, et se pendaient à nos chaînes de montres, nous n'aurions eu qu'à nous louer de cette visite.

Une scène d'un autre genre nous attendait au quatrième. Le jeune homme qui occupait cet appartement, décoré avec beaucoup de recherche et de goût, était aux prises avec quatre recors, chargés, à la requête d'un marchand bijoutier, de le conduire à Sainte-Pélagie. Avant

de les suivre, il voulait terminer une affaire d'honneur pour laquelle il était attendu au bois de Vincennes. Les huissiers, très-peu experts en matière d'honneur, prétendaient qu'un jugement de la chambre de commerce devait passer avant tout; le jeune homme invoquait la législation des duels, et, pour *mezzo termine*, proposait aux sbires de l'accompagner et de lui servir de témoins. Ceux-ci, craignant la chance d'un combat qui pouvait envoyer le gage de leur créance *ad patres*, n'insistaient que plus fortement sur la nécessité de le mettre à l'abri. Dans l'intervalle de ce plaisant débat, où je cherchais à intervenir comme médiateur, l'adversaire du jeune homme arrive, et, de la manière du monde la plus noble et la plus généreuse, commence par faire lâcher prise aux suppôts de la justice en les payant. Nos deux jeunes gens sortirent ensuite avec leurs témoins, et j'ignore comment s'est terminée leur querelle; mais il me semble qu'on se bat avec bien de la peine contre un adversaire qui a sur vous l'avantage d'un pareil procédé.

Un petit escalier très-roide nous conduisit au

cinquième étage : c'était la demeure d'un de ces peintres en miniature qui exposent leur chef-d'œuvre sous les galeries du Palais-Royal : il achevait, en buvant, le portrait d'une jolie grisette qu'il défigurait à plaisir, et dout le minois charmant était digne d'exercer de plus habiles pinceaux. L'artiste, à moitié gris, quitta sa palette pour nous faire remarquer les avantages qu'un pareil logement offrait à un homme de sa profession. Il est certain qu'il avait le jour de la première main, et qu'il pouvait promener ses regards sur toutes les cheminées et sur les toits des environs. Nous ne restâmes pas long-tems dans un lieu où la misère paraissait être le fruit du désordre. Le portier, en sortant, nous apprit que cet homme ne manquait pas d'ouvrage, qu'il avait une femme laborieuse, et qu'il aurait pu vivre dans une sorte d'aisance, s'il eût eu pour le vin une passion plus modérée. Il y a long-tems qu'on a dit qu'il en coûtait plus cher pour alimenter un vice que pour élever deux enfans.

Il ne nous restait plus à voir que les mansardes ; nous y parvînmes à l'aide d'une espèce

d'échelle. On avait pris sur la longueur de ce grenier deux petites chambres, où l'on ne pouvait se tenir debout qu'à la porte. L'une était occupée par un garçon cordonnier très-habile dans sa profession, mais qui, n'ayant pas assez d'argent pour lever boutique, travaillait pour le compte d'un des plus habiles bottiers de la capitale, dont il faisait la fortune en lui livrant à vingt francs l'ouvrage que le cordonnier passé maître faisait payer quarante à ses pratiques. Dans tous les états, dans toutes les conditions, comme dans la montre que nous avons en poche, *c'est une roue de cuivre qui fait mouvoir une aiguille d'or.*

Le voisin du cordonnier était bien certainement le plus pauvre et le plus fou de tous les locataires de cette maison : en était-il le moins heureux ? Il avait pour manie incurable de se croire toujours à la veille de faire fortune à la loterie ; il y dépensait la presque totalité de son mince revenu, et l'expérience de vingt ans n'avait pu affaiblir un espoir que chaque tirage voyait expirer et renaître. Cet homme, partageant sa vie entre les privations qu'il

souffre et les espérances dont il jouit, m'a fait souvenir de cette égalité parfaite de bonheur que Pascal établit entre un pauvre diable qui rêverait toutes les nuits qu'il est roi, et un roi qui rêverait également toutes les nuits qu'il n'est qu'un pauvre diable.



N° XXXIX. — 11 *avril* 1182.

MACÉDOINE.

Nec scit quà sit iter.
OVIDE, *Met.*, l. II, v. 170.

Il ne sait quel chemin prendre.

Je ne suis pas de ces hommes qui affectent de dédaigner les qualités qui leur manquent. Je n'ai point de mémoire, et j'en suis d'autant plus fâché, que je connais tout le prix de cette faculté brillante qui met en œuvre l'esprit qu'on a, et supplée à celui qu'on n'a pas. De combien de succès n'est-elle pas la source? Que deviendraient, sans mémoire, tant de conteurs de salons, de discoureurs de tables, de collecteurs de bons mots? Que deviendraient nos érudits d'athénées, prodigues, le soir, de citations apprises le matin? nos jurés-chronologistes, aussi riches en dates que les marbres d'Arundel? Je

suis en admiration continuelle devant le mérite de tous ces messieurs-là; et, quand je pense qu'avec de la mémoire peut-être aurais-je pu marcher un jour leur égal, je ne me console pas d'en être privé. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour suppléer, par la mnémonique, au vice de mon organisation cérébrale, et j'ai vu le moment où je devenais fou en cherchant à profiter des belles inventions de M. Feinaigle, dont je suivais assidûment les cours. Ma tête était un vrai chaos; il y régnait une telle confusion de mots et d'idées, qu'à tout moment j'accouplais dans la même phrase les noms d'*Alexandre* et de *poêlon*; d'*Athènes* et d'*alambic*, de *Thermopyles* et de *perroquets*, etc. Désabusé de toutes ces mémoires artificielles, j'ai pris le parti d'en revenir à des tablettes que je porte toujours sur moi, et sur lesquelles j'inscris quelques mots, quelques *summa capita*, dont je me sers ensuite comme de jalons pour retrouver mes idées. Il est vrai qu'il en est souvent de ces indications, énoncées d'une manière trop concise, comme des nœuds que je fais à mon mouchoir, et qui ne servent qu'à me faire souvenir que j'oublie quelque chose. Je me trouve quelque-

fois, en relisant mes notes, dans la même perplexité que ces habitués du café Lloyd qu'Addison nous représente, dans *le Spectateur*, occupés à déchiffrer un papier tombé de sa poche, et cherchant un sens mystérieux à ces mots : *Le chien du logis; le hibou; le grillon; M. Thomas Jukle; un juif qui devait un jambon; l'abbaye de Westminster; les Pyramides*, etc., etc. Pour remédier à ce nouvel inconvénient, depuis quelque tems j'ai pris l'habitude de faire tous les soirs le relevé de mes tablettes sur de petits carrés de papier où j'énonce ma pensée d'une manière intelligible. Je jette pêle-mêle dans un carton toutes ces bribes, dont je me sers ensuite pour composer mes articles hebdomadaires. Pressé par le tems et par le désir de faire passer sous les yeux de mes lecteurs un plus grand nombre d'objets, je vais aujourd'hui puiser au hasard dans ces miscellanées. Peut-être, en faveur de la variété, me pardonnera-t-on ce bavardage sans suite et sans liaison, que j'ai cru pouvoir présenter sous le titre de *Macédoine*.

Les Tu et les Vous.

Un académicien de Caen, qui passera quand il voudra pour un académicien de Paris, m'a écrit une lettre où je ne suis pas fâché qu'il y ait beaucoup d'esprit; je n'ai pas besoin d'en dire la raison à ceux qui l'ont lue. Mon correspondant du Calvados s'y déclare l'apologiste des *tu;* ses raisons me paraissent ingénieusement et grammaticalement fondées. Le solécisme *vous*, en parlant à une seule personne, est une des plus grandes irrégularités de nos langues modernes; mais ce n'est pas à un homme qui connaît aussi bien la différence entre les mots *je vous aime*, et *je t'aime* (que j'apprécie encore assez bien pour mon âge); ce n'est pas à lui, dis-je, qu'il est nécessaire de prouver que cette dernière locution exclut, dans notre langue, toute idée de respect, et que, par cela seul, elle peut paraître déplacée dans les relations des enfans avec leurs pères et mères. Il me semble qu'on se sert d'une expression impropre quand, pour autoriser cette familiarité, on dit qu'un fils doit être l'*ami* de son père. Ce n'est point

cette sorte d'intimité que la nature et l'éducation établissent entre eux. Le sentiment qui les unit est sans doute aussi tendre, mais il n'est pas le même. L'amitié suppose une égalité parfaite, des devoirs réciproques et rigoureusement semblables; elle s'offense de toute idée de subordination; or, on doit convenir que cette amitié-là, du moins, n'est point celle qui doit régner entre un père et ses enfans. Les mots consacrés par le vieil usage me paraissent bien mieux choisis : *amour paternel*, *piété filiale*. Le commentaire le plus simple de ces deux mots serait peut-être le meilleur argument en faveur de mon opinion. . . . .
. . . .
. . . .

Hommes de lettres.

Pour prouver que la profession d'homme de lettres est un des états les plus honorables, on dit que son but est d'instruire, d'amuser et de corriger l'espèce humaine. Pour prouver que c'est le plus honteux des métiers, on nomme quelques-uns de ceux qui l'exercent.

— L'amour-propre lui-même a ses momens

de modestie. Je me trouvais, il y a quelques jours, avec un homme de lettres qui faisait de son mieux l'éloge de son dernier ouvrage, qui vient de paraître. « Vous devriez, dis-je, en envoyer un exemplaire à chacun de vos amis. — Si je donne mes ouvrages à mes amis, me répondit-il avec beaucoup d'ingénuité, qui est-ce qui me les achettera ? »

Vanité des vanités.

On rit de l'ignorance des Chinois, quand ils vous présentent une carte du globe terrestre où la Chine occupe à elle seule plus de place que le reste du monde ; mais il est un autre peuple beaucoup plus instruit, beaucoup plus éclairé, chez lequel l'orgueil national est quelquefois tout aussi absurde. Les Anglais se font centre comme les Chinois : à les en croire, tout a commencé, tout se rapporte, tout finit aux îles britanniques ; le reste de la terre n'en est, à leurs yeux, que le complément, que l'appendice. Leurs savans, leurs gens de lettres, leurs artistes, leurs voyageurs, ne sont occupés qu'à leur forger des titres de gloire. Ce n'est plus en

Egypte, ce n'est plus dans les Indes, qu'il faut chercher l'origine de la civilisation : le capitaine Wilford ne vient-il pas de prouver, le plus sérieusement du monde, que la Grande-Bretagne était le berceau de la religion des Indiens ? *Risum teneatis!*

Bonnes actions.

Combien *de bonnes actions perdues faute de registres !* comme dit Montaigne. De ce nombre ne sera pas celle du brave Goffin; elle occupe les cent voix de la Renommée; tous les arts s'empressent d'en consacrer, d'en immortaliser le souvenir ; et cette fois la gloire est la récompense de la vertu.

— Les détracteurs de l'humanité auront beau dire, le mystère dérobe au jour au moins autant de bonnes actions que de mauvaises. J'étais dimanche dernier chez une pauvre femme qui a connu de plus beaux jours, et je fus à peu près témoin d'un fait que je vais rapporter en peu de mots. Le docteur ***, médecin des pauvres dans une des sections de Paris, avait été appelé pour donner des secours à cette femme, réduite

à l'état le plus déplorable : il s'aperçut aisément que la misère était la source du mal dans un corps fatigué par *les besoins du jour et les pleurs de la nuit ;* aussi se contenta-t-il de dire à la malade que, dans une heure, il lui enverrait quelques pillules dont il ne doutait pas qu'elle ne se trouvât bien. En effet, la pauvre femme, lorsque j'entrai chez elle, venait de recevoir une petite boîte dans laquelle étaient renfermés dix napoléons, avec cette ordonnance : « Employez » le contenu selon vos besoins ; prenez patience, » et tranquillisez-vous sur l'avenir. » Je ne cède point à l'envie de nommer cet excellent homme ; je le connais assez pour ne pas le confondre avec ces bienfaiteurs anonymes que Chamfort compare ingénieusement à la Galatée de Virgile :

Fugit.... et se cupit ante videri.

La Boutique d'un Libraire.

C'est un lieu de rendez-vous très-agréable que la boutique de certains libraires : on y trouve beaucoup d'oisifs et quelques originaux qui sont bons à observer. Chacun a son habitué de fondation, assis auprès du comptoir, feuilletant la

brochure nouvelle, donnant très-haut son avis sur l'ouvrage du jour, sur l'académicien de la veille et sur la pièce du lendemain. Le jugement qu'il porte est adopté sans examen par le badaud qui vient acheter *le Secrétaire de la cour*, ou *le Cuisinier impérial*. Celui-ci court s'en faire honneur dans un café, dans un salon, et ne manque pas de donner pour *sienne* une opinion attrapée en courant, et qu'il soutient avec autant d'opiniâtreté que si elle lui eût coûté trois semaines de réflexion. C'est là qu'on apprend que nous avons encore des poètes, mais que les ouvrages en vers ne se vendent plus; qu'on demande des mémoires secrets, des lettres inédites, comme on demandait autrefois du *Saint-Evremont* et des *Lettres persanes*; qu'au lieu de vingt romans par semaine, il n'en parait plus que deux ou trois; que, depuis les romans de Mme Cotin, il n'y a pas eu dans ce genre, un seul véritable succès.

Toujours à l'affût de nouvelles, d'observations de toute espèce, je suis entré samedi chez Delaunay, où plusieurs personnes étaient assemblées : « Eh bien! Messieurs, dit un homme à figure joviale, qui venait acheter le *Parfait Distillateur*, vous savez la grande nouvelle?

— Mon Dieu! oui, répondit un militaire en feuilletant la grande édition des *Commentaires* de Polybe ; le maréchal de *** va prendre le commandement d'un corps d'armée. — Vous n'y êtes pas, interrompit un armateur du Havre en payant un atlas de marine, il s'agit du corsaire *l'Abeille*, qui vient de conduire à Lorient un *trois-mâts* venant de la Jamaïque. — Cette nouvelle peut être de quelque intérêt à la Bourse, répartit un gros homme en cheveux ronds et en habit noir, qui marchandait un Diurnal en maroquin rouge ; mais celle qui occupe tout Paris, c'est le sermon que M. l'évêque de ** prêchera le jour de la Pentecôte à Saint-Sulpice. — Vous nous la donnez belle, avec votre sermon ! (Cet interlocuteur portait un ruban blanc à la boutonnière.) Monsieur veut parler, sans doute, de cet Américain qui vient de faire sauter la banque de la rue de Tournon ? » Un jeune artiste nous assura qu'il n'était bruit que d'un nouveau tableau de Gérard. Un grand homme à besicles, qui m'avait tout l'air d'un candidat d'Institut, ne supposait pas qu'on pût s'occuper d'autre chose que de la maladie d'un académicien sep-

tuagénaire. « Rien de tout cela, reprit l'homme qui avait parlé le premier ; ma nouvelle, d'une toute autre importance que les vôtres, et vous allez en convenir, c'est qu'on vient de découvrir une *manière de coller les vins* qui les fait vieillir de quatre ans en moins de quinze jours. » Et moi, de tant de réponses différentes à la même question, j'ai conclu que *la grande nouvelle*, pour chacun, est presque toujours celle qui flatte plus particulièrement son goût, sa passion ou son intérêt.

Mesdames du Deffant et Geoffrin.

La mémoire de Mme du Deffant n'a point à se louer de la publication de sa Correspondance avec Horace Walpole. On savait déjà que cette dame avait eu beaucoup d'esprit ; mais on ignorait, en grande partie du moins, les défauts de son caractère.

Il n'en est pas de même du volume que vient de publier M. Morellet sur Mme Geoffrin : il ajoute à l'opinion favorable qu'on avait déjà des excellentes qualités de cette femme célèbre.

Après avoir lu les lettres de Mme du Deffant, on se félicite d'avoir échappé au malheur de la connaître. Après avoir lu l'éloge de Mme Geoffrin, et les lettres qui l'accompagnent, on partage tous les sentimens de son panégyriste, et l'on s'associe aux regrets qu'a dû causer sa perte.



N° XL. — 18 *avril* 1812.

ENTERREMENT D'UNE JEUNE FILLE.

—

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

MALHERBE, *Stance*, l. II.

SERVIUS-SULPICIUS, cherchant à consoler Cicéron de la perte de sa fille, lui écrivait : « A mon retour d'Asie, quand je partis d'Egine pour me rendre à Mégare, mes yeux s'arrêtèrent sur les objets dont j'étais environné : je voyais Egine devant moi, Mégare était derrière, le Pirée à ma droite, et Corinthe à ma gauche. Que de villes florissantes renversées aujourd'hui sur la terre! Comment, au milieu de ces immenses débris, puis-je croire, me disais-je à moi-même, qu'un homme se laisse abattre par

la perte d'un enfant...... ?» Ces réflexions, si justes, si philosophiques, ne consolèrent pas le père de Tullia, parce qu'il est des douleurs sur lesquelles la raison ne peut rien, et des larmes qu'il faut laisser tarir. Dans la carrière que j'ai parcourue, j'ai vu tomber à mes côtés des compagnons, des frères d'armes, dont j'ai déploré la perte ; mais en songeant à ces idées de gloire, à cette illustration héréditaire, qui s'attachent au nom des guerriers morts au champ de l'honneur, en pensant qu'une vieillesse douloureuse m'attendait peut-être au sein d'une retraite obscure, je ne pouvais m'empêcher d'envier le sort de ceux que leur trépas immortalise. Chaque jour m'enlève quelque ancien ami, d'un âge aussi avancé que le mien ; je le regrette et ne murmure point : *où leur vie s'est éteinte, elle y était toute*, comme dit Montaigne ; la mort est la conséquence immédiate d'une longue vieillesse. Mais qu'une jeune fille, à peine au sortir de l'enfance, à qui le Ciel devait encore une longue suite d'années, sur qui la nature avait épuisé tous ses dons, que la naissance et la fortune environnaient de leurs plus brillans prestiges, soit enlevée tout à

coup aux embrassemens de sa mère, aux vœux de sa famille, aux espérances de l'amour, il y a dans ce cruel arrêt du sort je ne sais quel renversement des lois générales, quel assemblage de circonstances, de pensées, d'expressions contradictoires, dont l'esprit se révolte en même tems que le cœur se brise.

Le titre que j'ai donné à cet article a dû mettre mes lecteurs suffisamment en garde contre les émotions qu'un pareil sujet leur prépare : ils ont la liberté de ne pas me lire, mais je n'ai pas celle d'écrire aujourd'hui sur une autre matière. J'admire cette flexibilité de talent qui rend un écrivain tellement maître de son esprit, qu'il peut en appliquer l'exercice aux idées les plus étrangères à celle dont il est préoccupé ; cette faculté est une de celles dont je suis privé le plus complètement : ma pensée est toujours sous l'influence du sentiment qui me domine ; et je cherche d'autant moins à l'en affranchir, que c'est uniquement par là que je vaux, *si je vaux quelque chose*. Comme tous les hommes d'un naturel très-gai, j'ai mes jours de mélancolie profonde, et ce ne sont pas les moins doux de ma vie : l'un des plus

beaux et des moins sombres esprits de l'antiquité, Ovide a dit :

...... *Est quædam flere voluptas.*

« Il y a quelquefois du plaisir à pleurer. » Je l'éprouve plus que personne; et si j'ai la mauvaise honte d'en rougir, je n'en suis pas moins prêt à me faire à moi-même l'application de ce beau vers d'Young :

Scorn the proud man that is asham'd to veep.

« Méprisons l'homme orgueilleux qui a honte de verser des larmes. »

Les grandes pensées naissent presque toujours des sentimens les plus tristes. C'est, pour ainsi dire, en présence de la mort que l'orateur romain composait son *Traité de la nature des Dieux*, que Montaigne écrivait ses plus beaux chapitres. Combien la douce philosophie des Socrate, des Sénèque, des Bacon, qui nous montrent la pierre du tombeau comme un passage entre la vie et l'immortalité, est plus consolante que celle des Lucrèce, des d'Holbach, des Freret, qui nous invitent à nous plonger sans réflexion dans cette profondeur muette et

obscure qu'ils appelaient néant, et dont ils cherchent à nous dérober la vue!

Quelquefois une circonstance particulière devient l'objet de mes sombres méditations ; tel est l'événement auquel j'ai fait allusion en commençant cet article, et dont cette courte digression ne m'a point éloigné.

Robertine de Vilarmont était fille d'un brave capitaine de vaisseau, d'un compagnon d'armes du bailli de Suffren, qui, par vingt ans de glorieux travaux, a sans doute acquis le droit de jouir, au sein de sa famille, d'une fortune considérable, dont il ne doit rien à ses services. Il comptait encore au nombre de ses devoirs l'obligation d'élever son fils pour l'Etat, et sa fille pour faire le bonheur d'un jeune militaire qui, par son nom, son rang et son mérite, se serait montré digne d'une pareille récompense. J'avais connu M. de Vilarmont dans l'Inde : beaucoup plus jeune que moi, son père me l'avait adressé comme à un mentor; de retour en France, nos relations d'amitié n'ont pas été interrompues. Il y a deux ans que je l'accompagnai à Rochefort, lorsqu'il s'y rendit pour installer son fils en qualité d'aspirant sur un vaisseau que lui-

même avait commandé, et sur lequel le grand-père de ce jeune homme avait arboré, trente ans avant, son pavillon de vice-amiral. Cette filiation de gloire était de bon augure; aussi notre jeune Léon, pour prix d'une action d'éclat, a-t-il déjà reçu la décoration des braves.

Mademoiselle de Vilarmont touchait à sa quinzième année : élevée sous les yeux et par les soins de la plus tendre mère, on la citait déjà comme un modèle de toutes les perfections. C'était la première année que la jeune Robertine paraissait dans le monde; tous les yeux étaient tournés sur elle; et son heureuse mère jouissait avec trop de confiance (pourquoi n'osai-je pas dire avec trop d'orgueil?) des succès brillans qu'obtenait sa fille dans les concerts, dans les bals de famille, dont elle était l'objet et l'ornement. L'anniversaire de la naissance de Mlle de Vilarmont avait été l'occasion d'une fête brillante chez son grand-père maternel; elle y avait fait ce qu'on appelle événement, par le charme répandu sur toute sa personne, par l'extrême supériorité des talens dont elle avait fait preuve, et qu'une touchante modestie faisait ressortir encore avec plus d'éclat.

M. de Vilarmont n'avait pu venir avec ces dames ; j'avais été chargé par lui du soin de les conduire ; et pendant tout le tems du bal, qui se prolongea fort avant dans la nuit, je fis auprès de la belle Robertine l'office de *cavaliere servante*. Je tenais, pendant qu'elle dansait, son éventail et son mouchoir ; je la ramenais à sa place, et j'avais soin de la couvrir de son schall aussitôt que la contredanse était finie. J'étais sous le charme tout comme les autres... Qu'il fut promptement et douloureusement détruit ! Il était deux heures lorsqu'on sortit. Robertine avait dansé la dernière *anglaise*, elle avait chaud ; sa mère voulait qu'elle se reposât ; mais avec un schall, un *par-dessus* en fourrure, dans une voiture bien fermée, quel danger pouvait-il y avoir ?... Nous descendîmes ; le cocher n'était point à ses chevaux : pendant que les laquais couraient après lui, il fallut attendre quelques minutes sous un péristyle glacé (inconvénient presque général à Paris, et dont les palais même ne sont pas exempts). Enfin, la voiture avança ; Mme de Vilarmont me descendit chez moi, et l'aimable Robertine me dit en me quittant qu'elle ne pouvait plus se passer de

moi, et qu'elle me retenait pour tous les bals de l'année prochaine. « Si je suis encore en vie, lui répondis-je en riant ; car il y a bien loin pour moi jusque-là. » Devais-je croire qu'il y eût encore plus loin pour elle?

Je retournai le surlendemain chez M. de Vilarmont ; la famille était réunie dans la chambre de Robertine, qu'un violent mal de tête retenait au lit : ses yeux étaient étincelans, sa peau brûlante, sa respiration pénible. Je ne sais quel affreux pressentiment me saisit. L'air de sécurité répandu sur toutes les figures, même sur celle de la mère assise au chevet du lit de sa fille qui lui tenait la main, m'aurait surpris, s'il n'eût été motivé par l'assurance doctorale d'un jeune médecin en *Titus* artistement bouclée, lequel assurait (en se regardant au miroir et en secouant du bout du doigt le reste d'une prise de tabac tombé sur son jabot de baptiste) *que le pouls n'avait plus qu'un mouvement fébrile, effet inévitable du paroxysme de la veille*. Je sortis, moins rassuré par les grands mots du docteur que par la prudence du père et la jeunesse de la malade.

J'allai passer trois jours à la campagne : de

retour chez moi, mon portier me remit mes lettres; dans le nombre s'en trouvait une de plus grande dimension que les autres : je l'ouvre, et sur un papier gris-de-lin satiné, dont les vignettes lugubres n'offrent à l'œil que des attributs de mort, je lis, avec une émotion impossible à décrire, les mots de *convoi*, de *service*, de Robertine........... Je me jette dans une voiture; j'arrive à l'hôtel de Vilarmont : on y suspend déjà les fatales draperies. Je traverse les appartemens déserts, je cours au cabinet de M. de Vilarmont : il s'y promène à grands pas; il me voit et se jette dans mes bras sans articuler un seul mot.... Ce silence du courage aux prises avec le malheur repoussait toutes ces consolations banales dont l'indifférence est prodigue. « Venez, me dit-il après quelques momens, j'ai besoin de vous pour m'aider à forcer ma femme à quitter cette maison....... » Quel spectacle m'attendait auprès de cette mère infortunée! Jamais le désespoir ne s'est offert à mes yeux sous des traits aussi déchirans : à genoux près de la porte de la chambre de sa fille, dont ses amies lui interdisaient l'entrée, elle ne pleurait plus; ses yeux sanglans étaient secs,

fixes, égarés : « Robertine ! ma fille !......... » étaient les seuls mots qui pussent s'échapper de sa bouche. Je fis à dessein moi-même retentir à son oreille ce nom chéri ; ses larmes recommencèrent à couler, bientôt ses forces l'abandonnèrent ; elle s'évanouit, et nous profitâmes de ce moment cruel pour la transporter, par le jardin, dans la voiture où son mari monta avec elle pour la conduire chez son père. Je revins au salon, où tous les amis de la famille, en habits de deuil et dans le plus morne silence, étaient assemblés pour la cérémonie funèbre ; les croisées ouvertes laissaient voir, sous la grande porte de l'hôtel, le cercueil recouvert d'une draperie blanche à franges d'argent, et entouré de vingt jeunes filles vêtues de blanc, le front couvert d'un long voile de mousseline, et dont les sanglots et les prières arrivèrent jusqu'à nous. Le maître de cérémonie vint nous prévenir ; nous descendîmes. Le corps avait été placé dans un char drapé comme le cercueil, et sur lequel étaient montées quatre jeunes filles qui tenaient les coins du drap mortuaire, et tendaient à leurs compagnes le bout des bandelettes d'argent dont le cercueil était entouré.

Les parens, ensevelis en quelque sorte sous leurs voiles de crêpe, suivaient à pied, et les nombreux amis, dans des carrosses de deuil, prolongeaient le cortége, dont la marche était fermée par les domestiques de la maison, vêtus en noir.

La première station se fit à l'église des Mathurins, où fut célébrée la cérémonie religieuse, après laquelle le convoi se mit en marche dans le même ordre, et s'achemina vers le cimetière de Montmartre.

A notre approche, les portes fatales s'ouvrirent ; le concierge nous conduisit silencieusement au fond de la vallée, où, sous des touffes de verdure, près de la tombe où dort le chantre des Saisons, la terre avait été creusée pour recevoir les restes d'un être charmant que le Ciel sembla n'avoir montré quelques momens au monde que pour y laisser l'éternel regret de sa perte. Robertine n'avait point de nom à transmettre à la postérité ; sa mémoire appartient tout entière à ses parens inconsolables; aussi, pour toute épitaphe, se sont-ils contentés de faire graver sur la pierre qui la dérobe à jamais aux regards, la stance de Malherbe que j'ai citée au commencement de cet article.

N° XLI. — 2 *mai* 1812.

LE PUBLIC.

Bellua multorum es capitum; nùm quid sequar, aut quem?
HOR., l. 1, ep. 1.

Tu es une bête à mille têtes : à laquelle m'attacherai-je? quel parti prendrai-je?

Un article de journal n'est pas une chose aussi facile à faire qu'on le croit généralement. Quand je songe, en prenant la plume, qu'il s'agit de contenter à la fois des gens d'humeur, de condition, d'âge si différens, et cela dans le moment de la journée où les lecteurs vous jugent avec plus de sang-froid, et conséquemment avec moins d'indulgence, je trouve cette tâche si difficile à remplir, que, par modestie, ou peut-être par amour-propre, je suis toujours près d'y renoncer. Le choix de mon sujet seul m'arrête quelquefois des heures entières. Est-il de nature à plaire à ce désœuvré qui, tout en

déjeunant au café Hardi, veut pouvoir partager son attention entre ce qu'il lit et ce qu'il mange, et craint beaucoup plus de fatiguer son esprit que son estomac? Amusera-t-il ce laborieux négociant qui, après s'être occupé douze heures de suite du cours de la Bourse, des arrivages dans les ports, de ses bordereaux et de sa correspondance, croit pouvoir employer à la lecture d'un feuilleton le tems qu'il passe entre les mains de son perruquier? Cet article sera-t-il du goût de cette petite maîtresse qui s'éveille à midi, et dont la première occupation (après avoir chiffonné un madras autour de sa tête, ouvert ses billets et reçu sa marchande de modes) est de jeter les yeux sur son journal, ne fût-ce que pour savoir ce que l'on donne aux différens spectacles? Dois-je oublier en écrivant que je suis lu par des abonnés de province, pour l'ordinaire assez indifférens à cette foule de bagatelles dont on s'amuse, et le plus souvent même dont on s'occupe à Paris? Cette difficulté, et pourtant cette obligation de concilier tant de goûts hétérogènes, se présentait depuis plusieurs jours à mon esprit avec plus de force que jamais; et, les pieds sur les

chenets, tout en tisonnant mon feu, je me surpris répétant tout haut : « Ce n'est pas une petite affaire que de contenter le public. » Ce mot de *public* me remit en mémoire une lettre charmante d'un de mes correspondans sur cette question : *Qu'est-ce que le public ? et où le trouve-t-on ?* Après y avoir beaucoup réfléchi, très-peu satisfait des réponses que je me faisais à moi-même, je pris le parti de consulter les gens qui ont le plus communément ce mot à la bouche.

La première personne que j'interrogeai fut un jeune auteur connu par le succès brillant qu'il a récemment obtenu sur le premier de nos théâtres. Ma question posée, il m'assura qu'il n'y avait pas deux manières d'y répondre, et que le public était « cette réunion d'hommes éclairés qui fréquentent habituellement les spectacles, et dont les jugemens irréfragables faisaient le destin des ouvrages et des auteurs. » Le hasard voulut que je m'adressasse un moment après à l'un de ces courtisans disgraciés de Thalie, de Polymnie et de Melpomène, moulu par ses chutes et vieilli sous les sifflets.

« Si vous voulez que je vous réponde, me dit-

il avec humeur, posez votre question comme Chamfort, et demandez-moi combien il faut de sots pour faire un *public.* »

Je ne fus pas mieux reçu par un prédicateur sujet à faire bâiller son auditoire. Un médecin que je consultai ne croyait pas qu'il y eût d'autre public que ses malades, et, grâce à ses soins, ce public-là diminue tous les jours ; enfin, après avoir interrogé séparément des commerçans, des gens de loi, des gens du monde, je demeurai plus que jamais convaincu qu'un pareil sujet n'est pas de ceux que l'on peut traiter à tête reposée ; qu'il tient de plus près encore à l'observation qu'à la morale ; que c'est une de ces études qu'il faut faire d'après nature, et qu'une promenade du dimanche m'en apprendrait plus en quelques heures que les plus profondes méditations. En conséquence, je résolus de parcourir les lieux fréquentés par ce public qu'un auteur a cru définir en l'appelant *un souverain duquel relèvent tous ceux qui travaillent pour le gain ou pour la réputation*. Ce monarque-là n'est pas plus difficile à tromper qu'un autre; et ses plus chers favoris sont quelquefois aussi de bien plats personnages. En entrant sur le

boulevart par la rue du Mont-Blanc, je restai un moment indécis sur le chemin que je prendrais. Par habitude, j'allais suivre la foule qui se portait aux Tuileries, lorsque je fus entraîné en sens contraire par un autre tourbillon, en dépit du libre arbitre. Je me déterminai par indifférence, et je m'acheminai vers le boulevart du Temple, non sans remarquer qu'en fait de promenade il est déjà fort difficile de prononcer sur le goût du public. En approchant du faubourg du Temple, la foule se partageait : une partie entrait dans les cafés, une autre s'arrêtait et faisait cercle autour des bateleurs de toute espèce dont les boulevarts sont couverts. Je suivis le plus grand nombre, et j'arrivai à la Courtille. Les salles de l'*Arc-en-Ciel* étaient encombrées; et s'il est vrai, comme dit Bautru, *qu'un cabaret soit un lieu où l'on vend la folie en bouteille*, on peut s'assurer que nulle part il ne s'en fait un aussi grand commerce. Quand on veut bien observer, il faut, tant qu'on peut, se dérober soi-même à l'observation. Je me glissai, sans affectation, au milieu des groupes les plus joyeux, et je pris place à un coin de table, où je m'accommodai

gaîment du modeste repas de la guinguette. Le vin de Surêne commençait à monter à la tête de ce *public*, dont j'avais bien de la peine à entendre les oracles, au milieu de cent voix discordantes qui les prononçaient.

Je démêlai cependant que la conversation la plus générale roulait sur l'établissement d'un nouveau cabaretier qui devait rivaliser avec le fameux Desnoyers. Il n'était bruit depuis huit jours, à la Courtille et dans les environs, que de la beauté, c'est-à-dire des vastes dimensions de son local, de la bonté de son orchestre, en état d'exécuter les contredanses les plus nouvelles du Colisée et de la Chaumière; enfin de l'acquisition qu'avait faite le propriétaire du fameux Barthélemi, dont le talent pour les gibelottes et pour les civets ne connaît point d'égal. Telle était la grande nouvelle de la Courtille : j'en sortis après avoir inscrit cette note sur mes tablettes : « Le *public* prend le plus vif intérêt à l'établissement d'une nouvelle guinguette à l'enseigne du *Barreau vert*. »

Je me remis dans la foule; elle grossissait à chaque pas, et je me sentis bientôt entraîné par le torrent. Aux cris affreux que des fem-

mes, sur le point d'être étouffées, poussaient autour de moi, je reconnus que j'étais *à la Gaîté*: on y donnait la vingtième représentation du mélodrame en vogue, *la Fille sauvage*. Ce ne fut pas sans peine que je me tirai de cette bagarre, et sans humeur que je cherchai à me rendre compte de cet engouement du *public* pour un genre de spectacle extravagant, ridicule, indigne d'une nation civilisée, et qui n'a besoin, pour achever la ruine de l'art dramatique en France, que d'être traité par des auteurs qui sachent écrire en français. Je me réfugiai au Jardin-Turc: je n'avais fait que traverser le bou levart, et je me trouvais dans un autre monde. Là, tout était bruit, mouvement, tumulte; ici, tout était calme, sang-froid, gravité; c'était l'assemblée des oisifs du Marais: les uns, assis en cercle, discutaient un exemple de longévité, sur la foi de la gazette de Presbourg, et le plus grand nombre, regardant jouer au billard, attendait l'occasion de donner son avis sur un carambolage équivoque. Ce *public* me parut de l'espèce la plus idiote. En le quittant pour en chercher un autre, et déjà fort mal disposé pour le *public* en général, je me demandais, chemin

faisant, les raisons qui font que tant de gens s'agitent pour lui plaire ; que l'acteur passe des mois entiers à étudier un rôle, dans l'espoir de mériter ses applaudissemens ; que le poète, que l'artiste consume sa vie pour obtenir ses suffrages ; que tant de jolies femmes passent à leur toilette des heures entières pour s'en faire remarquer ; que l'homme en place attache le plus grand prix à son estime. Je ne m'expliquais bien que les soins qui avaient pour but d'attraper son argent,

Tout en rêvassant, j'étais entré à la Comédie-Française ; la pièce nouvelle était finie, mais j'étais bien aise de savoir ce qu'en pensait le *public*. La moitié l'avait applaudie avec fureur, l'autre l'avait sifflée à outrance : je cherchai vainement dans cet arrêt contradictoire la preuve de cette rectitude de jugement qu'on nous donne comme une des qualités distinctives du *public*.

C'est dans un des salons les plus brillans de Paris, chez Mme de B***, que j'allai prendre mes dernières notes sur l'objet dont je m'étais occupé pendant une journée entière. Ce nouvel examen ne fit qu'accroître mon incertitude et brouiller mes idées : de ce mélange de rangs,

d'états, de sexes, d'âges et de fortunes, résultait une diversité de sentimens, de goûts et d'opinions, qu'on ne pouvait additionner ensemble (pour me servir du langage des mathématiciens), par la raison que les quantités n'étaient point de même nature : trois ou quatre femmes, sur un divan, faisaient de *la frivolité* ; des jeunes gens jouaient au *diable* ; de graves personnages, au coin de la cheminée, attaquaient ou défendaient le rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie française ; des gens d'affaires, dans l'embrasure d'une croisée, arrangeaient une spéculation sur la dépréciation du *rouble*, tandis qu'un petit groupe d'amateurs de musique, qui faisaient plus de bruit que tous les autres ensemble (celui du *diable* compris), se disputaient, à s'arracher les yeux, à propos de *Don Juan*, du *Mariage secret* et de *Jean de Paris*.

Maintenant, exige-t-on que je tire une conclusion des observations que j'ai faites? je dirai que chaque classe de la société a son public ; que ces différens publics ont néanmoins des caractères qui leur sont communs et dont se compose la physionomie du public en général ; que son opinion *ondoyante*, pour me servir de

l'expression de Montaigne, se détermine trop souvent par le motif le plus frivole, ou la partialité la plus révoltante; qu'il s'engoue pour les objets les plus futiles, et qu'il oublie les services les plus importans; qu'il accorde tout à l'intrigue orgueilleuse, et dédaigne le mérite modeste; que sa faveur s'obtient sans titre et se perd sans raison; et qu'enfin c'est à tort qu'on affecte de le confondre, comme juge, avec la postérité, qui casse presque toujours ses arrêts.



N° XLII. — 9 *mai* 1812.

QUELQUES PORTRAITS.

Le cœur des femmes est comme ces pays inconnus où l'on aborde sans y pénétrer.

Mad. Riccoboni.

J'ai fait, sur les jeunes gens, une bien singulière remarque : c'est que certains travers, certains défauts sont, pour l'ordinaire, garans des qualités qu'ils doivent avoir dans un âge plus mûr. C'est ainsi que j'ai vu souvent leur indiscrétion devenir de la franchise, leur présomption de l'assurance, et leur témérité du courage. Si je ne craignais d'être accusé de donner à une simple opinion l'importance ou le ridicule d'un système, non-seulement je l'appuierais d'une foule d'exemples, mais je demontrerais que la proposition contraire est également vraie, c'est-à-dire qu'il est pour la jeunesse des qualités

hors de saison, qui dégénèrent assez souvent en défauts, quelquefois même en vices, à une autre époque de la vie.

Je n'aime point, je l'avoue, la sagesse trop précoce; je veux des fleurs au printems pour avoir des fruits dans l'automne. Cette manière de voir, qui trouvera plus d'un contradicteur, a du moins cela de bon dans un vieillard, qu'elle rapproche de lui les jeunes gens, et qu'elle le met à même de les éclairer des leçons de sa longue expérience; c'est un avantage dont je jouis depuis long tems: j'aime la jeunesse; elle me recherche, je lui donne des conseils et non pas des leçons; je lui cite des exemples et jamais des préceptes. Je revêts ordinairement la morale d'une forme dramatique, qui me permet de mettre en jeu les ridicules de mes élèves; je m'en sers pour développer une petite intrigue dont le dénoûment met, autant que je puis, en évidence de fait la vérité que j'ai voulu prouver ou l'erreur que j'ai cherché à combattre. Ce petit préambule n'était point inutile au récit dont, faute de mieux, j'ai l'intention de composer cet article. Peut être trouverai-je l'occasion d'y placer quelques portraits de fantaisie

qui n'ont séparément aucun modèle ; je m'empresse d'en prévenir la malignité, qui ne s'obstinera pas moins à y chercher des ressemblances.

Il y a quelques années que j'allais régulièrement une fois par trimestre à l'Ecole-Militaire de Fontainebleau, pour y voir le jeune Ernest de Lallé, fils d'un de mes parens, orphelin dès son plus jeune âge, et dont la tutelle avait été confiée à mes soins. Après quatre ans de séjour à l'Ecole-Militaire, il obtint une sous-lieutenance dans un régiment de hussards ; j'allai moi-même lui en porter la nouvelle. Le général gouverneur de cet établissement rendit un témoignage très-flatteur des qualités et des talens de ce jeune homme ; mais il ne dissimula pas qu'il était atteint de présomption au point de faire craindre que ce défaut ne lui devînt très-nuisible dans la carrière qu'il allait parcourir. Je ne fus pas aussi effrayé que le général : de la présomption à seize ans promet de la confiance à trente, et du caractère pour le reste de la vie. Je gardai quelques jours Ernest auprès de moi ; je présidai à l'achat de ses uniformes, de ses équipages ; et, après avoir acquis plus d'une preuve de la justesse de l'observation qui m'avait été faite à

son égard, je le fis partir pour rejoindre son corps. Je le perdis de vue pendant six ou sept ans ; mais il eut soin, dans cet intervalle, de m'informer assez exactement de l'avancement, des récompenses qu'il avait mérités, et de ses succès en tout genre. Ce ne fut pas sans un extrême plaisir que j'appris qu'il avait obtenu la permission de venir passer trois mois à Paris. Je le vis entrer chez moi, dimanche dernier, en grand uniforme : son dolman décoré de deux ordres, son bonnet surmonté d'un brillant panache, ses bottes de couleur, tout annonçait la plus grande tenue. Je lui demandai s'il venait d'une revue, ou s'il allait en visite chez un ministre. « Non, tous ces apprêts avaient été faits pour moi ; il avait cru devoir me rendre ce témoignage de respect. » Je le remerciai comme il avait eu l'intention de l'être, en faisant l'éloge de son uniforme et de la manière dont il le portait. Après l'avoir déterminé à prendre un habit moins ostensible, nous causâmes familièrement, et je ne fus pas long-tems à m'apercevoir que mon jeune parent n'était point guéri de sa présomption, mais qu'elle ne se portait déjà plus que sur un seul objet. Sa grande, son intolérable

prétention était de bien connaître les femmes, et son ridicule d'en parler avec une extrême légèreté. Une figure aimable, une tournure élégante, beaucoup de confiance en lui-même, avaient valu à mon petit-cousin quelques bonnes fortunes de garnison : il ne doutait pas que les plus brillantes aventures ne l'attendissent dans la capitale. Ernest se croyait, par dessus tout, doué d'un instinct merveilleux pour juger les femmes à la première vue. « Talent dont il se glorifiait d'autant moins, ajoutait-il avec fatuité, qu'à peu de chose près toutes les femmes se ressemblent, *qu'elles n'ont de bon que ce qu'elles ont de beau*, et qu'on peut toujours leur supposer tout juste autant de vertus qu'elles ont de grâces. » Au lieu de m'amuser à réfuter ces impertinences, j'eus l'air de les prendre pour des observations, tout en me promettant bien de lui fournir l'occasion de rire à ses propres dépens. Il désira que je le présentasse dans le monde. « Vous sentez, cher cousin, me dit-il en arrangeant sa cravate noire devant une glace, que nous autres militaires nous sommes obligés de vaincre en courant, et, pour en être plus sûrs, de brusquer souvent la victoire. » Il me

parut se savoir très-bon gré de cette phrase charmante, qui avait eu sans doute beaucoup de succès à la table d'hôte de Strasbourg, ou dans une soirée de garnison à Landernau. Je le conduisis, le soir même, chez Mme de R***, où se trouvait réunie l'élite de la société de Paris de l'un et de l'autre sexe. Notre entrée ne fit pas la moindre sensation : ce premier échec lui fut d'autant plus sensible, que j'eus l'air de m'en apercevoir. Mme de R*** lui adressa quelques mots de politesse, et reprit une conversation particulière qu'elle avait interrompue. Ernest, dans un monde tout nouveau pour lui, mais se croyant bien sûr de n'y pas être longtems étranger, me quitta pour prendre langue. Je riais dans un coin du petit manége plein de grâce et d'adresse qu'il employait pour se faire remarquer des plus jolies femmes, et de la manière avantageuse dont il interprétait chacun des regards que la plus simple curiosité laissait tomber sur lui. Après avoir ainsi papillonné pendant une heure, il revint s'asseoir près de moi, et me dit à voix basse : « Je viens de prendre connaissance de la place ; et, *soit dit sans présomption* (c'est sa phrase favorite),

je crois y avoir déjà des intelligences : ce qui signifie simplement (car vous seriez homme à m'accuser de fatuité) que mes observations m'ont conduit à deviner, à peu de chose près, l'état et le caractère des différentes femmes à qui j'ai parlé. » Je l'engageai à me communiquer ses remarques. « D'abord je parierais, continua-t-il, que cette belle personne en robe de tulle brodée.... là.... près de cette *jardinière* dont elle examine les fleurs, est une jeune veuve au moment de contracter un second hymen; du moins c'est ainsi que j'interprète ce grand usage du monde, ces manières pleines d'aisance, et quelques mots qui lui sont échappés, dont je crois bien avoir saisi le sens. — Votre pénétration est en défaut : cette jeune femme était encore demoiselle il y a huit jours; elle rend, en ce moment, sa visite de noce, et c'est la première fois qu'elle vient dans cette maison. Ce grand usage du monde que vous remarquez en elle est le fruit, bon ou mauvais, (nous examinerons cette question une autre fois) de l'éducation nouvelle, qui met de très-bonne heure dans le monde les jeunes personnes qui n'y entraient autrefois qu'après leur mariage. — Soit,

je me suis trompé, reprit Ernest; mais vous conviendrez que cette jeune fille, en robe de mousseline à l'enfant, qui soulève si lentement ses longues paupières noires habituellement baissées, qui écoute d'un air si indifférent et si timide ce gros monsieur dont les manières contrastent si brusquement avec les siennes; vous conviendrez, dis-je, que cette jeune fille ne peut être qu'une pensionnaire en vacances, qui vient passer quelques jours chez ses parens? »

Un grand éclat de rire fut ma réponse; il voulut en connaître la cause. « La femme dont vous parlez, lui dis-je, beaucoup moins jeune qu'elle ne le paraît, est veuve pour la seconde fois depuis un an; c'est un véritable Alcibiade femelle : elle a parcouru avec son premier mari, très-riche banquier d'Amsterdam, toutes les places commerçantes de l'Europe, parlant du cours des changes, de la *hausse*, de la *baisse*, de l'*omnium*, presque aussi bien qu'un courtier du café Lloyd. Mariée en secondes noces avec un colonel de cuirassiers, elle a changé de mœurs et d'habitudes : sans cesse au manége de Sourdis, dont elle est la meilleure écolière, elle montait un cheval *à cru comme un soldat*

romain. Plus d'une fois on a vu cette brillante amazone figurer à des revues d'apparat, suivre une charge de cavalerie, ou voltiger autour des escadrons. Aujourd'hui, sur le point de conclure un nouvel hymen avec le neveu d'un évêque, elle réussit assez bien, comme vous voyez, à prendre le ton et le maintien convenables à celle qui doit faire un jour les honneurs d'un palais épiscopal ! »

Ces deux méprises avaient étourdi mon jeune connaisseur. « Je serais bien trompé, dit-il avec un peu moins d'assurance, si cette dame, dont le schall est jeté avec tant de grâce et de négligence sur les plus belles épaules que j'aie vues de ma vie, n'était pas d'une extrême simplicité, et d'une disposition d'esprit très-mélancolique. — On peut vous pardonner cette fois une erreur que beaucoup de gens partagent : les plus fins connaisseurs y sont trompés. Cette dame n'est rien de ce qu'elle paraît être ; mais elle a fort habilement remarqué qu'il y a deux sortes de caractères à la faveur desquels on peut prendre beaucoup de liberté dans ce monde, la *mélancolie* et l'*ingénuité* : elle les affecte tous deux pour se mettre plus à son

aise. — On n'entend rien à vos femmes de Paris ! interrompit Ernest avec humeur ; et si vous me demandiez ce que c'est que ces deux femmes, dont l'une, en écoutant un jeune homme qui lui parle bas, a l'air si inquiet, si ému, pendant que l'autre retourne avec tant d'indifférence, entre ses doigts, une lorgnette en corail, Dieu me damne si j'oserais assurer qu'il y a là deux personnes de bonne intelligence et une officieuse amie qui se met généreusement en tiers pour sauver l'inconvenance du tête-à-tête : je balancerais peut-être même à prononcer que la dame à la lorgnette fût la plus désintéressée dans cette affaire. — Et vous auriez raison ; car vous n'avez pas deviné plus juste cette fois que les autres : Mme de Melcourt (la dame à la lorgnette) pense, comme Mme de Maintenon, *que rien n'est plus adroit qu'une conduite irréprochable ;* et, bien résolue d'en avoir les honneurs sans en prendre les charges, elle a fait choix d'une amie assez peu spirituelle pour ne pas s'apercevoir qu'elle n'est que le moyen de communication d'un sentiment qu'une autre inspire, et dont elle se croit l'objet. — Pour achever de m'ôter toute confiance

en ma pénétration, reprit Ernest avec dépit, il ne vous reste plus qu'à me soutenir que cette petite femme brune qui ne tient pas un moment en place, à qui tout le monde vient parler à l'oreille, dont j'ai surpris deux ou trois fois les yeux brillans attachés sur *nous* (un quart d'heure avant il aurait dit sur moi), et que voilà maintenant au piano, n'est pas la plus décidée coquette........ — Par suite de la fatalité qui vous poursuit, ce reproche de coquetterie, qui convient ici même à tant de monde, ne peut être plus injustement appliqué qu'à Mme de Lineuil (c'est le nom de celle que vous me désignez), la meilleure, la plus fidèle et la plus tendre des femmes. Ces yeux, sur l'expression desquels vous vous méprenez si complètement, concentrent toute la chaleur d'une ame près de s'éteindre. Frappée du pressentiment, malheureusement trop vrai, qu'elle a peu de tems à vivre, elle presse en quelque sorte les années sur les jours : son activité sans exemple ne se ralentit pas un seul moment; elle aime et cultive avec succès tous les arts, protège tous les talens de son crédit et de sa fortune, soulage tous les maux, et sympathise avec toutes

les douleurs. Un de ses amis lui disait dernièrement, à sa fête, qu'elle avait *la tête d'un homme, le corps d'une femme, et le cœur d'un ange.* Il n'y a rien d'exagéré dans cet éloge. Une femme aussi supérieure a droit à des ennemis : Mme de Lineuil en a beaucoup, mais je vous connais bien, vous n'en augmenterez jamais le nombre. »

La manière dont je m'étais exprimé sur le compte d'une femme dont il est si difficile de parler sans enthousiasme, même à 71 ans, avait si vivement ému mon jeune présomptueux, qu'il m'avait laissé là brusquement pour s'approcher d'elle, et qu'il ne la quitta plus de la soirée. Ils causaient ensemble au moment où je me retirai ; et je crus remarquer dans le maintien d'Ernest je ne sais quelle timidité, quel défaut d'assurance...... Je ne voulais que le guérir de sa présomption ; peut-être en est-il déjà puni !

N° XLIII. — 16 *mai* 1812.

LES CABALES.

. . . . D'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?

VOLT., *Cabales.*

On a fait l'histoire de presque toutes les folies, de presque toutes les misères humaines : je suis étonné que personne ne se soit encore avisé de faire une histoire des *Cabales*. Que de matériaux l'auteur d'un pareil ouvrage trouverait sous sa main, dans ses souvenirs et dans les livres ! Quelle source intarissable d'événemens, d'observations, de caractères ! Que de bonnes vérités à dire parmi beaucoup d'autres qu'il suffirait de laisser entrevoir ! Sous la plume de Montesquieu, l'histoire des cabales pourrait devenir celle du genre humain. Voltaire a fait sur ce sujet une pièce de vers où il y a plus de rai-

son, plus d'esprit et plus de gaîté, qu'on n'en trouverait dans toutes les diatribes dont ce colosse du monde littéraire est l'objet depuis quinze ans; mais, dans une satire d'une centaine de vers, il n'a pu qu'indiquer çà et là quelques traits d'un tableau dont l'entière exécution aurait eu besoin du pinceau d'un plus grand maître. Pour éviter le reproche assez commun d'un trop grand luxe d'érudition, on pourrait se contenter de remonter à la cabale de Zoïle contre Homère, que Ptolémée vengea peut-être un peu trop royalement (quoi qu'en dise Mme Dacier) en faisant mettre en croix son détracteur. Dans cet intervalle de trois mille ans, combien de cabales sérieuses, comiques, atroces, bouffonnes et toujours ridicules! Je ne prétends pas étendre ce mot au delà de sa véritable acception, et l'appliquer aux querelles sanglantes des *Réalistes* et des *Nominaux*, des *Wighs* et des *Torys*, de la *Rose-Blanche* et de la *Rose-Rouge*, des *Guelfes* et des *Gibelins*: ce sont là des factions et non pas des cabales. Je n'entends parler que de ces petites intrigues de coteries de théâtres, de salons et de boudoirs, qui ont pour but, et presque toujours pour résultat, de fourvoyer

l'opinion publique aux dépens ou au profit de quelqu'un ou de quelque chose. Elle était bien odieuse, la cabale d'Anytus et d'Aristophane, qui força le divin Socrate à boire la ciguë ; elle était bien ingrate et bien ignorante, celle qui retenait en prison Christophe Colomb et Galilée, celle qui fit mourir Cortez dans l'indigence ; elle était bien misérable, celle de l'hôtel de Rambouillet contre Racine et Molière. Il est pénible à un Français de faire un pareil aveu ; mais il est vrai pourtant qu'en France, plus que partout ailleurs, les grandes découvertes, les grands talens et les grands génies, ont presque toujours été victimes des cabales, dont le crédit et la puissance ont eu constamment pour objet d'assurer le triomphe de la sottise et des charlatans : c'est ainsi qu'on a vu, à des époques différentes, les cabales exalter Pradon et dénigrer Racine, s'élever contre l'antimoine et préconiser le système de Law, poursuivre Voltaire et canoniser le diacre Pâris : c'est ainsi qu'on a vu depuis les cabales soi-disant philosophiques saper tous les fondemens de l'ordre social, sous prétexte de déraciner les préjugés ; et, plus récemment encore, la cabale de l'étranger livrer

la guerre à nos arts, à nos usages et même à nos modes. La cabale, à Paris (il y en a toujours une dominante, et, pour l'ordinaire, c'est la moins nombreuse), y tient le sceptre de l'opinion, règle tout, dispose de tout et prononce sur tout. Elle loue sans restriction et blâme sans examen, ne reconnaît de mérite que celui qu'elle a signalé, et n'a besoin que d'être assez puissante pour persécuter ceux qui la bravent. La religion, la politique, la morale, les sciences, les arts, tout est du domaine de la cabale; mais le champ de la littérature est celui qu'elle cède le plus rarement, parce qu'elle y combat avec plus d'avantage, et qu'elle y triomphe avec plus d'éclat. On a souvent avancé comme un axiome, « que les réputations littéraires sont entre elles comme ces liquides de nature et de pesanteur différentes, lesquels, après avoir été fortement agités dans le même vase, finissent par reprendre la place que leur assignent invariablement leurs qualités spécifiques. » Mais cela n'en est pas plus vrai pour avoir été souvent répété. Peut-être ne serait-il pas difficile de prouver, contre l'opinion générale, que de forts bons ouvrages ont succombé sous l'effort des cabales,

et que plus d'un chef-d'œuvre n'a dû qu'à des circonstances fortuites le bonheur d'échapper à l'espèce d'anathème dont il avait été fappé à sa naissance. Je citerai pour exemple (et celui-là peut me tenir lieu de beaucoup d'autres) *Athalie*, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, au jugement de Voltaire. Qui ne sait que cet immortel ouvrage fut accueilli par les huées d'une cabale puissante qui le condamna, d'une commune voix, à l'oubli, dont il ne fut tiré que vingt-cinq ans après, par un caprice du Régent, et contre la volonté de l'auteur, énoncée dans son testament de la manière la plus formelle ? Maintenant, que l'on me permette de supposer qu'*Athalie* ait été la troisième pièce de Racine, au lieu d'être la dernière, qu'elle ait été représentée à l'époque où parut *Andromaque*, et accueillie aussi défavorablement sur la scène qu'elle le fut dans la société : n'est-il pas vraisemblable que, découragé par une pareille injustice, Racine eût renoncé dès-lors à la carrière du théâtre; qu'il n'eût pas fait imprimer son ouvrage, et que la postérité, qui ne verrait en lui que l'auteur des *Frères Ennemis* et d'*Alexandre*, pourrait, sans injustice, ne pas le mettre beau-

coup au dessus de ce Pradon que la cabale contemporaine a donné pour rival à l'auteur de *Phèdre* et d'*Iphigénie* ?

On insiste, on repousse mon exemple, en m'objectant que la cabale qui était parvenue à faire croire, dans les salons, qu'*Athalie* était une mauvaise tragédie, n'aurait pu l'atteindre au théâtre; et l'on en revient à cette phrase banale : *Les cabales ne peuvent rien contre un bon ouvrage ;* à quoi je réponds : les cabales ont tué plus d'un bon ouvrage. A la preuve ! me crie-t-on de toutes parts. Sans doute il est difficile de l'administrer dans toute son évidence; cependant je puis citer des faits sur la vérité desquels j'en appelle à la mémoire et à la bonne foi d'un grand nombre de témoins.

J'ai vu, il y a, je crois, dix ans, jouer à la Comédie-Française une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *la Fausse Honte*, du même auteur que *le Séducteur Amoureux :* le plan était bien conçu, le but à la fois comique et moral; les caractères étaient vigoureusement tracés, l'observation habilement saisie dans nos mœurs, et le style remarquable par beaucoup d'élégance et de facilité. Il paraissait impossible qu'un pa-

reil ouvrage n'obtînt pas au moins un succès d'estime ; mais une cabale d'un genre odieux, à laquelle l'auteur était alors en proie,

> Avait vendu sa pièce aux sifflets aguerris
> De tous les étourneaux des cafés de Paris.

La chute fut complète; l'auteur n'appela pas de ce jugement inique ; il ne fit pas imprimer son ouvrage; et nous avons perdu, je ne crains pas de l'affirmer, une des meilleures comédies qui aient été faites depuis long-tems. Je citerai avec la même assurance la comédie des *Capitulations de Conscience*, dont le sujet n'était peut-être pas aussi heureusement choisi, mais où se trouvaient des beautés d'un ordre supérieur.

Le troisième exemple qui s'offre à ma mémoire est celui d'un opéra-comique dont le titre était, je crois, *la Petite Maison*. Le poëme était l'ouvrage de deux hommes d'esprit, connus, surtout au Vaudeville, par une association de succès : le cadre en était ingénieux, le dialogue vif, spirituel, et les situations étaient préparées de la manière la plus favorable à la musique. Le compositeur avait habilement profité de tous ces avantages ; les chants étaient faciles et spi-

rituels, les accompagnemens pleins de grâce, et les morceaux d'ensemble de la plus piquante originalité; mais ce jeune compositeur étranger était alors sans protection, sans intrigues, sans coteries: l'envie, qui voit de loin, avait découvert ou pressenti un talent nouveau; elle avait rassemblé tous ses serpens au parterre : *la Petite Maison* s'écroula sous les sifflets les plus aigus que j'aie entendus de ma vie, et peu s'en fallut que notre scène lyrique ne perdît un des plus beaux talens dont elle s'honore aujourd'hui.

La plus dangereuse des cabales est celle des coteries : elle siège, pour l'ordinaire, dans les salons dorés; et je me souviens que, dans mon enfance, on parlait d'une cabale politico-littéraire à la tête de laquelle s'était mise la duchesse du Maine.

Presque à la même époque, Mme de Tencin, échappée du cloître, organisa une cabale financière qui ne contribua pas médiocrement à mettre en vogue le fameux *système* où elle eut du moins l'esprit de s'enrichir. Devenue plus prudente après la tragique aventure du conseiller de la Fresnaye, qui fut tué dans son appartement, comme chacun sait, elle se renferma dans

la société de quelques gens d'esprit qu'elle appelait ses *bêtes*, et ne cabala plus que pour le succès de ses romans, dont son neveu, Pont-de-Vesle, pourrait bien être l'auteur.

La pire de toutes les coteries du dernier siècle fut celle de M. Forcalquier, dite du *salon vert* : on y tenait école de satire, de médisance et de noirceur ; on y cabalait contre toute espèce de réputation et de mérite : hommes, femmes, grands et petits, personne n'était épargné. On a cependant une obligation à cette société : elle nous a valu *le Méchant*.

En cherchant bien, on trouverait encore à Paris plus d'un *salon vert ;* mais les méchans dont ils se composent, sans être aussi spirituels que celui de Gresset, sont beaucoup plus adroits : leurs rangs sont plus serrés, plus inébranlables, et leur front moins découvert ; c'est une vraie *phalange macédonienne*. Il n'est pas rare de trouver parmi eux des hommes supérieurs qui se rapetissent pour entrer dans ces coteries, *comme les diables de Milton pour entrer dans le Pandemonium*. Cet art des cabales a fait, de nos jours, d'incroyables progrès; il a ses principes, ses règles, et même ses professeurs.

J'ai vu quelque part que le Lybien Psaphon était parvenu à se faire passer pour une divinité, en lâchant dans les bois et sur les montagnes une grande quantité d'oiseaux auxquels il avait appris à répéter ces mots : *Psaphon est un dieu.* C'est là tout le secret des cabales. Est-on convenu de celui qu'on veut *porter* ou *étouffer*, on ne s'occupe plus que de lui seul : on le prône ou on le décrie partout ; la Renommée a le mot pour emboucher l'une ou l'autre des deux trompettes que Voltaire lui donne ; tous les journalistes sont circonvenus ; quatre feuilletons suffisent à peine pour faire l'éloge ou la critique de son dernier quatrain ; il est l'objet ou la victime de toutes les conversations ; on a fait, pour ou contre lui, des impromptus, des bons mots, que l'on fait courir dans le monde sous le nom de telle femme d'esprit dont les jugemens passent pour des oracles. L'impulsion est donnée, la phrase est apprise ; tous les oiseaux, pour ne pas dire tous les oisons de Paris, l'ont répétée ; et, pour quelques mois du moins, *Psaphon est un dieu*, ou *Psaphon n'est pas même un homme.*

N° XLIV. — 24 *mai* 1812.

LES TROIS VISITES.

Singula quæque locum teneant sortita decenter.
HOR., *Ars poet.*, v. 92.

Mettons chacun et chaque chose à sa place.

En 1637, un grand-oncle de mon aïeul acheta d'un procureur au Châtelet une maison dans la rue de la Ferronnerie, près du charnier des Innocens; c'était précisément celle où Ravaillac était venu se cacher, vingt-sept ans auparavant, dans la fatale journée du 14 mai. Mon grand-oncle, qui avait été officier dans le régiment des Gardes sous Louis XIII, fit démolir la maison que le monstre avait habitée pendant quelques heures, et fit construire deux boutiques sur le même emplacement. Dans l'une il établit, en qualité de marchande mercière, la fille aînée de

sa nourrice, et plaça dans l'autre, à la tête d'un petit commerce d'épiceries, le fils d'un de ses métayers, qu'il eut le courage d'avouer pour son parent (ce qui fut cause, par parenthèse, qu'aucune de mes arrière-cousines ne put entrer dans les chapitres d'Allemagne). Les deux établissemens prospérèrent de génération en génération. Le premier s'accrut progressivement, et passa sans faste de la mercerie à la passementerie. Vers le milieu du dernier siècle, un des successeurs dans la descendance masculine de la fille de la nourrice, M. Bonnefoi, s'éleva jusqu'au commerce de bonneterie; et ses enfans, associés, tiennent aujourd'hui, dans le même endroit, un des magasins de bas et de bonnets les mieux assortis et les mieux achalandés de la capitale. Le second de ces établissemens devint pour son propriétaire la source d'une fortune plus brillante et plus rapide. De père en fils épicier, commis aux aides, employé aux vivres, sous-fermier, agioteur sur les billets de Law, associé de Pâris-Duverney, notre parent, M. Derville, se trouve en ce moment, dans la personne de son arrière-petit-fils, un des financiers de Paris les plus riches et les plus estimés.

Chose assez remarquable, ces deux familles ont conservé pour moi une sorte de reconnaissance héréditaire dont je m'honore également, et qui établit entre nous des relations que je cultive avec plaisir. Douze ou quinze mille livres de rentes, laborieusement acquises dans la profession qu'ont exercée ses pères, bien loin de faire naître dans l'esprit du bonnetier le désir trop commun de changer de domicile et de manière de vivre, n'ont servi qu'à lui rendre plus chers des lieux et des habitudes auxquels se rattachent de longs et d'heureux souvenirs. Le financier habite un hôtel charmant dans la rue Cérutti; mais il a repris dernièrement la boutique paternelle, qu'il a transformée en un bureau de loterie, dont il a confié la direction à une très-jolie veuve.

Le hasard a voulu que je reçusse, la semaine dernière, trois invitations pour le même jour : le bonnetier me priait *de lui faire l'amitié*, le financier *de lui faire le plaisir*, et M. le prince de N*** *de lui faire l'honneur* de venir passer la soirée chez lui. Je ne voulais pas refuser le premier; je désirais aller chez le second, et je ne pouvais me dispenser de me rendre à l'invi-

tation du troisième. Cette triple tâche me parut d'abord impossible à remplir; mais en songeant que la soirée ne se compose pas des mêmes heures dans les différentes classes de la société, qu'en profitant de l'occasion qui m'était offerte je pourrais trouver celle d'examiner des contrastes, et de recueillir quelques observations nouvelles, je m'arrangeai pour faire face à mes trois engagemens.

Le bonnetier, M. Bonnefoi, dîne à trois heures; il a pris ce *mezzo termine* entre la mode et ses premières habitudes. A quatre heures, lorsque j'arrivai, on prenait le café dans une arrière-boutique un peu sombre, ornée d'un meuble en lampas flambé bleu et blanc, et qui sert alternativement de cabinet, de salle à manger et de salon de compagnie. Ce jour-là le service du magasin était confié aux soins de deux commis, dont l'un paraît avoir toute la confiance des maîtres de la maison. La famille de cet honnête marchand se compose de M. Bonnefoi aîné, héritier présomptif du magasin de bonneterie, de Matthieu Bonnefoi, second clerc chez un notaire de Paris, et de Mlle Victoire Bonnefoi, à peine âgée de seize ans, sur qui

roulent déjà tous les détails du ménage. La maison entière est conduite par madame Bonnefoi, dont l'activité, l'intelligence, et l'humeur un peu despotique, s'il faut tout dire, laissent peu de chose à faire à son mari. Deux ou trois voisins et autant de voisines complétaient la société. J'interrompis, en entrant, une dissertation fort intéressante sur les bonnets de laine et de coton à mailles fines, sur les bas de soie de Gange, et sur les chaussettes de fil écru de Moulins. Après quelques momens d'une conversation plus variée et plus générale, où il fut question des aventures du quartier, des embellissemens de Paris, du prix des denrées à la Halle, et du danger des casseroles de cuivre, Mlle Victoire chanta (en s'accompagnant sur un clavecin à deux claviers, qui portait la date de 1733) quelques chansons nouvelles tirées de l'*Epicurien Français*, dont M. Charles, le plus jeune des garçons de boutique, a eu l'attention de lui composer un recueil. Après ce petit concert, on couvrit la table d'un tapis de Bergame : à l'un des bouts, M. Bonnefoi commença une partie de dames avec M. Delbeuf, marchand drapier à la *Barbe-Bleue*, tandis qu'à

l'autre la maîtresse du logis faisait un cent de piquet avec le premier chantre de Saint-Eustache, dont l'ancienne intimité dans la maison de M. Bonnefoi avait exercé pendant quelque tems la langue envenimée de la calomnie. Le reste de l'assemblée faisait cercle autour de M. Cocherel, employé émérite des messageries, lequel, pour avoir fait deux ou trois fois le voyage de Paris à Bordeaux, dans le cabriolet d'une diligence, se croit l'émule des Tavernier et des Humboldt. Je sortis à neuf heures de chez M. Bonnefoi : en traversant la boutique, je crus m'apercevoir que le petit Charles parlait avec beaucoup d'émotion à mademoiselle Victoire, qui l'écoutait les yeux baissés sur son ouvrage. Elle rougit, en me voyant, de pudeur plus que de surprise, et je ne doutai pas que le garçon de boutique n'en devînt un jour le maître.

J'étais venu à pied chez M. Bonnefoi; par respect pour mes bas de soie blancs, je pris un fiacre pour me rendre chez M. Derville, où se trouvait rassemblée la société, non la plus brillante, mais la plus aimable de Paris; ce qui suppose qu'on y trouve de l'esprit sans

prétention, du savoir sans pédanterie, de beaux noms sans orgueil, et de la gaîté sans tumulte. Mme Derville est en même tems l'ame et le modèle de cette société charmante, très-variée dans ses élémens, mais où les oppositions ne sont pas cependant des contrastes; elle possède à un très-haut degré ce secret des ames délicates que Marmontel a défini l'*art de concilier les prédilections avec les bienséances*. Rien de plus gracieux que sa personne, rien de plus spirituel que sa conversation! On cite, on répète partout ses bons mots; et, chose assez difficile à croire, ils n'ont jamais affligé personne.

C'est en considérant cette société, et presque toutes celles du même genre, qu'on peut se faire une idée du changement prodigieux qui s'est opéré depuis cent ans dans les mœurs et dans les habitudes de la classe financière. Turcaret n'est plus aujourd'hui qu'un portrait de fantaisie peint par un grand maître, et dont on serait embarrassé de trouver un seul modèle. Je ne parle ici que des manières, que des formes extérieures; et je ne prétends pas affirmer que la métamorphose soit aussi complète qu'elle en

a l'air. A onze heures, on servit du punch et des glaces; je pris ce moment pour me retirer, en faisant part à Mme Derville de la visite de cérémonie que j'allais faire... « Je ne veux pas, me dit-elle en riant, que vous arriviez en fiacre dans un palais ; ma voiture est prête, et je la mets à vos ordres. Elle ne se fera pas remarquer par ses armoiries, mais du moins elle entrera dans la cour. Le domestique sans livrée ne passera pas la première antichambre; mais vous le trouverez à la sortie pour vous donner votre redingote et faire avancer la voiture. » J'acceptai l'offre de Mme Derville, et je me rendis d'abord chez moi pour y faire une autre toilette. Je sortis de mon armoire un habit de velours épinglé que j'avais fait faire en 1783; je m'armai d'une épée d'acier à pointes de diamant, dont la lame rouillée est désormais inséparable du fourreau; je couvris mon front chauve d'un chapeau à plumet; et, dans ce burlesque équipage, je me fis conduire au palais de.... Je remarquai, avec plus de compassion que d'orgueil, plusieurs beaux Messieurs en habit brodé qui descendaient de l'ignoble fiacre, au coin de la rue, et traversaient les cours sur la pointe

du pied, en tâchant de n'être pas reconnus de ceux qui arrivaient en voiture.

Je descendis au pied du grand escalier, et j'arrivai, entre deux haies de laquais de toutes les dénominations, à la porte des appartemens, dont un valet de chambre ouvrait et fermait les deux battans, tandis qu'un huissier, à voix de Stentor, annonçait les visites en écorchant les noms étrangers de la manière la plus burlesque, et en mesurant l'élévation de sa voix sur l'importance du titre de celui qui se présentait. Je me glissai, presque incognito, entre une *altesse* et une *excellence*, et je pénétrai, non sans quelque peine, dans le salon magnifique où se trouvait la princesse, entourée de femmes étincelantes de diamans, qui occupaient, selon leur rang, une place plus ou moins rapprochée d'elle. La princesse paraissait s'ennuyer beaucoup, et ces dames n'avaient pas l'air de s'amuser davantage; elles s'observaient mutuellement, causaient à voix basse avec leurs voisines; et quelques traits de critique ou de médisance faisaient de tems en tems diversion à l'ennui qui les accablait.

Le prince se promenait dans une galerie su-

perbe avec quelques grands personnages, parmi lesquels on remarquait des généraux fameux par leurs exploits, des hommes d'état distingués par leur génie, et quelques magistrats recommandables par leurs vertus. Je ne savais dans quelle classe je devais ranger un petit homme en épée, mais sans chapeau et sans décoration, qui parcourait tous les appartemens d'un air affairé, donnant des ordres aux valets de chambre, parlant à l'oreille du prince, et présentant les dames à la princesse : j'appris que c'était un des factotons d'apparat, de ces commensaux *honorifères* qui ont tout juste assez d'esprit pour régler le cérémonial et l'étiquette dans la maison d'un grand seigneur, et à qui le public suppose une faveur que le plus souvent le prince leur refuse.

Il était une heure lorsque je me retirai, sans être sûr d'avoir été aperçu, très-satisfait d'avoir rempli un devoir, et bien convaincu *que les grands ne font attention chez eux qu'à ceux qui n'y sont pas.*

En me rendant compte de ma soirée, je me dis, avec toute la bonne foi dont je fais profession, surtout avec moi-même, que la bonho-

mie et la cordialité m'attireraient plus souvent dans l'arrière-boutique de M. Bonnefoi, si la simplicité ne s'y trouvait pas aussi voisine du mauvais goût, et si les ridicules de la petite bourgeoisie n'étaient pas, à vrai dire, les plus insupportables de tous; que je faisais grand cas de la gaîté, de l'esprit, de l'aisance qui règnent dans les salons de Mme Derville, tout en y désirant une bienveillance plus générale, des principes de morale un peu plus solides, et peut-être un commerce plus sûr; qu'enfin il faut renoncer à trouver le plaisir partout où règnent la cérémonie, l'étiquette et la contrainte.



N° XLV. — 6 *juin* 1812.

LA PARTIE DE CAMPAGNE.

A migthy pom, tho'made of little things.
DRYDEN.

Que cette pompe brillante est composée de petites choses!

JAMAIS le goût, disons mieux, la manie de la campagne n'a été aussi généralement répandue qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les Parisiens. Une fièvre champêtre s'est emparée de toutes les classes de la société; on est presque honteux de se rencontrer à Paris; et, dans ce cas, on ne s'aborde qu'en déclarant qu'on arrive de la campagne, ou que l'on se dispose à s'y rendre. Les grands seigneurs vont prendre les eaux à Barrèges, à Spa ou à Tœplitz; les gens riches se retirent dans leurs châteaux, à quelques lieues de la capitale; les bons bourgeois

louent un pied-à-terre à Passy, à Chaillot ou à Boulogne, et les artisans passent leur dimanche aux prés Saint-Gervais ou au bois de Romainville. Ce n'est guère que dans la classe mitoyenne de la bourgeoisie que se font ces parties de campagne dont on s'occupe six mois d'avance, et pour l'exécution desquelles on met en réserve, pendant l'hiver, le produit du flambeau de la bouillotte à trente sous, qu'en dépit de la mode on continue à jouer tous les soirs dans certaines maisons de la Cité et du faubourg Saint-Jacques. Le choix du lieu, le nombre des convives, le point de réunion, le moment du départ, les moyens de transport, l'espèce et la qualité des provisions qu'on emportera, tout est pesé, calculé, discuté, comme s'il s'agissait d'aller faire un établissement dans la Nouvelle-Hollande. J'ai fait depuis longtems la remarque qu'il fallait prendre le plaisir au passage, au lieu de lui assigner un rendez-vous où il manque presque toujours; et j'ai rarement vu que ces projets d'amusement, préparés de si loin, répondissent à l'idée qu'on s'en était faite. Entre beaucoup de petites aventures dont j'ai été témoin, et que je pourrais

apporter en preuves, je citerai la plus récente.

M. Vaucels est un ancien commis du bureau des affaires étrangères, retiré dans sa maison du faubourg Saint-Jacques, où sa fortune lui permet de recevoir la meilleure compagnie de l'Estrapade et de la place Saint-Michel. Il jouit, dans son quartier, de toute la considération que lui donne une excellente réputation, une probité exemplaire, et le droit de citer à tout propos les noms du cardinal de Bernis, de M. de Vergennes, et le traité de 56, dont il a eu l'honneur de faire deux expéditions. Une maladie très-grave de madame Vaucels avait donné à sa famille et à ses amis des inquiétudes assez vives pour que sa convalescence devînt l'occasion d'une petite fête sur laquelle on avait délibéré pendant tout l'hiver : on en avait fixé l'époque au 20 mai, et le lieu de la scène sur les hauteurs de Chaville, à *la ferme ornée* de M. Durivage, gendre de M. Vaucels. Le motif de cette réunion, et l'estime particulière que j'ai pour une famille avec laquelle je suis lié depuis long-tems, me firent un devoir de cette partie de campagne, dont je n'attendais pas grand plaisir. J'avais d'abord été chargé par la

maîtresse de la maison d'en dresser le programme ; mais son mari ne voulut pas se laisser enlever une attribution qui rentrait, disait-il, dans le domaine des affaires étrangères. Il assigna à chacun son emploi. M. Crochard, ancien procureur au Châtelet, et l'un des gourmands les plus experts de l'ancienne basoche, fut chargé de la partie des vivres, et M. Franc, négociant en épiceries de la rue des Fossés-Saint-Jacques, eut l'entreprise des charrois. Notre petite caravane se composait de dix-sept personnes : M. et Mme Vaucels, M. Durivage, sa femme et leur fille Emilie, âgée de dix-sept ans, de la plus jolie figure du monde ; cinq personnes de la famille Crochard, dont la plus intéressante, aux yeux d'Emilie surtout, était le jeune Auguste Crochard, premier clerc de l'étude de son père ; M. Franc et sa sœur ; Mme Desnoyers, veuve entre deux âges, mais assez riche pour s'assurer dans le monde tous les avantages de la jeunesse ; M. Frimont répétiteur dans un lycée, bel esprit du *Pays Latin*, réputé pour ses couplets de fêtes, ses chansons de table et ses à-propos de société ; enfin, un cousin de Mme Vaucels, officier dans

la garde de Paris; une demoiselle Binet, vieille fille unique d'un ancien greffier à la cour des aides, un docteur en médecine et moi. Deux fiacres, une gondole allemande et un char-à-bancs, étaient mis à la disposition des convives, qui devaient se trouver à six heures du matin au rendez-vous indiqué à la place Cambrai. M. Crochard s'y rendit à la pointe du jour pour emballer lui-même, sur le char-à-bancs, la marmite contenant la tête de veau du *Puits-Certain*, accommodée de la main de M. Varin lui-même, les pâtés, les pièces froides et deux paniers de vins de différentes qualités; les caissons des autres voitures étaient garnis de café, de liqueurs et de toutes les friandises du dessert. Tout était prêt; personne n'arrivait encore : huit heures sonnent, à peine y avait-il assez de monde pour compléter une voiture. M. Crochard s'impatiente, les cochers jurent; les plus diligens, au nombre desquels je me trouvais, commencent à passer en revue les défauts et les ridicules de ceux qui se faisaient attendre; les domestiques courent d'une maison à l'autre pour hâter les apprêts de ces dames : elles arrivent enfin, mais l'une a oublié son ombrelle, celle-ci son sac à

ouvrage, un autre les clefs de ses armoires. On ne veut pas leur permettre de retourner chez elles, et l'on monte en voiture avec humeur, après s'être disputé un quart d'heure à la portière, et le plus poliment du monde, à qui ne prendra pas les places du fond. Il est près de dix heures; on va partir lorsqu'on s'aperçoit de l'absence de Mlle Binet, que le soin de ses oiseaux, de ses poissons rouges, de ses trois chats et de son épagneul, a sans doute retardée : on envoie M. Frimont à sa rencontre; ils se croisent en chemin, et l'on se met en route sans prendre M. le répétiteur, lequel doit rejoindre les voitures à la barrière, avec son ami l'officier qui reste pour l'attendre.

Sans parler d'une foule de petites contrariétés qui retardèrent notre course en traversant Paris, j'arrive à une véritable catastrophe : Mme Desnoyers était seule de femme sur le char-à-bancs où je me trouvais; notre mauvais génie lui suggéra l'idée de conduire un vieux cheval rétif dont notre frêle voiture était attelée. M. Crochard et moi nous lui adressâmes quelques observations qu'elle reçut assez mal, et auxquelles cette dame répondit en nous versant

dans un petit fossé qui borde la route, en face du chemin d'Auteuil. Le plus grand malheur qui résulta de notre culbute fut la perte d'une grande partie de nos meilleures provisions : la marmite à la tête de veau roula dans le fossé, laissant sur son passage une trace d'écrevisses et de champignons ; les bouteilles étaient brisées par le choc, et le vin coulait à grands flots sur le sable aux yeux de M. Crochard, dont le désespoir avait quelque chose de si comique, que le fou rire qui s'empara de moi m'ôta pendant quelques momens la force de me relever. Nous redressâmes avec beaucoup de peine notre voiture, et nous arrivâmes les derniers à Chaville, où notre mésaventure jeta l'alarme parmi des convives dont la route et le grand air avaient ouvert l'appétit. Pendant que M. Crochard rassemblait les débris du festin, et s'aidait de toutes les ressources du lieu où nous nous trouvions pour improviser un dîner, M. Durivage eut la cruauté de s'emparer de moi et de quelques autres hommes, et de nous forcer à parcourir avec lui sa ferme et les trente-sept arpens de terres labourées dont elle se compose, sans nous faire grâce d'un carré de luzerne. Les

dames, restées dans une espèce de grange qui tenait lieu de salon, se plaignaient d'être fort mal à l'aise sur les chaises d'église que la fermière leur avait prêtées. La jeune Emilie boudait dans un coin contre M. Auguste, qui avait refusé de prendre place auprès d'elle dans la gondole, pour se donner le plaisir de caracoler à la portière sur un cheval de louage. Comme nous rentrions de notre tournée, Frimont et l'officier, qui, toujours dans l'espoir de rattraper les voitures, avaient fait tout le chemin à pied, arrivaient en nage et d'une humeur épouvantable : ils se disputèrent avec tout le monde et donnèrent au diable M[lle] Binet et sa ménagerie ; cependant, après avoir exhalé sa bile, le poète Frimont vint à penser qu'il avait promis des couplets sur la convalescence de M[me] Vaucels, et courut s'asseoir sous un vieux saule nouvellement ébranché (seul abri qu'il y eût à un quart de lieue à la ronde) pour essayer d'ajuster à la circonstance quelques quatrains qu'il tient toujours en réserve. Pendant ce tems on mettait le couvert ; mais une réflexion pastorale du médecin donna l'idée de dîner en plein air, sur une pièce de gazon où

l'herbe était ce qu'il y avait de plus rare. On y transporta quelques débris de pâté, une omelette au lard, une salade assaisonnée d'une huile de la ferme, qui sentait malheureusement son fruit, et quelques bouteilles d'un petit vin du crû, auprès duquel le vin de Surêne pourrait passer pour du nectar. Notre appétit se serait arrangé de ce dîner frugal; malheureusement une pluie d'orage fondit tout à coup sur nos tables comme les Harpies sur celles d'Enée; et, quelque diligence que chacun de nous apportât pour mettre les mets à couvert, il fut impossible aux plus affamés d'en faire leur profit. Frimont, qui avait fait à sa gloire le sacrifice de son dîner, ne voulut point en perdre le fruit: il chanta, sur l'air de *Femme sensible*, une romance qui n'eut aucun succès. Son amour-propre s'en irrita, il mit en jeu celui des autres; l'humeur gagnait tout le monde: pour y mettre un terme, on ne vit rien de mieux que de retourner promptement à Paris. Ce moment réconcilia tous les esprits, et l'on convint que sans les contre-tems de la journée la partie eût été charmante. Durivage parla même de prendre une revanche le mois sui-

vant; mais, satisfait d'avoir donné à Mme Vaucels une première preuve de l'intérêt que je prends à son rétablissement, je me promis bien de ne pas lui en offrir une seconde du même genre, de me défier à l'avenir des *fermes ornées*, de n'aller qu'aux maisons de campagne où les maîtres vous attendent, où votre dîner ne dépend pas d'un cheval qui bronche ou d'une ondée qui tombe, où la vanité du propriétaire est tempérée par sa politesse; en un mot, de n'aller à la campagne que pour y trouver de l'ombrage, du repos, de la liberté, et surtout l'oubli de toutes ces prétentions et de tous ces ridicules avec lesquels on transige par habitude à la ville, mais qui paraissent insupportables à la campagne, parce qu'on ne doit pas s'attendre à les y rencontrer.



N° XLVI. — 13 *juin* 1812.

LA BOUQUETIÈRE.

Non semper idem floribus est honos
Vernis.

Hor., ode 8, liv. II.

Les fleurs du printems ne brillent pas toujours.

Tel est le sens de ce vers d'Horace, qui pourrait se traduire encore de cette manière : *On n'attache pas toujours le même prix aux fleurs.* J'ai vu le tems où l'achat d'un bouquet était pour moi une affaire de la plus haute importance: j'y trouvais une source d'idées si riantes, de promesses si flatteuses, de récompenses si douces! Je n'y vois plus qu'un témoignage d'amitié, et plus souvent encore un tribut aux convenances. J'étais pour les bouquetières une excellente pratique pendant toute l'année; elles ne me voient plus qu'à certains jours de fête, parmi lesquels je compte un jour de deuil. Je n'ai

jamais aimé cette ancienne mode des bouquets de côté, dont le moindre inconvénient était de dépareiller, pour ainsi dire, un beau sein, et d'en voiler une moitié sous un amas de fleurs assemblées sans choix et disposées sans grâce. Ces bouquets d'étiquette ne sont plus d'usage, même en grande parure, qu'aux trois solennités du mariage, du baptême et de la quête à l'église. *Les fleurs coupées* ne se portent plus qu'à la main ; il est de bon ton à la promenade, au spectacle, en voiture, de tenir par contenance un bouquet de roses, d'héliotrope, de violettes ou d'œillets (seules fleurs dont le parfum *soit en harmonie* avec les nerfs de nos dames, lesquels deviennent de jour en jour plus irritables).

La fête de Saint-Claude m'avait conduit samedi dernier chez la marchande de fleurs du passage Feydeau ; c'est une de mes plus anciennes connaissances. Elle n'avait pas plus de quinze ans lorsque je l'ai connue dans les couloirs du théâtre d'Audinot, où elle faisait son apprentissage de bouquetière : la petite Marie était alors aussi fraîche que ses fleurs. Quarante ans de plus opèrent de bien singuliers changemens

sur une figure humaine ! Je ne revois jamais cette bonne Mme Bernard sans m'entretenir avec elle du tems passé, et même du tems présent, qu'elle connaît, à quelques égards, beaucoup mieux que moi-même. Tout en causant, je remarquai l'attention particulière qu'elle mettait à composer un bouquet d'après une note qu'elle consultait à tous momens, et je présumai qu'il était question d'un *hiéroglyphe végétal*. « De mon tems et du vôtre, me dit-elle, nous ne songions pas à faire parler les fleurs : une jacinthe, une rose, un œillet, ne voulaient rien dire, ou du moins disaient la même chose ; aujourd'hui chaque fleur est une lettre, une pensée ou un sentiment ; et telle est l'énergie de ce langage, qu'en mettant cette *oreille-d'ours* à la place de ce *pied-d'alouette*, je serais certaine de faire évanouir la personne à laquelle ce bouquet est destiné. Je ne jugeai pas à propos d'entamer une dissertation savante avec Mme Bernard, pour lui apprendre l'origine d'une langue qui a le grand inconvénient de ne pouvoir se parler que pendant une saison ; j'aimai mieux tirer parti de la bonne volonté qu'elle avait de m'instruire, en la questionnant sans affectation sur

les personnes qui se présentèrent successivement à son riant comptoir.

Je remarquai d'abord trois enfans uniformément vêtus, et conduits par une gouvernante dont les soins avaient quelque chose de la tendresse d'une mère. Ils venaient se pourvoir d'un bouquet pour la fête de leur grand-papa. On leur remit à chacun un petit bouquet de *pensées* et d'*immortelles ;* c'est en vain que les marmots demandaient de plus belles fleurs : la gouvernante leur répondait que M. l'abbé (c'était probablement leur précepteur) avait bien recommandé qu'on n'en prît pas d'autres ; j'en devinai la raison en prêtant l'oreille au *compliment* que l'aîné marmottait à voix basse. J'appris de Mme Bernard que ces enfans étaient fils et petits-fils de M. R***, notaire, et qu'ils appartenaient à une de ces familles plus nombreuses à Paris qu'on ne le croit généralement, où les mœurs et les vertus sont héréditaires, et dont les habitudes patriarcales se conservent avec un respect religieux de génération en génération.

Un moment après, je vis arriver une petite femme de chambre bien leste, bien accorte,

dont j'examinai peut-être avec un peu trop de complaisance la grâce et la gentillesse : elle était vêtue d'une robe à guimpe de mousseline rayée, recouverte d'un tablier à poches en perkale éblouissante de finesse et de blancheur. Il y avait beaucoup d'art et de coquetterie dans l'arrangement du bonnet de dentelle, surmonté d'un fichu de Madras, qui composait sa coiffure, et même dans le joli bas de coton à jour, dans le petit soulier de prunelle noire dont elle était chaussée. La fringante soubrette venait faire sa provision journalière de fleurs pour le boudoir de sa maîtresse. Je cherchais à deviner l'état de cette dernière, en écoutant sa femme de chambre faire à Mme Bernard une description naïve « de ce boudoir en glaces, la plus belle pièce du logement, dans lequel un double rideau de mousseline et de taffetas ne laissait pénétrer qu'un demi-jour (et où tout était sacrifié à l'effet ou à l'agrément d'un lit de repos en lévantine bleu de ciel, garni de franges noires......... » J'hésitais encore à prononcer, lorsque la jeune fille, après avoir entassé dans une grande corbeille des gerbes de roses, d'œillets, de fleurs d'orange, sortit en disant

à la bouquetière, avec un sourire d'une expression maligne : « *Monsieur* vous payera. »

Mme Bernard commençait à me donner quelques détails sur la soubrette, sur la dame et sur le *Monsieur* qui avait un crédit si bien établi chez elle : nous fûmes interrompus par un beau jeune homme au regard mélancolique, qui se fit apporter la corbeille aux *fleurs mêlées*, en assembla quelques-unes, et sortit en jetant une pièce d'argent sur le comptoir. « Tous les jours, me dit-elle après qu'il fut parti, et en prévenant la question que j'allais faire, ce jeune homme vient composer ici son courrier; il me croit étrangère à son langage, et ne se doute pas qu'il me tient lui-même au courant de son intrigue : aujourd'hui, par exemple, son bouquet de *narcisses*, de *réséda* et *d'anémones*, indique un violent accès de jalousie, et menace d'une rupture la dame de ses pensées, que je ne vous nomme pas parce que c'est une de mes meilleures pratiques ; celle-ci lui portera sa réponse ce soir, sur son chapeau de paille, dans la grande allée des Tuileries : il est probable qu'elle se disculpera par une touffe de *bluets*, à moins qu'en le prenant au mot sur le *réséda*

elle ne se décide à rompre une liaison qui ne les rend heureux ni l'un ni l'autre. »

A ce jeune homme succéda un de ces vétérans de la galanterie dont Potier nous offre en ce moment une copie si parfaite au théâtre des Variétés. Ce vieux beau conserve à cinquante-cinq ans les manières, les goûts, les habitudes qu'on avait de la peine à lui passer à trente ; il emploie, ou plutôt il perd sa matinée entière à la toilette de quelques femmes dont il fait les commissions, sans se rendre compte du motif qui les détermine à l'admettre en tiers le soir dans leur loge, et à prendre de préférence sa main en sortant du spectacle. Mme Bernard en fait beaucoup de cas : c'est pour lui que fleurissent les premières violettes, que s'entr'ouvrent les premières roses ; il est vrai qu'elle lui fait chèrement payer les goûts de son éternelle jeunesse.

Tout occupé de ce Lovelace sexagénaire, je n'avais pas fait grande attention à un homme de moyen âge, d'un extérieur plus simple que négligé, qui était entré et sorti sans dire un mot, après avoir payé un bouquet d'héliotrope que Mme Bernard lui avait remis sans qu'il le de-

mandât. Elle me le fit remarquer. « Regardez bien cet homme, me dit-elle ; il est à peu près unique dans son espèce, non pas en qualité de peintre, quoiqu'il ait un talent très-distingué, mais en qualité de mari. Il y a bientôt onze ans qu'il a perdu une femme qu'il adorait, et depuis ce tems, le 6 de chaque mois, jour de la mort de son épouse, il ne manque jamais de porter sur son tombeau un bouquet des fleurs qu'elle a le plus aimées. » J'ai eu besoin d'acquérir la preuve du fait que m'assurait Mme Bernard ; car je crois plus facilement à l'excès de la douleur qu'à sa durée. J'ai vu des gens mourir de chagrin en quinze jours ; j'en ai bien peu vu pleurer le même objet dix ans après sa perte.

Je me préparais à quitter Mme Bernard, lorsque je vis arriver un jeune auteur : il venait commander des bouquets pour deux actrices qui jouaient le soir dans sa pièce nouvelle. A son air d'assurance, à la difficulté qu'il avait à trouver rien d'assez beau pour ces dames, je devinai sans peine qu'il était fort content de lui-même, et qu'il avait bien bonne opinion de son ouvrage. La bouquetière, qui le connais-

sait, lui demanda en riant s'il était nécessaire qu'elle préparât les bouquets que les garçons de théâtre sont dans l'usage d'aller offrir aux auteurs le lendemain d'un succès : il répondit modestement qu'on ne pouvait répondre de rien , et que sa pièce pouvait fort bien, comme le *Misantrope*, tomber à une première représentation. Les journaux du lendemain m'ont appris que le chef-d'œuvre de ce modeste auteur avait effectivement subi le sort de celui de Molière; il est à craindre qu'il ne se relève pas aussi victorieusement de sa chute.



N° XLVII. — 27 *juin* 1812

LE PALAIS-ROYAL.

What an empty thougthless tribe!
Engl. Muses.

Quelle foule insensée et frivole !

Je vois encore d'ici cet ancien jardin du Palais-Royal, planté sur les dessins du sieur Desgots, neveu du célèbre Le Nôtre ; ces deux pelouses symétriques bordées d'arbres en boule ; ce grand bassin en demi-lune qu'entourait un treillage à plusieurs niches, dans lesquelles on avait placé quelques statues assez médiocres de Guillaume Coustou et de Leremberg ; ce quinconce de tilleuls ; cette magnifique allée en berceau, fermée sur les côtés par des charmilles taillées en portiques. Ce beau jardin, où mon grand-père avait vu le mentor de

Louis XIII promener ses sombres rêveries et méditer avec la même gravité un plan de campagne et un plan de tragédie, le siége de la Rochelle et un couplet à Marion de Lorme; ce jardin, dans ma jeunesse, avait ses trois classes d'habitués très-distinctes. L'une se composait de ces spéculatifs, mieux désignés sous le nom de *gobe-mouches*, qui règlent *incognito* les intérêts de l'Europe; l'autre formait une espèce d'académie en plein vent, où l'on discutait, scène par scène, vers par vers, le mérite de *Zaïre* et de *Rhadamiste*, où l'on distribuait, en prenant une glace, les rangs dans la littérature et les fauteuils de l'Académie; la troisième, composée en grande partie de gens du monde et de littérateurs du second ordre, était bien la réunion la plus joyeuse et la plus maligne qu'il y eût au monde : on continuait à y distribuer les brevets du régiment de la Calotte; on y faisait justice en vaudevilles, en épigrammes, des sottises du tems, des détracteurs de l'Encyclopédie, du quinquina et de l'inoculation. Tous les amateurs du théâtre se rassemblaient, avant l'heure du spectacle, au café de Foi (le seul qu'il y eût alors au Palais-

Royal); ils en sortaient par groupes pour se rendre, les uns à l'Opéra, dans l'enceinte du Palais même, les autres aux Tuileries et dans la rue Mauconseil, où se trouvaient la Comédie-Française et la Comédie-Italienne, et revenaient au même lieu se rendre compte de la représentation à laquelle ils avaient assisté.

Tel était l'état des choses au Palais-Royal en 1762, lorsque je partis pour un voyage de long cours. A mon retour, tout était changé. D'immenses galeries, d'innombrables boutiques, avaient remplacé les allées de tilleuls et les portiques de feuillages; je crus être encore à la foire du Caire ou au grand marché d'Ispahan. On criait beaucoup contre un prince qui avait, disait-on, spéculé sur le déshonneur de son palais, et qui perdait en considération ce qu'il gagnait en revenu. Ces plaintes, élevées par les propriétaires des maisons voisines, qui ne trouvaient point leur compte à ces changemens, étaient aussi injustes que ridicules; et l'opinion publique qui les adopta méritait peut-être, dans cette circonstance, le mépris que ce prince affectait trop généralement pour elle, et que depuis il expia si cruellement.

La physionomie des habitans du Palais-Royal a changé avec celle du lieu même : c'est maintenant une espèce de chambre obscure où l'on voit tout ce qui se passe dans la capitale, une sentine où se trouvent rassemblés toutes les folies, tous les vices, tous les ridicules, tous les plaisirs, et toutes les misères de l'humanité. Depuis un assez grand nombre d'années, je n'avais vu le Palais-Royal qu'en le traversant; sans aucun autre motif qu'une répugnance qui tenait à des souvenirs fâcheux, j'évitais de m'y arrêter. Cette vieille rancune céda au désir de remplir, dans toute son étendue, ma tâche d'observateur; et je pris la résolution de consacrer une journée entière à visiter ce grand bazar de l'Europe, et à étudier les mœurs de ses habitans.

J'y entrai mardi dernier à huit heures du matin, après avoir été faire quelques emplettes dans la rue Saint-Denis. Le premier contraste dont je fus frappé, fut celui du mouvement qui régnait dans un quartier, et du repos qu'à la même heure je trouvais dans l'autre. Tous les marchands de la rue Saint-Denis étaient, depuis long-tems, à leurs comptoirs; tous les

magasins du Palais-Royal, excepté ceux de comestibles, étaient encore fermés. J'allai m'établir sur une chaise auprès de la Rotonde, où je me procurai pour deux sous la lecture des journaux. C'était le surlendemain d'une pièce nouvelle; plusieurs curieux se les disputaient. De six journaux quotidiens, deux assuraient que la pièce était tombée; les quatre autres annonçaient qu'elle avait eu le succès le plus brillant: je remarquai avec un sentiment pénible que la plupart de mes compagnons de lecture témoignaient un empressement tout particulier pour les deux feuilles malévoles, et j'en conclus que l'Envie et la Haine se lèvent plus matin que la Justice et l'Amitié.

Le jardin commençait à se remplir de trois espèces de gens qu'on est presque toujours sûr de trouver ensemble, et qui cherchent à employer, ceux-ci leur tems, ceux-là leur argent, et les autres leur industrie. Les premiers sont faciles à reconnaître: d'un air aussi ennuyé qu'ennuyeux, ils traînent leurs pas d'une allée dans une galerie, d'un café à une chaise, et arrivent au soir sans pouvoir se rendre compte d'une seule action de la journée. Les seconds, sans

être plus occupés, sont plus agissans : ils parcourent les magasins, se créent des fantaisies qu'ils appellent des besoins, et, constamment dupes d'eux-mêmes et des autres, finissent toujours, sans sortir du Palais-Royal, par trouver l'occasion de vider leur bourse. La troisième espèce est, de beaucoup, la plus nombreuse : vous reconnaissez les gens dont elle se compose, à leurs prévenances, à leurs civilités *obséquieuses*, à l'empressement qu'ils mettent à vous apprendre la nouvelle du jour, à vous arracher une réponse insignifiante qui leur donne le prétexte de lier conversation aujourd'hui, et de vous aborder le lendemain comme une ancienne connaissance.

Il est dix heures ; j'entre au café de *Chartres*, où j'ai vu jadis aux prises les cocardes *vertes* et les cocardes *blanches*, la *Montagne* et la *Gironde* : abandonné pendant long-tems aux paisibles joueurs de dames et de dominos, il est maintenant en grande faveur parmi les gourmands de profession. Le café *Hardi* a vu disparaître la gloire de ses *rognons* devant les *coquilles aux champignons* du café de *Chartres*, où déjeunent pour l'ordinaire ceux qui vont di-

ner au Rocher de Cancale. Je demande du thé ; un gros homme de la table voisine, qui dépeçait un poulet à la tartare, me regarde en pitié ; les garçons ne se pressent point de me servir : l'humeur me prend ; je sors, et vais au café *Lemblin*. Ce café, d'institution moderne, ne tardera pas à faire du bruit dans le monde, si l'on tient au projet d'en faire le centre de la faction musicale, ou plutôt anti-musicale, qui s'est proposé la noble tâche de décrier un établissement public dont la France s'honore. Déjà quelques-uns des affidés viennent y pérorer en faveur de la musique de M. Belloni, qu'ils n'ont point entendue, et contre la musique de M. Catel, qu'ils sont désespérés qu'on entende. « Point d'harmonie, point d'orchestre, point de bruit ! s'écrient-ils de toute leur force ; nous voulons du chant.... — Mais enfin, Messieurs, la mélodie....... — Point de mélodie ! nous voulons du chant, rien que du chant. » Quelle sotte et misérable querelle ! Peut-être n'y aurait-il qu'un mot à dire pour la terminer ; mais il y a tant de gens qu'elle amuse, tant d'autres qu'elle occupe, sans compter ceux qui en vivent, qu'on ne doit pas se presser de fer-

mer la bouche aux professeurs du café *Lemblin.*

C'est à midi que le Palais-Royal brille de tout son éclat : les magasins se remplissent ; les gens d'affaires parcourent les allées ; les vieillards s'asseyent au soleil ; les oisifs se promènent sous les galeries, s'arrêtent devant le vitrage des boutiques, ou s'amusent à lire les affiches dont les murs sont tapissés.

Tout en m'amusant moi-même à lire ces affiches, je vis entrer *au Bras-d'Or,* dans la boutique d'un marchand-tailleur, un grand jeune homme, qu'à son habit de silésie chiné, à un bouton d'émail, à sa veste de satin couleur de feu à franges vertes, et à sa culotte de casimir serin, je ne balançai pas à prendre pour quelque honnête provincial, arrivé la veille par les pataches du Bourbonnais : il resta près d'une demi-heure dans ce magasin. Curieux de savoir ce qu'il pouvait y faire, j'eus la patience de l'attendre : je le vis ressortir, à mon grand étonnement, vêtu de neuf des pieds à la tête, et tellement changé dans son nouveau costume, qu'il aura pu se faire remarquer le soir, par son élégance, au balcon de l'Opéra.

Je laissai là mon provincial, et, sous prétexte

de changer un verre à mes lunettes, j'entrai chez Haring l'opticien, en même temps qu'un jeune homme dont la figure m'aurait paru plus agréable, si sa démarche n'eût pas été aussi insolente : il fit l'emplette d'une paire de besicles en vermeil, d'un lorgnon en or, et d'une lunette de spectacle. Interrogé par l'opticien sur le numéro des verres dont il faisait usage, il convint qu'il avait la vue excellente; qu'il n'achetait un lorgnon que pour avoir occasion de le suspendre à son cou par une tresse de cheveux d'une couleur très-*voyante;* qu'il ne se décidait à porter des besicles que pour n'être pas obligé de voir tous ceux qui le saluent, et qu'il ne se servait d'une lorgnette au balcon que pour se faire remarquer dans les loges.

En sortant de chez Haring, je m'arrêtai avec quelques badauds à la porte de Corcelet, le marchand de comestibles. Deux ou trois maîtres-d'hôtel s'y concertaient sur le choix de leurs provisions, et consentaient à débarrasser le marchand des objets dont il désespérait de se défaire. Si la probité de cette classe de gens n'était pas aussi généralement reconnue, je serais tenté de croire que ceux-ci n'ont pas joint le mémoire

de Corcelet à celui qu'ils ont présenté à leurs maîtres.

A quelques pas de là, je remarquai, dans la boutique d'une modiste, une très-jolie personne dont les traits ne m'étaient point inconnus. Ce ne fut pourtant qu'après de longs efforts de mémoire que je me rappelai certaine petite villageoise, fille d'un honnête fermier des environs de Bayeux, qui était venue à Paris pour être bonne d'enfans, et que l'on avait adressée à une dame de mes amies. A la recherche de sa parure, à l'aisance de ses manières, à l'espèce d'hommages qu'elle recevait, je devinai qu'elle n'avait point cédé à sa première vocation, et qu'elle avait pris un autre essor. Je crus inutile de répéter, à une belle demoiselle coiffée à la grecque, en apprentissage dans un magasin de modes des galeries de bois, les leçons de morale que j'avais faites à une petite fille en cornette et en bavolet, arrivée à Paris de la veille; mais je me promis bien de consigner quelque jour dans un bulletin spécial les réflexions que cette rencontre me fit naître.

Vers quatre heures, la place de la Rotonde offre le tableau le plus piquant et le plus varié.

Là, le marchand de Leipsick rencontre le négociant d'Amsterdam auquel il avait assigné ce rendez-vous six mois d'avance; là, se réunissent ces joueurs heureux qui n'avaient pas de quoi dîner la veille, et qui vont ce jour-là dépenser 40 francs aux *Frères Provençaux;* là, se retrouvent ces frères d'armes, compagnons inséparables de gloire et de plaisirs, concitoyens de Marseille, de Bordeaux, de Toulouse, que trahit leur accent méridional. Dans la foule qui circule autour de moi, je remarque ce jeune étourdi qui poursuit un brocanteur pour lui donner à moitié prix la montre de Breguet qu'une série de *rouges* lui a fait acheter la veille, et qu'une *intermittence* le force à revendre le lendemain; j'écoute en riant ce que raconte à son compatriote ce gros bourgeois de Montfort-l'Amaury. « Il avait quelques emplettes à faire; il est entré sous les galeries dans un magasin de *nouveautés:* dix jeunes filles de boutique, charmantes, étaient rangées autour du comptoir; à chaque article qu'il demandait, une de ces demoiselles lui répondait avec un sourire: *Nous ne tenons pas cela;* et il est sorti sans de-

viner ce que l'on pouvait vendre dans une boutique où il n'y avait rien. »

L'heure du dîner était venue; j'entrai chez *Naudet* ; et lorsque je redescendis pour continuer mes observations, je ne tardai pas à m'apercevoir que celles qui me restaient à faire au Palais-Royal n'étaient point de ma compétence, et qu'il y a dans certains tableaux une partie qu'il faut laisser dans l'ombre.



N° XLVIII. — *4 juillet* 1812.

LES AMIS.

O divine Amitié, félicité parfaite!
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures,
Sans toi, tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être et vivre dans autrui.

VOLT., 4e. *Disc. en vers.*

. . . . *Absentem qui rodit amicum;*
Qui non defendit, alio culpante. . . .
. . . .
. . . .
. . . . *Hic niger est, hunc tu, Romane, caveto.*

HOR., Sat. 4.

Défiez-vous de celui qui médit de son ami absent, ou qui ne le défend pas quand on en dit du mal.

A en juger par le mot de Sénèque : *O mes amis, il n'y a plus d'amis!* on ne s'est jamais bien entendu sur la valeur du mot *amitié*, ou du moins il y a long-tems qu'on a senti la nécessité de

le détourner de sa véritable acception, pour avoir occasion d'en faire usage. J'ai la plus profonde vénération pour ces amitiés *antiques* qui ont fourni de si beaux vers aux poètes, de si belles pages aux historiens, de si nobles maximes aux moralistes; mais je suis un peu humilié pour l'espèce humaine, qu'il faille remonter jusque dans la nuit des siècles pour trouver ces mémorables exemples. Les Thésée et les Pyrithoüs, les Oreste et les Pylade, les Nisus et les Euryale, sont dignes de tous nos respects; mais les tems héroïques où ils ont pu vivre sont bien voisins des tems fabuleux, et pour m'enthousiasmer sur leurs vertus j'aurais besoin d'être plus sûr qu'ils ont existé.

L'amitié est de tous les sentimens celui que l'on connaît le moins par expérience, et celui dont on parle le mieux. Cicéron, Plutarque, Sénèque, en ont fait une peinture admirable; ils en avaient une idée sublime; mais on voit qu'ils parlent de ce qu'ils imaginent, et non de ce qu'ils ont senti; ils font de l'amitié une vertu divine: le seul Montaigne en a fait la plus douce et la plus noble des passions humaines. Il est désormais impossible d'écrire une page sur l'amitié

sans citer ce passage de l'auteur des *Essais* : « Si l'on me presse de dire pourquoi je l'aimais » (La Béotie), je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, » parce que c'était moi.... Les plaisirs mêmes, » au lieu de me consoler, me redoublent le re» gret de sa perte ; nous étions à moitié de tout ; » il me semble que je lui dérobe sa part. » Ces quatre lignes contiennent la définition, l'éloge et le code de l'amitié véritable. Voyons ce que d'autres philosophes ont entendu par ce mot. Addison prononce avec trop d'humeur « que l'amitié des gens du monde n'est qu'une confédération de vices ou une ligue de plaisirs. » (*Friendship of the world, confederacies in vice, or leagues of pleasure.*) La Rochefoucauld me semble plus près de la vérité quand il dit : « Ce » que les hommes ont nommé amitié n'est » qu'une société, un ménagement réciproque » d'intérêts, un échange de bons offices ; ce » n'est enfin qu'un commerce où notre amour» propre se propose toujours quelque chose à » gagner. » Il aurait pu ajouter, avec Mirabeau, que c'est du moins un heureux détour de l'amour-propre de pouvoir s'aimer dans autrui sans

craindre d'être accusé du plus léger intérêt personnel. Mais laissons là ces généralités qui sont du domaine de la plus haute morale, et, sans sortir du petit cercle de nos observations journalières, examinons quel rôle joue l'amitié dans l'état actuel de nos mœurs.

« J'ai trois sortes d'amis, disait plaisamment » Voltaire : les amis qui m'aiment, les amis à » qui je suis indifférent, et les amis qui me dé- » testent. » Cette boutade de l'homme d'esprit par excellence offre la classification la plus exacte sous laquelle on puisse ranger les amitiés du jour. Je dois le dire à l'honneur de la société et de l'époque où nous vivons : la première de ces trois espèces d'amis, ceux qui s'aiment, est peut-être, à tout prendre, plus commune qu'elle ne l'a jamais été. (Bien entendu qu'il n'est point question ici de ces exceptions sublimes, de cette *nécessité*, de cette *ame en deux corps*, de cette *sainte couture* dont parlent Aristote, Cicéron, et Montaigne, mais de ces liaisons agréables qui établissent entre deux personnes un commerce habituel de confiance, de soins et de bons offices.) Une remarque générale, que je pourrais appuyer d'un assez grand nombre d'observations

particulières, c'est que les exemples de cette *bonne* amitié ne se trouvent guère aujourd'hui qu'entre des personnes de sexe différent : Mme de Cénis peut en servir de modèle. Je l'ai connue dans sa jeunesse ; l'amour répandait alors plus d'éclat que de bonheur sur sa vie ; sa rupture avec le vicomte de Senneterre fut accompagnée de circonstances dont sa réputation eut à souffrir ; sa légèreté, sa coquetterie passaient en proverbes. Obligée de chercher un asile hors de France à l'époque de nos troubles civils, l'adversité qui l'atteignit dans son exil développa en elle une force de caractère et des vertus qu'elle-même ne se connaissait pas. Après dix ans de séparation, un malheur commun réunit de nouveau deux personnes qui se haïssaient depuis long-temps pour s'être aimées quelques mois : Mme de Cénis devint l'amie de M. de Senneterre ; et celle dont l'amour eut tant à se plaindre est aujourd'hui citée comme un modèle de la plus tendre et de la plus constante amitié. Je suis fâché que le cadre étroit où je suis resserré ne me permette pas de partir de ce fait et d'une foule d'autres qui se présentent à la fois à mes yeux et à ma mémoire, pour venger les femmes

du reproche injuste que leur font Plutarque et ses nombreux échos, de ne pas être susceptibles d'amitié.

Duclos, dans son livre des *Considérations sur les Mœurs*, où il fait une peinture assez piquante des amis *indifférens*, observe « que le privi-» lége d'un ancien ami n'est guère que d'être » refusé de préférence, et obligé d'approuver » le refus; trop heureux si, par un excès de con-» fiance, on lui fait part des motifs! »

Durfort est mon ami d'enfance; nous avons jusqu'ici partagé bonne et mauvaise fortune : il est appelé à une place éminente; il connaît mes ressources, mes besoins, et plus d'un emploi est à sa disposition : je suis étonné qu'il ne pense pas à moi; ses grandes affaires l'occupent; je me montre; il est flatté de me voir, mais il n'est pas obligé de deviner l'objet de ma visite. (Tous les amis ne ressemblent pas à ceux du *Monomotapa**.) Il m'en coûte beaucoup, mais enfin je le mets sur la voie...... Il me refuse, mais là, bien franchement, sans me cacher ses motifs : « Un refus ne peut me fâcher, moi, vieil

* La Fontaine, fable des *Deux Amis*.

ami de la maison... Il a fallu contenter de préférence des inconnus recommandés dont on courrait risque de se faire des ennemis ; mais l'occasion se représentera. » Elle se représente vingt fois, et toujours les mêmes considérations avec elle. Je prends de l'humeur, je suis prêt à rompre pour toujours avec Durfort, mais je me souviens à propos du précepte de Bacon : « Il faut savoir aimer ses amis jusque dans leur prospérité. »

J'étais avant-hier chez Mme de Sainte-Luce, avec l'énorme baron d'Orfeuil, lequel, après dîner, digérait péniblement, enfoncé dans une bergère où il faisait semblant de réfléchir. Un étourdi a la maladresse de parler de la mort récente du pauvre Darcis, ami intime du baron. On craint qu'il n'ait rouvert une blessure encore vive ; on cherche à détourner la conversation : d'Orfeuil la ramène sur ce triste sujet ; il ne tarit point sur les louanges de son défunt ami, et termine par ce trait : « Nous étions liés depuis trente ans ; il manquait de tout ; il est mort dans la misère, et ne m'a jamais emprunté un écu. » Tout à côté de cette masse grossière d'égoïsme et d'*indélicatesse* se trouvait un docteur soi-

disant médecin, gros réjoui dont la face rubiconde annonce la bonhomie la plus triviale et la familiarité la plus incommode. C'est bien la créature la plus communicative qu'il y ait sur le globe. Il vous appelle son ami la première fois qu'il vous rencontre, et vous tutoie la seconde. Nous sommes sortis ensemble, et j'ai remarqué que, dans la longueur du boulevart Italien, il a donné ou plutôt pris la main à vingt personnes, et qu'il en a salué pour le moins quarante. Tout le monde connaît son petit dialogue avec M. de N*****, qu'il aborda auprès du poêle, à la sortie de l'Opéra, en lui disant : « *Bonsoir, mon ami; comment te portes-tu? — Fort bien, mon ami; comment te nommes-tu?* »

Parlons maintenant des amis qui se détestent entre eux, ou dont l'un déteste l'autre. « Quelquefois, dit, je ne sais plus en quel endroit, Rivarol, qui me fournit à la fois la preuve et la citation, deux hommes se lient pour haïr, à frais communs, telle personne ou tel parti; ils sont unis pour des haines communes. » Je pourrais signaler quelques-unes de ces odieuses associations, dont la lâcheté, la bassesse et l'en-

vie ont formé les nœuds ; mais ce serait aussi par trop abuser du nom d'ami que de le donner à des complices.

Par la raison que l'amitié a ses dupes, elle a ses hypocrites. Connaissez-vous M. Le Bon ? C'est l'homme de France qui a le plus mauvais goût, l'esprit le plus faux, et qui écrit le plus mal. Je ne dirai pas que c'est celui dont la plume est la plus vénale ; il ne faut décourager personne. Quoi qu'il en soit, ce M. Le Bon parle beaucoup d'amitié, mais de cette amitié mâle, vigoureuse, qui n'admet point de petites considérations. S'il faut l'en croire sur parole, il est doué d'une trempe de caractère à la Duclos ; il ne transige jamais avec la vérité : *Amicus Plato, magis amica veritas ;* telle est sa devise. Plus il aime ses amis, moins il les épargne, plus il est choqué de leurs défauts ou de leurs travers. Non-seulement il leur doit la vérité, mais il la doit aussi au public ; et c'est ordinairement lui qui reçoit ses confidences amicales. Un de ses amis vient-il à mettre au jour un ouvrage, sa vieille amitié, qui l'éclaire aussitôt sur les défauts qui s'y trouvent, au point de lui

en montrer qui n'y sont pas, s'empresse de lui donner en public des conseils qui dispensent la haine de prendre part à la discussion. On conviendra, j'espère, que cet ami-là ne doit pas être mis au nombre de ceux dont parle Tacite: *Pessimum genus, amicorum laudantes*, etc. (La pire espèce des amis sont les flatteurs.)

« La peste soit de pareils amis! s'écria le marquis de Senneville, en présence de qui j'esquissais ce portrait. Comment se dit-on l'ami de l'homme que l'on déchire? Je soutiens, moi, que l'amitié doit être aveugle sur les défauts. Vous connaissez ma liaison avec ce pauvre chevalier de Mirecourt; il avait trois passions malheureuses: le jeu, les femmes et les vers; les deux premières ont causé sa ruine, et la troisième a fini par le couvrir de ridicules. Il avait en moi la plus grande confiance; mais, loin de l'attrister par d'inutiles conseils, j'ai fait mon devoir d'ami en respectant ses faiblesses et en caressant jusqu'au bout son amour-propre d'auteur. — Monsieur, répondis-je à cet ami tout aussi perfide que l'autre, si j'avais connu M. de Mirecourt, je l'aurais engagé à se munir contre

ces louanges d'un certain charme dont parle Virgile :

Si ultrà placitum laudarit, bacchare frontem
Cingite, ne vati noceant *. »

Je parlais encore à M. de Senneville, lorsque je vis entrer dans le salon un grand jeune homme, au devant duquel plusieurs autres coururent : j'entendis chuchoter les mots de *duel*, de *bois de Vincennes*, de *mort sur la place*. Je m'informe ; j'apprends qu'il est question d'une querelle entre trois amis rivaux, laquelle avait eu pour cause une petite danseuse, et pour résultat la mort d'un de ces jeunes gens et la fuite de son adversaire, tandis que le troisième était allé passer quelques jours à la campagne avec la moderne Hélène, objet de la dispute.

S'il est pénible de penser qu'une femme est la cause d'une rupture sanglante entre des amis de plaisirs, il est consolant d'en voir une autre servir, en quelque sorte, de lien entre deux hommes qu'aucune circonstance, aucun rapport

* Si on vous loue outre mesure, ceignez votre front de verveine, de peur que l'éloge ne vous porte à la tête.

d'âge, de convenance, de position, ne semblait devoir rapprocher. En effet, pourquoi Senard est-il admis dans l'intimité de quelques grands seigneurs ? A-t-il un nom connu, de la fortune, quelques qualités brillantes ? Non, c'est un aventurier sans esprit, sans talens, sans naissance. — J'entends ; c'est un de ces bouffons aimables dont les facéties..... — Rien moins que cela : Senard est le plus triste, le plus lourd et le plus maussade des hommes ; mais il n'a pas quitté les coulisses de l'Opéra depuis la première représentation d'*Ermelinde ;* mais il n'entre pas une élève à l'école de danse, pas une jeune apprentie dans une boutique de lingère ou de modes, dont il ne connaisse les moyens, les ressources et l'existence ; c'est le répertoire ambulant de la chronique scandaleuse de la capitale. Je ne sais pas trop comment on appelle maintenant à Paris l'emploi qu'exerce l'ami Senard ; mais je me souviens encore du nom qu'on lui donne en province.

Que faut-il conclure de ces différentes observations ? Que l'amitié dans toute son excellence est aujourd'hui ce qu'elle a toujours été, la chose du monde la plus rare ; qu'on ren-

contre plus communément qu'autrefois, surtout entre personnes de sexe différent, de ces liaisons agréables, fondées sur l'estime, la bienveillance et l'habitude ; et qu'on serait tenté de croire avec La Bruyère que les meilleures amitiés sont celles qui succèdent à l'amour ; enfin, que le mot *ami* est maintenant de tous les mots de la langue française celui qui reçoit de l'usage les acceptions les plus diverses et les plus éloignées de sa véritable signification.



N° XLIX. — 18 *juillet* 1812.

LA FÊTE DE SAINT-PIERRE.

Custom is the principal moderator of mans'life ; let us by all means, take care to ingraft good customs.
BACON, *Essais.*

L'habitude est le principal modérateur des actions humaines ; faisons donc en sorte de contracter et de conserver de bonnes habitudes.

« LA *famille* est de toutes les sociétés la plus naturelle et la plus ancienne : c'est là qu'on a trouvé le bonheur dans ses jeunes années ; c'est là qu'il faut encore le chercher dans sa vieillesse ; et s'il est vrai que les mœurs domestiques soient la base la plus solide de la félicité d'un peuple, on ne saurait examiner de trop près les usages qui servent à en marquer l'altération, la déviation ou les progrès. Telles sont, dans chaque famille, ces réunions annuelles qui ont pour

objet la fête des grands parens : c'était autrefois un devoir où l'amitié, la piété filiale trouvaient, sans dépense, une occasion de plaisir ; ce n'est le plus souvent, aujourd'hui, qu'un usage où la vanité cherche une occasion de dépense. Les membres de la famille, et quelques anciens amis, doivent seuls être admis dans ces réunions intimes, d'où l'on aurait tort de conclure qu'elles sont à peu près également nombreuses dans les premières et dans les dernières classes de la société.

Au riche les parens pleuvent de toute part ;
Sa maison toujours en fourmille ;
Et souvent le pauvre est bâtard
Au sein même de sa famille.

» Ces fêtes, au nombre des convives et au luxe près, sont maintenant calquées sur le même modèle ; et le reproche le plus grave qu'elles me semblent mériter, c'est de s'écarter chaque jour davantage de l'objet et de la simplicité de leur institution primitive.

» Je trouve plus raisonnable, je dois en convenir, l'usage qui a prévalu chez les Anglais et chez les Allemands, de célébrer *l'anniversaire de la naissance* au lieu de *la fête patronale ;* mais

je n'approuve pas ceux qui cherchent à introduire cette innovation parmi nous : les vieilles habitudes se détruisent, mais il est rare qu'elles se remplacent ; et si la routine est le fléau des arts, l'habitude est le garant des mœurs. Dans la belle saison, les fêtes, parmi les gens qu'on est convenu d'appeler comme il faut, se donnent, ou, pour me servir de l'expression consacrée, *se souhaitent* à la campagne, où l'on réunit à grands frais les plaisirs les plus dispendieux de la ville. L'usage, qui ne se contente plus, comme autrefois, d'une simple fleur, ni même d'un gros bouquet enfermé dans un cornet de papier blanc, veut que l'on arrive muni d'une élégante corbeille de la composition du fleuriste du coin de la rue du Mont-Blanc, ou de quelque plante exotique décorée d'un nom grec ou latin de quinze ou vingt syllabes. Après un dîner splendide, qui se prolonge sans gaîté jusqu'à la chute du jour, on exécute, entre deux paravens, quelque *proverbe* de circonstance, où, pour éviter la fadeur, on a soin de ne pas dire un mot de celui à qui la fête s'adresse. Après la comédie, on fait deux ou trois tours dans la grande allée du parc, illuminée en verres de

couleurs, jusqu'à ce qu'au signal donné par un pétard tout le monde se rassemble sur la terrasse pour voir tirer un feu d'artifice de Ruggieri, dont il est rare que l'humidité n'ait pas endommagé les pièces principales.

» Le passementier de la rue aux Fers, le tapissier de la rue aux Ours, n'a point de terre à dix lieues de Paris ; mais il a loué, à Ménil-Montant, une grande maison et douze toises de jardin, qu'il appelle sa campagne, et dans laquelle sa femme, le jour de la Saint-Claude, parodie, tous les ans, la fête dont elle a vu les préparatifs au château, en allant y porter des meubles. »

Tel est, à peu de chose près, le résumé d'une conversation que j'eus, il y a quelque tems, en me promenant au Luxembourg, avec M. d'Anceney, un des notaires les plus considérés de Paris, et dont le père, M. Le Prévost d'Anceney, encore vivant, a exercé pendant quarante ans la même profession, où il s'est concilié l'estime universelle. Dans le cours de notre entretien, M. d'Anceney, tout en convenant de la justesse de mes remarques, me reprocha d'en trop généraliser l'application, et s'offrit de me

prouver, une autre fois, qu'il se trouvait encore en France, au sein de Paris même, de ces familles de bonnes gens où l'on conserve la tradition des mœurs patriarcales. Le lendemain je reçus un billet de son père, qui m'invitait à dîner en famille pour le *jour de la Saint-Pierre*, en me prévenant que, par égard pour de vieilles habitudes de soixante-dix-huit ans, on se mettrait à table à trois heures. Je me rappelai mon entretien avec son fils, et je ne doutai point que cette invitation n'en fût la suite.

Je me rendis à l'heure indiquée chez M. Le Prévost, que j'avais connu, trente ans avant, dans son étude de la rue Dauphine, et dont le tourbillon de Paris m'avait éloigné. Il habite aujourd'hui, dans la rue du Luxembourg, une maison dont il est propriétaire. Sous la remise, une grande berline à flèche, dont les marchepieds sont en dehors, deux bons chevaux dans l'écurie, un portier bien vêtu qui paraît avoir vieilli dans sa loge, un vestibule bien clos, un escalier bien propre, tout annonce, au premier coup-d'œil, cette sorte d'opulence qui a pour principe l'ordre et l'économie. Les dix-huit personnes que je trouvai réunies dans le salon

(à l'exception de trois amis, non plus anciens, mais plus habitués que moi) étaient toutes de la famille, qui se trouvait ce jour-là au grand complet. M. Le Prévost m'adressa des reproches très-aimables sur ma longue absence, et nous nous retrouvâmes, après quelques momens, aussi liés que nous l'avions été autrefois. La cheminée et les consoles du salon étaient couvertes de bouquets, ce qui me confirma dans l'idée que cette réunion avait pour objet la fête du chef de la famille. Les fils et les filles, les neveux et les nièces avaient devancé les petits-enfans, qui arrivèrent en troupe pour complimenter le grand papa. Celui qui marchait à la tête était le plus âgé des fils de Mme d'Etieul, fille aînée du maître de la maison. Ce jeune homme, étudiant en droit, venait faire hommage à son grand-père de la thèse de licencié qu'il avait soutenue sur le premier livre du Code Napoléon. Il était suivi de ses deux jeunes sœurs, dont l'une apportait, avec son bouquet, une paire de manchettes brodées par elle-même, et l'autre une *Tête de sainte Catherine*, aux deux crayons, que l'on alla suspendre en cérémonie dans un cabinet tapissé

des œuvres de l'aimable élève. Venaient ensuite les enfans de M. d'Anceney; l'aîné des deux garçons, décoré de la croix de mérite de son lycée, débita, tout d'une haleine, un compliment en latin qui ne fit pas moins d'effet sur la famille que n'en fit jadis sur le peuple romain le discours de Cicéron pour le poète Archias; son jeune frère récita plusieurs fables de La Fontaine de manière à faire encore plus d'honneur à son intelligence qu'à sa mémoire, et la petite Louise, âgée de quatre ans, chanta, sur les genoux du patriarche, un couplet sur l'air: *O ma tendre musette!* qu'il n'entendit pas sans verser quelques larmes. Je ne pus retenir les miennes en écoutant les tendres remercîmens que ce vénérable octogénaire adressait à ses enfans, et surtout à l'une de ses filles qui lui a consacré sa vie, et qu'aucune considération n'a pu décider à se marier. L'adoration qu'il a pour elle rejaillit sur tout son sexe, dont il ne parle jamais qu'avec l'émotion la plus vive. « Sans les femmes, répète-t-il souvent, le commencement de notre vie serait privé de secours, le milieu de plaisirs, et la fin de consolations. » L'éloge des enfans, les féli-

citations mutuelles des pères et mères, nous conduisirent au moment du dîner. La table, bien servie, sans luxe et sans profusion, n'offrait rien d'extraordinaire, pas même le nombre des convives ; car M. Le Prévost est dans l'usage de rassembler chez lui sa famille tous les dimanches, et il est bien rare qu'aucune considération d'affaires ou de plaisirs dispense quelqu'un de s'y trouver. Cette douce nécessité de se revoir à des époques fixes, de s'asseoir à la même table, sous les yeux du plus respectable des pères, est sans doute une des causes qui contribuent le plus efficacement à la bonne intelligence qui règne dans cette famille. Les devoirs réciproques tendent à resserrer les liens de la parenté.

Quanto parentes sanguinis vinclo tenes,
Natura * !

dit quelque part Sénèque. C'est dans l'éloignement, dans la différence des habitudes qu'il faut chercher la raison de la mésintelligence, ou du moins de la froideur que l'on remarque trop

* Combien est fort ce lien du sang qui unit entre elles les familles !

souvent dans les familles de la classe la plus élevée.

On peut croire qu'aucune espèce de gêne ni de contrainte ne se fait sentir à une table où la réputation du cuisinier ne peut attirer personne, où l'indifférent ne trouve jamais sa place, où les seuls amis ont toujours la leur. J'étais placé près de M. d'Etieul père, ancien syndic de la communauté des imprimeurs, homme d'un très-grand mérite, et auquel on pardonne aisément le petit ridicule de se mettre au rang des voyageurs célèbres, parce qu'en 1756 il a fait partie de l'expédition de M. de la Galissonnière, en qualité de directeur de l'imprimerie que cet amiral avait établie sur son bord. Il raconte fort bien, et je me résignai de la meilleure grâce du monde à écouter le récit de son combat naval, la justification de l'amiral Bing, et l'anecdote des signaux anglais envoyés par M. de Laurency. Mon autre voisin était un ancien militaire qui a joué un moins grand rôle dans la guerre des Etats-Unis que dans celle de la musique, et qui, n'osant plus en raconter les détails dans une maison où il dîne régulièrement deux fois par semaine avec les mêmes

personnes, était ravi de trouver un nouveau convive devant lequel il pût faire parade de son érudition musicale. Il profita fort adroitement du moment où le marin-typographe cherchait la date du combat de Minorque, pour entamer une belle dissertation sur Lulli, Rameau, Gluck et Piccini, et pour m'apprendre ce que j'avais oublié depuis trente ans. Je trouvai plus amusant de l'interroger sur les querelles de musique dont nous sommes les malheureux témoins; mais, au lieu de me répondre, il regarda autour de lui d'un air inquiet, ouvrit sa tabatière, pinça ses lèvres et parla d'autre chose.

On servit le dessert; et l'apparition d'un énorme gâteau de Savoie, décoré du chiffre paternel et couronné de fleurs, rendit la conversation générale, en la ramenant à son véritable objet. L'explosion d'une bouteille de vin de Champagne donna le signal des couplets en l'honneur du vénérable *Pierre*. Je ne sais pas ce que j'aurais pensé de ces couplets le lendemain, mais je sais qu'ils m'ont paru délicieux, répétés en chœur par trois générations d'enfans groupés autour de cet heureux vieillard.

On se leva de table pour aller prendre le café

sur la terrasse : Mlle Le Prévost le fait elle-même, et les éloges qu'elle en reçoit sont les seuls dont elle soit avide. Il faut aussi goûter un *brou de noix* de sa composition, dont elle a trouvé la recette en recueillant les procédés indiqués par Mme de Genlis dans sa *Maison rurale*, et par Mme Gacon-Dufour dans son *Economie domestique*.

M. Le Prévost aime la musique avec passion ; il pense, ainsi qu'Addison, que c'est le seul plaisir des sens dont le vice ne puisse pas abuser :

The only sensual pleasure without vice.

Le vieux militaire se mit au piano, et le petit concert de famille commença par le beau chœur d'*Echo et Narcisse*, dont le grand-papa raffole, et qui fut exécuté fort agréablement. Le chef d'orchestre chanta ensuite d'une voix mal assurée, mais que le talent et le goût soutiennent encore, un grand air d'*Ermelinde*, dont il assure qu'il a fourni le motif à Philidor ; pour terminer la séance musicale, le fils de M. d'Anceney et l'aînée de ses cousines, chantèrent un nocturne de M. Gustave Dugazon, sur la musique duquel notre jeune licencié avait

arrangé des paroles analogues à la circonstance. La soirée se termina par des *charades en action*, que jouèrent ensemble les jeunes gens, tandis que les grands parens se partagèrent entre le wisk, les échecs et le trictrac.

Il était onze heures quand je sortis de cette maison, satisfait d'avoir reposé mes yeux sur une famille de gens de bien, au milieu de laquelle j'ai pu me convaincre qu'un bon père est le plus heureux des hommes, et que la nature équitable récompense le plus grand des devoirs par le plus grand des plaisirs.



N° L. — 25 *juillet* 1812.

LA COUR DES MESSAGERIES.

. . . . . *Dùm æs exigitur, dùm mula ligatur,*
Tota abit hora. HOR., sat. 5, liv. I.

Tandis que l'on fait payer, que l'on attèle les chevaux, une heure se passe.

On raille de nouveau-venus :
On observe et l'on s'examine ;
Et trente voyageurs, l'un à l'autre inconnus,
Se jugent tour à tour sur l'habit, sur la mine.
Sans se connaître on se cherche le soir :
Dès le lendemain on s'oublie ;
Et l'on se quitte enfin pour ne plus se revoir :
C'est le vrai miroir de la vie.
MICHAUD, *Poés. fugit.*

MES lecteurs ne sont pas obligés de se souvenir que le premier du mois de février dernier, à propos du *Pays Latin*, je leur ai parlé d'un jeune homme nommé Charles d'Essène, que ses parens avaient recommandé à ma surveillance pendant le séjour qu'il a fait à Paris pour

y terminer ses études et prendre ses inscriptions à l'Ecole de droit ; mais enfin, comme c'est un excellent sujet, et que la circonstance de son départ a donné lieu aux observations dont je compose aujourd'hui mon Discours, on me pardonnera sans doute d'en faire mention une seconde fois.

Ce jeune licencié, en venant me voir la semaine dernière, m'apporta une lettre de son père, où celui-ci entrait avec moi dans quelques détails sur les affaires de famille qui rendaient nécessaire la présence de son fils, et qu'il terminait en me priant de pourvoir aux frais et aux dispositions de son voyage. Elles furent bientôt faites. J'allai solder la pension du jeune homme à son hôtel de la rue Saint-Jacques, et retenir sa place à la diligence pour le lundi de la semaine snivante. La voiture devait partir à cinq heures du matin ; et, pour être plus sûr que notre écolier ne la manquerait pas, je me chargeai du soin de l'aller éveiller moi-même. j'étais à quatre heures à l'hôtel de Berri ; Charles était prêt, et Louison (la servante picarde) achevait de ficeler son porte-manteau. Cette bonne fille, chargée du bagage, nous accom-

pagna jusqu'au bureau des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, et nous quitta en essuyant ses yeux avec son tablier de siamoise, très-affligée du départ de M. Charles, et très-reconnaissante de la manière dont j'avais récompensé ses soins.

Nous avions une demi-heure devant nous; je conseillai à mon jeune voyageur d'en profiter pour faire un déjeuner succinct dans le café voisin qui venait de s'ouvrir; et, pendant ce tems, je m'amusai du spectacle que j'avais sous les yeux. Tout s'y passait en scènes épisodiques, dont quelques-unes d'un intérêt si vif ou d'une gaîté si bouffonne, qu'elles sont encore présentes à mon esprit dans leurs moindres détails.

On ne s'imagine pas tout ce qu'on peut apprendre dans une cour des Messageries, toutes les observations qu'on y peut faire, toutes les aventures qui s'y passent ou qui s'y préparent, tous les secrets qui s'y découvrent. C'est là que nos moralistes et nos romanciers, au lieu de tourner sans cesse dans le cercle étroit de leur imagination, pourraient venir étudier la nature, la prendre sur le fait, ou du moins chercher des couleurs pour la peindre. Soit qu'à l'exem-

ple de La Bruyère ils voulussent tracer des caractères piquans, ou, comme Duclos, les rapprocher pour en déduire des conséquences sur l'état actuel des mœurs; soit qu'à l'imitation de Lesage ils s'occupassent de cette suite de tableaux dont se compose la galerie de la vie humaine; soit enfin qu'ils se bornassent, ainsi que Sterne, à quelques scènes d'intérieur, dont l'extrême intérêt résulte du naturel et de la vérité des détails, il est certain qu'en aucun lieu du monde ils ne trouveraient, réunis dans un aussi petit espace, une aussi grande quantité de matériaux tout prêts à être mis en œuvre. Quelle foule de situations et d'originaux! Le premier que je remarque est le conducteur, moins reconnaissable à son bonnet garni de fourrure et à sa feuille qu'il tient en main, qu'à cet air d'importance et d'autorité qu'il affecte avec les postillons et les porte-faix. Il faut le voir, ce petit despote, passant la revue de sa voiture, criant contre le charron pour une jante, contre le maréchal pour un écrou; faisant placer et déplacer, selon son caprice ou son intérêt, et sans égard pour les réclamations des voyageurs, leurs porte-manteaux et

leurs paquets dans le *magasin* ou sur la *vache*.

Plusieurs voitures étaient au moment de leur départ : au milieu des chevaux que l'on attelait, des voyageurs qui allaient et venaient sans cesse, des commissionnaires chargés de malles, de ceux-ci qui arrivaient en jurant, de ceux-là qui partaient en pleurant, on aurait pu se croire dans une ville prise d'assaut. La diligence dans laquelle Charles devait partir était ouverte ; une seule personne y était déjà montée : c'était un militaire, qu'à ses longues moustaches, à sa grande redingote verte, à son charivari à boutons blancs bombés, et à sa toque basque, je reconnus pour un officier de chasseurs à cheval. Comme il fermait sur lui la portière, une jeune femme la rouvrit d'un air délibéré, appela l'officier par son nom, et le pria de descendre, d'un ton qui pouvait passer pour un ordre. L'air de stupéfaction, la prompte obéissance de celui-ci, ne me permirent pas de douter qu'il ne fût en présence d'une belle délaissée qui venait lui demander compte de sa fuite. A en juger par les gestes et l'expression des figures, le petit colloque qui s'établit à l'écart passa par toutes les nuances de la colère, du dépit, de l'atten-

drissement et de l'amour ; si bien qu'au bout de cinq minutes ce nouvel Enée donna ordre au conducteur de placer sur la voiture la cassette que Didon avait eu soin d'apporter avec elle, qu'il lui céda sa place dans la voiture, et prit la seule qui restât dans le cabriolet.

En entrant au bureau pour achever de payer la place de mon pupille, je m'arrêtai un moment à considérer une jeune femme qui tenait embrassé un homme d'un certain âge, que j'aurais pris pour son père, n'eût été l'air de froideur et de sécurité avec lequel il recevait ses caresses. Quelques mots de leur conversation me mirent au fait de leur histoire. C'était un honnête bonnetier de la rue de la Ferronnerie, qui allait à Saint-Malo pour affaires de commerce, et sur lequel sa tendre moitié s'apitoyait d'autant plus, que, depuis cinquante-quatre ans, il n'avait jamais perdu de vue le clocher de Saint-Méry, sa paroisse, et n'avait fait d'autre voyage que celui de Versailles et de Saint-Cloud. Aussi sa femme l'avait-elle muni, dans cette circonstance, contre tous les dangers, mais non pas contre tous les inconvéniens de la route. Il avait dans sa poche deux gros

pistolets d'arçon (dont il eût été , je crois , bien embarrassé de se servir), une canne à sabre et un couteau de chasse , un parapluie à canne dans son fourreau de toile verte , une houpelande et un bonnet de laine à coiffe , au mois de juillet ; de plus , un panier avec deux bouteilles de vin et un morceau de veau rôti , afin de pouvoir *brûler* les dîners d'auberges ; enfin , une bouteille d'osier , pleine de ratafia de cerises, pour se réconforter le matin. Ce respectable citadin alla prendre place dans la diligence , après avoir reçu les derniers embrassemens de sa femme , qui s'éloigna en sanglotant. J'aurais craint pour elle les suites d'une pareille douleur , si je ne me fusse assuré par mes yeux que le hasard avait conduit tout exprès, à la porte de l'hôtel des Messageries , un de ses voisins qui s'empressa de lui donner le bras pour la reconduire chez elle.

Je rentrai dans ce même bureau , curieux de savoir quel pouvait être le motif de la fureur concentrée d'un homme que j'avais laissé assis sur des malles, pestant contre le conducteur , et prétendant le rendre responsable de tous les malheurs qui pouvaient résulter pour lui d'un

retard de cinq minutes. J'avais peine à me rendre compte des angoisses qu'il paraissait éprouver; mais tout fut éclairci par l'arrivée de quatre recors, lesquels, munis d'une contrainte en bonne forme, le prièrent honnêtement de les suivre. En vain prouva-t-il qu'il avait payé sa place à la diligence : on lui démontra que la sienne était à Sainte-Pélagie, où ses créanciers l'attendaient. Il fallut bien se rendre à leurs sollicitations; mais ce ne fut pas sans avoir répandu à pleine voix ses malédictions sur la diligence, le conducteur, les voyageurs, les postillons, les chevaux, et en masse sur toutes les messageries du monde.

De tous les personnages au milieu desquels je me trouvais, le plus grotesque, sans contredit, était un très-gros homme à triple menton, assis dans la cour sur le timon d'une voiture, et faisant avec beaucoup d'avidité l'inventaire d'un panier rempli d'excellens comestibles, tandis qu'une jeune gouvernante, qui l'avait accompagné, lui ôtait sa perruque et lui frottait la tête avec un morceau de flanelle. Je m'étais approché pour le voir à mon aise: il me frappa familièrement sur l'épaule en me demandant où

l'on déjeunerait, et parut ravi d'apprendre que c'était à Meaux : « Pays célèbre ! continua-t-il. — Oui, vraiment! ajoutai-je en me méprenant sur le sens de son exclamation ; vous passerez devant la maison qu'habitait l'*Aigle de Meaux*. — C'est de quoi je m'inquiète fort peu, reprit-il ; je fais moins de cas de tous les aigles du monde que d'un bon poulet gras, et ceux de la Brie sont en grande réputation. »

Cette réflexion spirituelle m'avait suffisamment prouvé que l'ame et le corps de cet épais Vitellius étaient merveilleusement assortis. Je le quittai pour connaître le sujet de la dispute qui venait de s'élever entre le conducteur et une femme assez élégante, autour de laquelle on s'était rassemblé. Il était question d'une caisse dont elle avait besoin tous les soirs, et qu'on avait eu la maladresse de placer au fond du *magasin*. A travers son voile de tulle, et sous la grande calèche verte qui me cachait en grande partie sa jolie figure, je reconnus une de nos plus aimables actrices. Elle avait obtenu de son directeur un congé de deux mois, qu'elle allait employer à mettre un impôt sur les théâtres de province ; et cette fois, n'ayant pas d'auteur à

sa suite, elle s'était pourvue d'avance de couplets d'annonce et de remercîmens, de prologues de début, de scènes de clôture, de vers et de couronnes pour chacune des villes où elle devait passer. La caisse dont il était question renfermait tous les objets de première nécessité, sans compter cependant un *entrepreneur de succès*, pour lequel la prêtresse de Thalie avait loué une place dans le panier de la diligence.

L'heure avançait ; j'entrai dans *la salle des voyageurs* où nous étions convenus avec Charles de nous retrouver après son déjeuner. C'est le lieu des plus tristes rendez-vous. Plusieurs personnes étaient assises deux à deux sur un banc de bois qui fait le tour de cette salle. Près de la fenêtre, une jeune fille et un jeune homme, tous deux de la figure la plus intéressante, pleuraient en se pressant les mains et en levant de tems en tems les yeux l'un sur l'autre, avec l'expression de la plus profonde douleur ; un peu plus loin, une mère, au moment de se séparer de son fils appelé sous les drapeaux du plus puissant des monarques, du plus grand des capitaines, lui prodiguait les témoignages de la plus vive tendresse : le jeune homme y répon-

dait avec amour; mais, tout fier de ses premières épaulettes, tout entier aux nobles émotions de l'honneur, aux brillantes espérances de la gloire, il avait peine à contenir la joie qui perçait à travers ses larmes. Ces tableaux touchans, plusieurs autres semblables, avaient singulièrement rembruni mes idées; et je me disais, en m'abandonnant aux sentimens douloureux dont je voyais autour de moi l'image: « Il n'y a qu'une légère différence entre un cimetière et la cour des Messageries; l'un et l'autre sont des lieux de séparation. » L'arrivée de Charles, le signal du départ que vint donner le conducteur, avaient encore accru cette disposition mélancolique, et je me sentais prêt à pleurer sans en avoir de véritable motif, lorsqu'une circonstance assez frivole en elle-même dissipa tout à coup ce nuage de tristesse.

Ceux des voyageurs qui étaient montés les premiers dans la voiture avaient pris les meilleures places, et prétendaient les conserver, quelques réclamations que les autres pussent faire; jamais on ne serait parvenu à s'entendre si le conducteur, muni de sa feuille, ne fût venu interposer son autorité en assignant à

chacun sa véritable place d'après l'ordre des inscriptions. Il résulta de cet arrangement définitif que Charles se trouva placé sur le devant, entre un vieil ecclésiastique qui marmottait son bréviaire et la petite comédienne qui fredonnait un couplet; qu'une des portières était occupée par le marchand bonnetier, et l'autre par un jeune médecin qui venait de soutenir une thèse de circonstance sur l'*anévrisme ;* que le gros homme amateur de poulets gras et la dame du militaire étaient placés dans le fond de la voiture, qu'ils remplissaient de leur rotondité, et où manquait une troisième personne, sans laquelle ils se flattaient de partir. Les derniers adieux étaient faits, le conducteur allait fermer la portière; mais voilà qu'une dame, du poids de cent cinquante kilogrammes environ, s'élance dans la voiture avec le secours de trois personnes qui l'accompagnaient, et va tout d'un tems s'intercaler entre ses deux voisins du fond, qui poussent un long gémissement auquel tous les autres répondent par un grand éclat de rire. Un surcroît de malheur voulut que la dame, qui a conservé l'usage des poches, eût rempli les siennes d'une quantité d'ustensiles dont le gros

homme se plaignait de la manière la plus comique. Ce fut bien pis lorsque le fils de cette dame jeta sur les genoux de sa mère un chien-loup très-hargneux, et que son domestique lui remit une cage en sabot, renfermant un gros perroquet gris, qui salua la compagnie d'un *Bonjour, Jacot!* très-distinct. Pour ne gêner personne, la bonne dame s'empressa de mettre la cage sous ses pieds; mais l'oiseau gris, que l'obscurité contrariait sans doute, s'en prit à la jambe du gros homme, qu'il pinça de manière à lui faire jeter un cri épouvantable; les ris, le vacarme allaient en augmentant: il fallut encore avoir recours au conducteur, qui, sur la requête du plaignant et l'exhibition de sa jambe entamée dans le vif, prononça le renvoi du perroquet malencontreux. L'arrêt exécuté, le conducteur monta dans son cabriolet; et après que les postillons eurent bu le coup de l'étrier et fait claquer leur fouet en jurant après leurs chevaux, l'énorme voiture se mit en marche, en ébranlant le pavé à vingt toises à la ronde.

N° LI. — 29 *août* 1812.

UNE NOCE A LA COURTILLE.

Humani nihil a me alienum puto.
Ter., *Heautont*, acte I, scène 1.

Je m'intéresse à tout ce qui tient à l'humanité.

Je me garderai bien de répéter, après Chamfort, que *le grand monde est un mauvais lieu avoué;* je ne vois là qu'une de ces boutades pleines d'amertume et d'injustice dont l'exagération corrige en quelque sorte la dureté; mais si j'étais chargé de repousser sérieusement une pareille accusation, je ne pourrais guère me dispenser de faire valoir en faveur des mœurs du grand monde cet ennui solennel qui, de tout tems, en a fait les honneurs, et qui n'y laisse pénétrer que des plaisirs de convention, dont l'insipidité ne déroge point à ses droits. Depuis quelque tems, l'Ennui a placé à la porte des salons dorés deux factionnaires auxquels il

paraît avoir donné la consigne de ne laisser entrer ni la Gaîté, ni la Liberté, ni le Naturel : ces deux sentinelles sont le *Bon Ton* et le *Bon Goût*, ou plutôt deux intrus qui ont usurpé ces noms estimables. Galien a mis, au nombre des moyens qu'il indique pour prévenir les maladies du corps, l'obligation d'interrompre une fois par mois son régime, en se permettant un petit excès de table. Pour guérir ou pour prévenir la plus insupportable des maladies de l'ame, la recette que je voudrais prescrire aux grands, c'est-à-dire aux ennuyés de la terre, serait de sortir de tems en tems, incognito, de leurs brillans hôtels, et de se glisser furtivement dans une guinguette, ne fût-ce que pour s'y convaincre que la gaîté n'est pas un être de raison. Après tout, mon ordonnance est encore moins sévère que celle d'Horace ; voici ce qu'il leur propose dans la même vue :

Plerumque gratæ divitibus vices ;
Mundæque parvo sub lare pauperum.
Cœnæ, sine auleis et ostro,
Sollicitam explicare frontem. *

Les riches ont besoin de changer quelquefois ; un repas frugal et sans apprêts, sous le toit du pauvre, a souvent déridé leur front inquiet.

Je crains qu'on ne me trouve de bien mauvais ton, si je me permets de dire qu'il y a peu de chose à Paris plus amusant qu'un dimanche de la Courtille, et si je fais l'aveu du plaisir que je vais quelquefois y chercher. Puisque le mot est lâché, il ne me reste plus qu'à justifier un goût que j'aurais peut-être conservé moins longtems si je m'y étais livré avec moins de réserve.

Je suis étonné qu'en France aucun écrivain de quelque mérite ne se soit occupé de tracer un tableau fidèle des mœurs de la dernière classe du peuple de Paris. Peut-être ne trouverait-on nulle part ailleurs une physionomie plus prononcée, plus originale. Vadé en a saisi la charge dans quelques-uns de ses tableaux poissards; Pigault-Lebrun, dans plusieurs de ses romans, a esquissé des portraits de ce genre qui ne manquent point de vérité, mais qui ne figurent dans ses compositions que d'une manière épisodique; Furetière, dans son roman bourgeois, a donné trop de place à la satire, et trop peu à la peinture des mœurs de la place Maubert; cependant on est surpris d'y retrouver, après cent cinquante ans, des détails dont

on reconnaît encore aujourd'hui l'extrême fidélité. Je me suis trouvé récemment à même de vérifier cette observation.

Le hasard me conduisit, il y a quelques jours, chez un petit marchand de vin de la rue Thibautodé, l'une de mes plus anciennes connaissances à Paris. Ce brave homme se souvient qu'il m'a l'obligation de sa petite fortune, mais il oublie qu'il m'a probablement sauvé la vie en m'accordant un asile à une époque où l'hospitalité passait en France pour le plus grand des crimes. En approchant de sa maison, je fus surpris de voir arrêtés devant sa porte cinq ou six fiacres dont les cochers, décorés de rubans et de bouquets, paraissaient attendre les convives de quelque noce. Tous les habitans de la rue étaient aux fenêtres, et les commères du quartier, groupées aux portes des boutiques, s'entretenaient, assez haut pour être entendues des passans, des nouveau-mariés, des parens, de la dot, et du repas commandé à *l'Ile-d'Amour*. J'appris, de cette manière, que le père Bourgogne (c'est le nom de celui chez qui j'allais) mariait sa fille à son premier garçon; que Geneviève, âgée de dix-huit ans, était la plus jolie

fille du quartier Saint-Opportune, et la meilleure danseuse de *l'Hermitage*; qu'Honoré, son futur, était fils cadet de M. Coquenard, ferblantier de la rue Quincampoix, lequel avait cédé son fonds à son fils aîné; j'aurais appris beaucoup d'autres détails si j'eusse écouté plus long-tems une frutière qui mourait d'envie de causer avec moi, mais qui m'avait, du premier mot, ôté toute confiance, en laissant percer l'humeur qu'elle éprouvait de n'avoir pas été invitée à la noce : je la laissai médire avec sa voisine la charcutière; celle-ci, du moins, me parut avoir d'assez bonnes raisons pour en vouloir à M. Honoré.

J'entrai chez le père Bourgogne; dès qu'il me reconnut, il vint au devant de moi avec empressement, et me força, de la manière du monde la plus franche et la plus cordiale, à prendre ma part d'un déjeuner copieux, à la suite duquel on allait partir pour se rendre à l'église. Je n'eus pas de peine à deviner que la chuchoterie qui s'établit entre M. et Mme Bourgogne avait pour objet de savoir si l'on oserait me prier à la noce : j'aurais été très-fâché que leur politesse m'en exclût; je les mis sur la

voie, et me voilà invité dans les formes. Le maître du logis me présenta à sa femme, bonne grosse ménagère de quarante ans environ, et celle-ci me conduisit à sa fille; Geneviève se leva, me fit une révérence dont la gaucherie n'était pas dénuée d'une sorte de grâce, et, par ordre de sa mère, me présenta à baiser les deux joues les plus fermes et les plus fraîches dont ma bouche ait conservé le souvenir. Mme Bourgogne accompagna cette présentation d'un éloge de sa fille, où elle fit entrer quelques conseils sur ses nouveaux devoirs. Le fond des idées et des sentimens me parut si bon, si vrai, que je fus un moment tenté de croire qu'on n'aurait pu les exprimer en meilleurs termes.

Le père Bourgogne donna le signal, et la noce se mit en marche. Les parens se placèrent ou plutôt s'entassèrent dans les premières voitures; on trouva le moyen de faire entrer huit personnes dans chacune, et l'on me fit l'honneur de m'admettre dans celle où se trouvait la mariée avec son père et sa mère.

Au départ, trois ou quatre musiciens de la section nous régalèrent d'une symphonie que chacun jouait sur un ton différent, sans que

personne s'en aperçût dans la rue Thibautodé : nous traversâmes cette rue au pas, entre deux haies de voisins et de voisines, dont les uns nous accompagnaient de leurs bénédictions, tandis que les autres gardaient un silence moqueur où perçaient l'envie et la malveillance. Mme Bourgogne me suggérait en passant ces remarques, et des effets remontait aux causes, si bien qu'avant que nous fussions arrivés à Saint-Germain-l'Auxerrois j'étais au fait de la chronique scandaleuse du quartier, depuis la rue de la Monnaie jusqu'à l'Arche-Marion.

Nous descendîmes à la petite porte de l'église, où le clergé ne vint pas nous recevoir : le curé avait abandonné à son vicaire ce mariage plébéien, pour la célébration duquel une des petites chapelles latérales avait paru suffisante; je crois même que le sacristain s'était fait doubler ce jour-là. Cependant, à mesure que la messe avançait nous gagnions en considération : la mère Bourgogne et le père Coquenard s'étaient piqués d'honneur, et l'*offrande* fut telle, que le bruit s'en répandit en un moment jusque sous le porche de l'église : aussi notre sortie fut-elle beaucoup plus brillante

que n'avait été notre entrée ; le suisse et le bedeau se trouvèrent à leur poste, et furent moins étonnés de la magnificence du pour-boire en apprenant que le héros de la fête était un marchand de vin.

Nous traversâmes tout Paris pour gagner les boulevarts. Les bouquets de nos cochers, la gaîté bruyante des convives, attiraient sur nous les regards des passans : tous les yeux s'arrêtaient sur la mariée, que l'on reconnaissait à sa rougeur, plus encore qu'à son élégant *battant-l'œil* en malines, surmonté d'un bouquet de myrte et de fleurs d'orange. Honoré, au sortir de l'église, avait pris les devans avec son beau-père, pour aller surveiller les apprêts du repas et faire mettre une pièce de vin au frais. Nous arrivâmes à la Courtille : le lundi est pour cet endroit un second dimanche ; le tems était superbe, et l'affluence des amateurs très-considérable, Il est impossible de se faire une idée, sans l'avoir vu, de la variété, de l'originalité de ces tableaux de guinguettes. Plus de cent traiteurs, rôtisseurs ou cabaretiers, ont peine à contenter des milliers d'ouvriers, d'artisans, de petits bourgeois, qui, dégagés de

tous soins, de toute inquiétude, de toute prévoyance, viennent régulièrement se griser à la Courtille, en dépit de Plaute qui leur crie :

. . . . . . *Festâ die si quid prodigeris,*
Profestâ egere liceat, nisi peperceris *.

Pendant que les salons et les jardins de Desnoyers, que *l'Arc-en-Ciel*, *le Moulin-Joli*, *la Grande-Pinte* et *les Marronniers* retentissaient des chants des buveurs, nous étions attendus à *l'Ile-d'Amour*, où le salon de cent cinquante couverts nous était réservé. Deux cabaretiers de Bercy et des Carrières, amis du père Bourgogne, s'étaient chargés des vins; le père Coquenard fournissait son contingent en comestibles de la Provence et du Languedoc; la tante Madelon, la plus fameuse marchande de marée de la Halle, était occupée, depuis le matin, de la confection d'une matelotte dont elle voulait qu'il fût parlé long-tems; la petite cousine Babet, fruitière à la Pointe-Saint-Eustache, avait pourvu au dessert, et les plus beaux fruits

* Si vous prodiguez votre argent dans un jour de fête, le jour ouvrable vous serez dans l'indigence, à moins que vous n'ayez des épargnes.

de la saison, servis dans des paniers où ils avaient été apportés à Paris, n'auraient rien gagné à mes yeux à être arrangés en pyramide dans des corbeilles de porcelaine.

La jeune mariée, plus modeste que timide, n'avait pas cette pudeur guindée, ce maintien de circonstance qu'en pareille occasion on rencontre souvent dans un plus grand monde : elle était heureuse et ne craignait pas de le paraître. Je ne me chargerai pas de rendre compte de la conversation entre cent vingt-cinq convives de cette classe, qui, dès le premier moment, semblaient être convenus de parler, de crier et de rire aux éclats tous ensemble. Ce fut bien mieux ou bien pis quand le vin eut échauffé toutes ces têtes; il faut se reporter à certaines séances de nos assemblées politiques pour avoir l'idée d'un pareil vacarme. Après la cérémonie du larcin et du *partage de la jarretière de la mariée*, commencèrent les chansons. Lorsque Rousseau a dit que *de toutes les Académies celle qui faisait le plus de bruit était l'Académie Royale de Musique*, il est probable qu'il n'avait point entendu les *chorus*, les rondes à boire, les morceaux d'ensemble de la Courtille. La détonation simultanée de vingt-

cinq pièces d'artillerie de gros calibre eût été le seul accompagnement capable de couvrir les voix. Quand on eut épuisé tous les refrains des poètes de guinguette, tous les airs de chansonniers de carrefour le plus en vogue, on en revint à des plaisirs moins tumultueux : le nouveau marié s'était chargé de la musique ; pendant le café, les vielles et les orgues de Barbarie exécutèrent les ouvertures de *Démophon* et du *Jeune Henri*, qui n'eurent qu'un médiocre succès ; mais, en revanche, les romances nouvelles du *Baiser* et de *l'Aurore* réunirent tous les suffrages. Le spectacle succéda à cette première partie du concert ; *le Grimacier* et *le Lapin savant* parurent alternativement sur la scène, au milieu des applaudissemens et des ris convulsifs de l'assemblée ; mais l'acteur quadrupède eut sur son rival l'avantage d'un de ces à-propos de société dont le succès est infaillible : son maître lui ayant ordonné de *battre de la caisse pour la demoiselle la plus amoureuse de la société*, le mangeur de choux passa discrètement devant toutes les jeunes filles, et dès qu'il se vit en présence de la mariée, il commença un roulement qu'il soutint plus d'une minute, à la grande

confusion de la jeune personne, et à la grande joie des spectateurs. Vint ensuite la musique de la Loterie : je ne devinais pas ce qu'elle pouvait avoir de commun avec une noce ; mais un des musiciens, à qui je demandai compte de cette galanterie passée en usage, me dit assez spirituellement que tous les jeux de hasard étaient dans leurs attributions. Après quelques fanfares, deux violons, une clarinette et la grosse caisse, s'emparèrent d'un des bouts de la salle, et, montés sur une estrade permanente, firent succéder le bal au festin. Les quadrilles se formèrent: il en fut de la danse comme de la conversation, tout le monde voulut danser à la fois ; et cette joyeuse confusion, qui se prolongea fort avant dans la nuit, ménagea aux jeunes mariés l'occasion de s'échapper vers minuit, sans qu'on inquiétât leur retraite ; je sortis à la même heure, mais par une raison directement contraire. Je descendis à petit bruit le faubourg du Temple, au milieu d'une foule de buveurs moins solides que moi sur leurs jambes, et qui, pour n'avoir pas été de la noce, n'en étaient pas moins joyeux.

N° LII. — 6 *septembre* 1812.

L'HERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN AU CAFÉ DE CHARTRES.

Je proteste contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure, contre les froids plaisans et les lecteurs malintentionnés.

La Bruyère, *Caract.*, chap. 1.

Il m'est arrivé plus d'une fois de me promener au *Salon*, pour le seul plaisir de suivre et d'entendre certaines gens plus avides de voir que d'apprendre, et qui, par cette raison, parcourent les galeries sans avoir fait l'emplette du *Livret*. Rien de plus amusant et presque toujours rien de plus ridicule que les conjectures qu'ils forment ou que les jugemens qu'ils portent sur les divers tableaux devant lesquels ils s'arrêtent. Chaque groupe de cette espèce de curieux a, pour l'ordinaire, son connaisseur en chef, qui répond sans hésiter à toutes les questions qu'on

lui fait, et dont les décisions sont des oracles pour sa compagnie. S'agit-il d'un portrait, il en connaît l'original, il l'a vu poser dans l'atelier du peintre dont il est l'ami; il peut vous dire ce qu'il a coûté, la place qu'il doit occuper dans la maison de la personne qui l'a fait faire.

Ceux qui n'ont pas l'habitude de ce commérage sont aisément dupes de l'air d'assurance de ces orateurs du Salon; mais il est permis de rire à leurs dépens, lorsque, le livret à la main, on s'aperçoit de leurs bévues. L'un prend le portrait de Ninon pour celui de la belle limonadière; l'autre, le portrait de Jean-Jacques pour celui d'un procureur de la rue Tirechappe. « Qu'il est ressemblant, dit le troisième, appuyé sur sa canne et regardant un portrait de Corneille! Vous ne le reconnaissez pas? c'est notre ami M. Bernard, le chantre de Saint-Gervais..... »

Immédiatement à la suite de ces beaux discurs, ne pourrait-on pas ranger ces faiseurs de *clefs explicatives* des ouvrages de critique? Je me fais une idée de la surprise qu'éprouverait La Bruyère, si quelqu'un lui montrait dans l'autre monde la *clef* de ses Caractères, compo-

sée dans celui-ci par ces furets de la littérature et de la société, contre lesquels il a cru vainement se mettre en garde au moyen de la déclaration qu'il a mise en tête de son ouvrage, et dont quelques mots servent d'épigraphe à cet article. Combien il trouverait impertinentes ou ridicules ces applications à tel ou tel personnage, d'un caractère formé de traits épars où il s'était proposé de peindre l'homme en général, et jamais tel homme en particulier! Combien de noms indiqués par des *astérisques*, dont il est probable qu'il entendrait parler pour la première fois! Où est la preuve qu'il ne demanderait pas ce que c'est qu'un M. Penautier, un abbé de Mauroy, un marquis de Menevillette? Peut-on répondre qu'il ne serait pas indigné qu'on lui prêtât l'intention de flétrir la mémoire de M. Lestrot en l'accusant de dissiper les deniers des pauvres, et d'affliger ce pauvre abbé Danse en le dépeignant comme le plus affamé des parasites? Ce petit préambule ne paraîtra pas déplacé en tête des observations que j'ai recueillies dimanche dernier au café de Chartres, et dont je veux faire part à mes lecteurs. Je m'étais placé tout près d'une table autour de laquelle

se pressaient plusieurs de ces gens qui ne savent à quoi penser jusqu'à l'heure où les journaux arrivent, et qui font de cette lecture la grande affaire de leur vie. Après quelques mots de récapitulation sur M. Belloni, sur M. Degen, il fut question de *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin* : ce nom me rendit plus attentif; sous prétexte de faire place à quelqu'un, je me rapprochai d'eux, et, ma tasse de chocolat à la main, je ne perdis pas un mot d'un entretien dont j'étais l'objet.

La discussion s'ouvrit par un petit débat sur ma personne. Deux ou trois habitués, pour lesquels les autres témoignaient une sorte de déférence, prétendaient me connaître de longue main. « Cet Hermite, disait l'un, est un ancien capitaine au régiment de Savoie-Carignan ; nous avons servi ensemble, et je dîne avec lui deux fois par semaine chez Mme d'Essone. Imaginez-vous un grand homme sec de cinq pieds neuf ou dix pouces, les cheveux blancs, coiffé à l'oiseau-royal, la figure blême et le regard *pronostiquant les mœurs de son état* .... — Vous n'y êtes pas, mon ami, interrompit un autre ; l'Hermite de la *Gazette* est un cousin de Chevrier ; on croit même qu'il n'est pas tout-à-fait étranger au

Colporteur; il a été long-tems commis à la Ferme générale, où l'avait fait placer M. Grimod de la Reynière, qui n'avait, dit-on, rien à refuser à sa femme. C'est un gros homme, que l'on trouve tous les jours chez Tortoni, entre une heure et deux, et que l'on reconnaît à son binocle en écaille qu'il braque sur tous les passans : j'en parle savamment, puisque je l'ai rencontré encore hier chez Legacque, où on ne l'appelle pas autrement que *l'Hermite*. — Vous nous la donnez bonne, avec votre capitaine et votre commis aux Fermes, reprit un troisième en éclatant de rire; sachez que ce vieil Hermite n'est autre qu'un jeune étudiant en droit, qui prend ses grades dans les cafés, et ses licences dans les coulisses : vous pouvez m'en croire, car je tiens ces détails du prote de la *Gazette*, qui m'a promis de me le montrer vendredi prochain, quand il viendrait corriger ses épreuves. » Après une assez longue dispute sur un point que d'autres interlocuteurs embrouillèrent encore, les uns en me désignant comme un journaliste livonien réfugié à Paris, les autres comme un prisonnier anglais qui envoyait ses articles de Verdun, on en vint à parler de mon caractère et de mes

*

écrits. « C'est un scandale, disait un petit homme en perruque à la conseillère, qui vient régulièrement tous les cinq jours lire, au café de Chartres, le *Journal des Arts*, c'est un scandale de rire aux dépens des bourgeois du Marais ! Eh ! que doivent à M. l'Hermite mes deux mille livres de rente, qu'il s'amuse à quadrupler pour en faire ensuite la matière d'un de ses feuilletons ? Qu'ont, s'il vous plaît, mes mœurs de blâmable ou de ridicule ? et depuis quand un journaliste a-t-il le droit de critiquer mes goûts, de censurer mes habitudes ? Dira-t-il qu'il ne m'a pas nommé, qu'il a même évité tout ce qui ne pouvait s'appliquer qu'à moi seul ? Mais que m'importe, si tout le monde me reconnaît, si je ne puis paraître au café Turc sans entendre dire de tous côtés : *Voilà le bourgeois du Marais*. Je trouve très-raisonnable la satire qu'il fait des mœurs de la Chaussée-d'Antin : il ne désigne personne, et après tout, les banquiers sont assez riches pour laisser parler les journalistes ou pour les faire taire quand l'envie leur en prendra ; mais il est, je le répète, contre toute justice, contre toute bienséance, de troubler le repos d'un bon citoyen qui mange en

paix son petit revenu, et qui ne fait ni bien ni mal à personne.

» — Où diable avez-vous pris, dit en s'essuyant la bouche un gros homme qui déjeunait avec du thé et des *moffines*, qu'il doive y avoir des quartiers privilégiés pour les préjugés, les sottises et les ridicules? Où est le mal, s'il vous plaît, de faire rire de tems en tems aux dépens de nos bourgeois du Marais, de nos Crésus de la Chaussée-d'Antin et de nos seigneurs du faubourg Saint-Honoré? Mais ce qui passe toute permission, ce qui crie véritablement vengeance, c'est de voir livrer au mépris une classe entière de la société, parce qu'elle cherche un moyen d'existence dans les produits honnêtes de la roulette ou du biribi; c'est d'entendre un faiseur de chronique signaler ma maison comme un tripot, parce qu'on y donne à jouer, et me signaler moi-même comme un héros de *martingale* ou d'*intermittence*. — Je ne m'oppose pas à la satire des vices, reprit un grand jeune homme qui prenait une carafe de groseilles et donnait des macarons à son épagneul, mais je n'entends point raison sur les personnalités. Je puis avoir des ridicules qui ne sont qu'à moi : c'est

ma propriété particulière, exclusive ; et quand on se permet d'en rire en public, c'est moi personnellement que l'on offense. »

La discussion commençait à prendre un caractère de dispute ; chacun abandonnait volontiers son voisin à la férule du censeur, et réclamait des immunités pour lui seul; la ligue formée contre l'Hermite commençait à se dissoudre : les coalisés étaient prêts à tourner leurs armes contre eux-mêmes, lorsqu'un vieux militaire, qui n'avait encore rien dit, prit la parole à voix basse, et parvint cependant à se faire écouter : « Je ne suis ici de l'avis de personne, dit-il, et j'ai de bonnes raisons pour cela. Je connais beaucoup l'Hermite ; je lis tous les samedis ses discours, et je n'y vois que des peintures générales, que des tableaux d'espèce, et jamais de portraits d'individus. ,Est-ce sa faute s'il y a des gens qui croient entendre leur nom chaque fois qu'on parle d'un vice ou d'un ridicule ? s'il y en a d'autres qui sont dupes d'un manége que je vois depuis quelque tems pratiquer avec assez de succès, et qu'une femme de ma connaissance a mis en jeu la première ? Peut-être avait-elle quelque raison de

croire que l'Hermite avait pensé à elle en traçant le portrait d'une femme indiscrète et frivole ; cette idée pouvait venir à d'autres ; et, pour donner le change aux applications qu'elle redoutait, elle s'avisa d'une ruse qui lui réussit à merveille : ce fut de commenter l'article à sa manière, et de le présenter à ceux dont elle voulait tromper la clairvoyance comme une satire évidemment dirigée contre une autre femme qu'elle eut soin de nommer, en insistant sur tout ce qui pouvait donner quelque vraisemblance à son opinion. — Mais enfin, reprit quelqu'un, si vos amis eux-mêmes vous reconnaissent ? — Dans ce cas, vos amis sont des impertinens, répliqua le militaire avec humeur, et ce sont eux qu'il faut prendre à partie. Savez-vous comment ils s'y prennent, ces gens charitables à qui l'on doit l'invention ou le perfectionnement de ce genre de médisance par ricochet ? Ils courent à vous du plus loin qu'ils vous voient : « Eh bien ! que dites-vous du dernier discours ? Vous l'avez lu ? N'est-ce pas affreux ? — Quoi donc ? — Ce portrait du *Plaisant de société* : tout le monde a reconnu ce pauvre Menneville. — Mais on se trompe ; il n'y

a pas le moindre rapport : on parle d'un plat bouffon, d'un homme sans délicatesse, sans aucune considération, et Menneville est un garçon estimable que l'on recherche pour sa gaîté, pour son esprit, dont le caractère et l'attitude dans le monde ne peuvent donner lieu à un rapprochement de cette espèce. — Je le dis comme vous; mais il n'est pas moins sûr que ce maudit Hermite l'avait en vue, et qu'il est impossible de se méprendre sur son intention. Menneville est mon ami; vous ne sauriez croire à quel point je suis indigné »...... Et c'est à la faveur de cette indignation, ou plutôt de cette indignité, que s'accrédite une double calomnie. Entendons-nous, Messieurs, sur ce mot de personnalité. Un peintre veut personnifier la laideur; il en réunit tous les traits, tous les caractères dans la même figure : ce portrait-là peut ressembler à bien du monde, mais personne n'a le droit d'en désigner l'original. Il en est de même d'un peintre de mœurs. *J'emprunte au public la matière de mon ouvrage*, a dit La Bruyère; *c'est un portrait de lui que j'ai fait d'après nature, et s'il se connaît quelques-uns des défauts que je touche, il doit s'en*

corriger. Les vices et les ridicules se retranchent dans certaines classes de la société comme dans un fort ; la critique y jette des bombes, et la preuve qu'elles ont porté juste, c'est qu'on voit beaucoup d'estropiés; mais on les avait prévenus, que ne se rangeaient-ils ? » A mesure qu'il parlait, notre invalide voyait naître le soupçon dans l'esprit de ses auditeurs : on l'examinait des pieds à la tête, on chuchotait tout bas. « Cette fois, Messieurs, vous avez deviné juste, leur dit-il, ou leur dis-je en me levant, et je vous remercie de m'avoir fourni la matière d'un article où je trouverai l'occasion, en disant quelques vérités, de repousser le reproche auquel je suis le plus sensible, et que je crois mériter le moins, celui de la satire personnelle. J'en redoute jusqu'au soupçon, quelque injuste qu'il soit ; et c'est pour l'écarter que j'offre, chaque mois, une place dans ma correspondance à toute réclamation présentée d'une manière concise, piquante et spirituelle. J'ai l'espoir, ajoutai-je en saluant ces Messieurs, qu'on n'abusera pas d'un pareil engagement. »

N° LIII. — 20 *septembre* 1812.

HISTOIRE D'UN SCHALL.

Quæ longinquo magis placent.
TACITE.

Ils plaisent d'autant plus qu'ils viennent de plus loin.

C'ÉTAIT une première idée fort ingénieuse que celle de cette *histoire d'un louis d'or* adressée à Mlle Scudéri : cinq ou six auteurs français, anglais et allemands, ont jugé à propos de s'en emparer, et sont parvenus par ce moyen à se faire quelque réputation, sans dire un mot du pauvre *Isarn*, inventeur de cet ingénieux apologue, dont le nom serait inconnu, même dans la ville de Castres sa patrie, s'il n'eût été préservé d'un oubli total par les soins de ces biographes, *redresseurs* infatigables *des torts* des auteurs et du public. Que n'écrivait-il quelques phrases *sentant l'hérésie*, quelques propositions

mal sonnantes ? son nom se trouverait consigné dans cinquante volumes, et la Sorbonne l'eût illustré par un décret. *Les réputations ont aussi leur destin.* Mon salut fait à M. Isarn, j'en viens à mon schall de cachemire, dont la destinée, presque aussi merveilleuse, est beaucoup plus vraie que celle du *louis d'or*, de la *pistole* d'Italie, de la *guinée* d'Angleterre, du *sopha* français, etc. On ne manquera pas de dire que l'histoire du *schall* est encore une de ces fictions inventées, ou plutôt reproduites, pour servir de cadre à quelques traits de critique ou de morale : on se trompera, du moins pour la plus grande partie des faits avancés dans ma narration; je pourrais administrer mes preuves, citer mes témoins; mais pourquoi ne me croirait-on pas sur parole dans un récit où il n'est question que des vicissitudes d'un tissu de cachemire, et où probablement je n'aurai de bien à dire de personne ?

Je n'ai ni le tems ni l'espace nécessaire pour expliquer à mes lecteurs par quelle suite de circonstances je me trouvais au Mogol vers la fin de l'année 1771, et par quelle aventure romanesque je fus conduit dans cette vallée de

Cassemira qu'il nous a plu de nommer Cachemire, et que les Persans ont, avec raison, surnommée *la vallée bienheureuse*. Je me contenterai de dire que l'*aldée*, c'est-à-dire le village où je vécus plusieurs mois, était renommé pour la beauté de ses laines et l'habileté de ses tisserands, dont les *cases* s'alignaient sur les deux bords d'un ruisseau aux eaux duquel on attribuait en partie la supériorité des ouvrages fabriqués dans cet endroit. Tous les *harems*, tous les *zénanas* * de la Perse, du Mogol, de la Turquie, des deux presqu'îles du Gange, étaient tributaires des brillans produits de l'aldée de *Sérinagor*. Pendant mon séjour dans cette contrée délicieuse, je visitais souvent, et pour des raisons qui ne tenaient pas toutes à mon goût pour les arts, l'atelier d'un riche banian **, où se fabriquait alors un schall d'un travail admirable, commandé par Darma-Dévé, raja d'une province de Bengale, et destiné à la seule de ses épouses légitimes qui l'eût rendu père. Ce schall, remarquable par son extrême finesse,

* Logement des femmes asiatiques.

** Marchand indien.

l'était encore plus par le dessin de ses palmes, composées de têtes de nègres, liées au moyen d'une espèce de guirlande au dessus de laquelle étaient écrits, en caractères arabes, deux vers du poète Saadi dont voici le sens littéral :

« *Jouissez, voilà la sagesse ; faites jouir, voilà la vertu.* »

Aussitôt qu'il fut achevé, on l'enferma dans une boîte de bois de sandal-citrin, et il partit pour sa destination. Quinze mois après, je fus nommé à un petit commandement militaire à Cassimbazar, l'un des établissemens français sur le Gange. Lorsque j'arrivai au Bengale, la *famine-Hastings* avait dévoré les deux tiers de la population, et la persécution la plus odieuse, dirigée par les mêmes mains, pesait sur tous les princes de ces riches et malheureuses contrées. Darma-Dévé, dépouillé de ses Etats au profit de la compagnie anglaise, avait péri par le poison ; et l'une de ses femmes, amenant avec elle un enfant au berceau (l'unique héritier du raja détrôné), vint réclamer de la générosité française un asile dont elle ne jouit pas long-tems : elle mourut six semaines après son arrivée à Cassimbazar, en me recomman-

dant son fils, qu'une jeune femme indienne apporta chez moi pendant la nuit. Cet enfant était enveloppé de ce même schall à la fabrication duquel j'avais, pour ainsi dire, assisté dans la vallée de Cachemire, et que je crus devoir laisser en présent à celle qui m'avait amené le jeune prince. A six mois de là, des ordres supérieurs me rappelèrent en France, et je fus obligé de me démettre de mes fonctions de tuteur du jeune raja entre les mains du gouverneur de Chandernagor. Les destinées extraordinaires de cet enfant sont désormais étrangères à mon sujet.

J'étais au moment de mon départ pour l'Europe, et je revenais de Sirampour, où j'avais été faire mes adieux à quelques amis que j'avais dans ce comptoir danois, lorsque je fus attiré sur les bords du Gange par les cris d'une foule innombrable qui se portait autour d'un bûcher où devait se brûler une jeune veuve. Pendant mon séjour aux Indes, je m'étais tenu constamment éloigné de ces horribles spectacles, dont j'avais eu souvent l'occasion d'être témoin. Je me hâtais de regagner la route, après avoir reconnu l'objet de ces affreux préparatifs : je jette

par hasard les yeux sur la victime, élevée sur une petite estrade d'où elle distribuait ses bijoux aux femmes qui l'avaient accompagnée. Qu'on juge de ma surprise! cette jeune Indienne était celle qui m'avait apporté, six mois avant, le fils du raja : elle me reconnaît à son tour, me sourit avec grâce et bonté, détache le schall qu'elle portait à sa ceinture, et me l'envoie par une de ses esclaves : c'était le même qu'elle avait reçu de moi. Je suis obligé de faire grâce à mes lecteurs des suites d'une reconnaissance qui faillit à me coûter la vie pour avoir voulu la conserver à une jeune dame des bords du Gange qui s'obstina, quelque chose que je pusse faire, à mourir à vingt ans sur le corps d'un mari de soixante-dix. Je m'éloignai de ce lieu funeste en frémissant de douleur et de colère, et en réfléchissant sur le contraste de la religion cruelle qui prescrivait un pareil sacrifice, et de la morale si douce dont je lisais un des préceptes sur le *schall de la veuve :*

« *Jouissez, voilà la sagesse; faites jouir, voilà la vertu.* »

A mon arrivée à Paris, en 1773, on ignorait jusqu'au nom de ces tissus asiatiques d'un

usage si général aujourd'hui. M. le duc d'Aiguillon, auprès duquel je fus introduit, parut désirer quelques-unes de ces rares bagatelles que j'avais apportées des Indes, et ce ne fut pas sans peine que je me défis en sa faveur de ce schall auquel j'attachais d'intéressans souvenirs. Peu de jours après, j'appris que M. le duc l'avait offert à Mme Dubarri. Pendant un grand mois, on ne parla pas d'autre chose dans les petits appartemens; toutes les dames de la cour vinrent l'essayer à la toilette de la favorite, et décidèrent, d'une voix unanime, que cette parure n'avait aucune espèce de grâce : en conséquence, le schall fut relégué comme un objet de curiosité dans un cabinet de laque, où il serait peut-être encore si Lekain, jouant à Fontainebleau le rôle de Gengiskan, n'eût fait naître au roi l'idée d'ajouter cet accessoire à la vérité du costume du prince tartare.

Pendant plusieurs années, à toutes les représentations de *Zaïre* et de *l'Orphelin*, j'eus occasion de revoir mon cachemire au front de Gengis et d'Orosmane. A la mort de Lekain, il fut acheté fort cher par un fermier-général, qui en fit présent à la fameuse *Isabeau;* cette

belle mulâtresse du Cap eut, comme chacun sait, le talent d'attirer sur elle, pendant quelques mois, tous les yeux de la capitale, de manger, en cinq ans, le fonds de deux riches habitations, et de ruiner en moins de tems encore trois grands seigneurs, cinq maîtres des requêtes et quatre fermiers-généraux, sans pouvoir enrichir le danseur Nivelon qu'elle aimait éperdument. Dans la déroute de sa fortune, cette courtisane américaine vendit le schall à M. d'Orvilliers, riche amateur, dont la vie et la fortune avaient été employées à entasser dans une vaste galerie des porcelaines du Japon, des magots de la Chine, la collection des costumes persans depuis Cambyse jusqu'à Thamas-Kouli-Kan, le recueil des observations astronomiques des Chinois, depuis Yu-le-Grand jusqu'à Fohi-Tzing-Li, et les échantillons de toutes les espèces de pierres qui entrent dans la formation de ce globe terraqué. Il avait payé mille écus une babouche de Soliman II, cent louis un éperon de Fernand Cortès, et deux cents piastres une plume du casque de Guatimozin. *Le schall de la veuve* figura dans cette friperie historique, et fut encore une fois mis en vente après décès.

Une revendeuse à la toilette, qui l'acheta très-bon marché, s'entendit avec une étrangère pour mettre cette parure à la mode. Nous touchons à l'époque la plus brillante de son histoire. La femme d'un fournisseur de l'armée d'Italie, resplendissante de jeunesse et de beauté, acheta ce cachemire cinq cent mille francs en assignats, apprit de M......, son amant, jeune peintre déjà très-habile, à se draper avec grâce, et parut ainsi, en grande loge, à l'Opéra. Le lendemain, la dame au schall fixa de nouveau tous les regards au pavillon d'Hanovre; dès-lors le mouvement fut donné, la commotion fut générale; les femmes n'eurent plus qu'une pensée, qu'une volonté, qu'un désir, celui de se procurer un schall de cachemire, sans lequel on eût dit qu'il ne pouvait plus y avoir pour elles de bonheur sur la terre. Le *Journal des Modes* signala cette mode dans un de ses numéros, et l'illustra par une gravure. Deux Turcs et un Arménien, que des affaires de commerce amenaient à Paris, se virent en un moment dépouillés des cachemires crasseux qui leur servaient de ceintures et de turbans, et qu'on leur paya au poids de l'or. Nos marchands orientaux

ne négligèrent pas ce moyen de fortune, et, spéculant sur la durée d'un caprice soutenu par le luxe et la vanité, ils établirent à Paris un entrepôt de schalls, dont les maris et les amans se cotisèrent pour faire les frais. Cette concurrence ne servit qu'à rehausser l'éclat et la valeur du *schall de la veuve*, à la beauté duquel rien ne pouvait encore être comparé.

Au plus fort de cette frénésie pour la mode nouvelle, je tremblais pour les jours du plus cher de mes amis, qu'un amour dédaigné conduisait au tombeau. Brillant de tous les dons de la jeunesse, de la naissance et de la fortune, il avait eu l'inconcevable malheur d'adresser ses vœux à la seule femme, peut-être, dont il ne dût rien espérer. Cette Artémise de vingt-cinq ans, pleine de vanité, dévorée en secret du désir de se faire remarquer, n'avait rien trouvé de mieux pour cela que l'affiche d'une vertu farouche, qui s'était d'autant moins démentie, que son cœur et son esprit n'avaient point à lutter contre ses principes. Je connaissais bien cette dame, et j'avais découvert qu'avant tout elle voulait fixer l'attention sur elle : je tirai parti de cette observation pour guérir mon pauvre

ami. Instruit que le traitant, propriétaire de mon schall, avait eu à rendre ses comptes au plus rigide des ordonnateurs, et qu'en dernier résultat il se voyait forcé de vendre jusqu'aux diamans de sa femme, je fis offrir une somme considérable du cachemire à têtes de nègres ; il me revint, et je l'adressai à mon ami, en lui indiquant l'usage qu'il en devait faire. Je ne sais pas jusqu'à quel point il suivit mes conseils, mais sa santé se rétablit, et je le trouvai quelques jours après dans les jardins de Frascati, donnant le bras à son inhumaine, autour de laquelle on se pressait pour admirer le *schall de la veuve*.

Au bout d'un an, un de ces caprices de petite-maîtresse, qui se font ordinairement moins long-tems attendre, décida de nouveau du sort de ce cachemire : il fut sacrifié au désir d'une aigrette de diamans, et déposé dans le bureau de prêt de la rue Vivienne, où la dame se procura partie de la somme nécessaire à l'achat de la *délicieuse* aigrette. Il en fut retiré par un juif qui le vendit à crédit à un jeune homme, lequel en fit cadeau, le jour de la Saint-Louis, à une très-jolie actrice de la Comédie-Française, à

son retour des eaux. Celle-ci, le soir de sa rentrée au théâtre, eut l'attention délicate de jeter son schall, au sortir du spectacle, sur les épaules de la femme d'un journaliste, très-sujette à prendre des rhumes : l'article du lendemain prouva que la reconnaissance est solidaire dans un bon ménage. Là commence la ruine de l'*ancien* des cachemires. Renfermé pendant deux ans dans une vaste armoire, enfoncé sous les pièces d'étoffes, sous les fourrures, les coupons de draps de toutes couleurs, sous un amas de linge de table, de lit et de cuisine, entassés pêle-mêle dans cette corne d'abondance, les vers se mirent dans le *schall de la veuve* ; la femme du journaliste se disposait à en faire des jupons de dessous : dans cette extrémité cruelle, un auteur, en marché d'un succès, sauva mon cachemire d'un pareil affront, en offrant galamment de l'échanger contre de la *vieille vaisselle au poinçon de Paris*. Des mains du poète il passa sans intermédiaire dans celles de Mme Durand, et, au moyen de quelques reprises habilement faites, celle-ci trouva l'occasion de le faire figurer un moment comme neuf dans la corbeille de noce de la fille d'un ancien employé à la régie, qui

le vendit six mois après pour acquitter le mémoire de son boulanger. J'ignore ce qu'il est devenu depuis ce moment jusqu'au 14 du mois d'août dernier, où il fut mis en vente, sur la place du Châtelet, par autorité de justice, comme l'ont annoncé les journaux. Je courus pour y mettre l'enchère, mais j'arrivai trop tard : le *schall de la veuve* venait d'être adjugé à Mme***. Dès le lendemain, il fut coupé en morceaux, que cette dame distribua à ses nombreux amis, pour en faire des gilets. Elle s'est réservé la bordure, en caractères arabes, qu'elle porte habituellement en ceinture, et dont la devise ne saurait être plus heureusement appliquée.



N° LIV. — 3 *octobre* 1812.

LE GENRE SENTIMENTAL.

Ille dolet vere, qui sine teste dolet.

MARTIAL, Ep. 34.

.... Le vrai deuil, sais-tu bien qui le porte?
C'est cestuy-là qui sans témoings se deult.

Imit. de MAROT.

Parlerai-je d'Iris? chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur!.. C'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe en courant son chien, qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.

GILBERT.

JE pense, comme Juvénal, « que la nature, en nous donnant des larmes, prouve assez qu'elle nous créa sensibles, et j'ajoute encore avec lui que la sensibilité est un de ses dons les plus précieux * ; » mais c'est un don enfin; nous l'ap-

* . . . . *Mollissima corda,*
Humano generi dare se natura fatetur;
Quæ lacrymas dedit, hæc nostri pars optima sensus.
JUVÉNAL, Sat. 20.

portons en naissant ; il se développe en nous et malgré nous, dans des proportions différentes, comme notre taille et notre figure ; c'est une disposition de l'ame : depuis quelque tems on en fait une étude. J'ai vu fonder en France cette école *sentimentale*, il y a près d'un demi-siècle ; j'en ai connu les principaux professeurs, et j'en ai suivi les progrès depuis la mélancolie jusqu'aux vapeurs, aux maux de nerfs et aux convulsions inclusivement. La fausse sensibilité (je n'ose pas me servir du mot de *sensiblerie* dont la conversation commence à s'enrichir), la fausse sensibilité a donné pendant long-tems et donne encore aujourd'hui un caractère dans le monde : beaucoup de gens lui doivent des succès, en attendant qu'elle leur vaille un ridicule ; car, comme dit Duclos, toute affectation finit par se déceler, et l'on retombe au dessous de sa valeur réelle.

On ne se douterait pas en quel lieu, en présence de quels objets, ces réflexions me sont venues à l'esprit : dans mon *hermitage de la Chaussée-d'Antin* cela paraîtrait naturel ; mais dans *l'hermitage de J. J. Rousseau*, dans ce réduit charmant qu'habita l'auteur d'*Emile*, qu'habite aujourd'hui l'auteur du *Sylvain*, quand j'avais sous les yeux

la petite table de noyer sur laquelle ont été écrites tant de pages éloquentes où respire la sensibilité la plus vraie; quand tous les objets dont j'étais entouré me ramenaient à l'idée d'un écrivain dont les écrits seront à jamais les délices des ames tendres, ne regardera-t-on pas comme une profanation d'avoir été chercher dans un pareil endroit le sujet d'une satire contre la sensibilité? J'aurais assez mauvaise opinion, je l'avoue, de celui qui parcourrait avec indifférence cette habitation d'un grand homme, qui se promènerait froidement dans le petit jardin où Jean-Jacques médita les chapitres de l'*Emile*, qui s'arrêterait sans émotion sous ces vieux châtaigniers où il se reposait au retour de ses courses dans la forêt de Montmorency; mais ce respect pour l'auteur de quelques beaux écrits empêche-t-il de trouver excessivement ridicule cette dame qui vient tous les ans, à pareil jour, à cet hermitage célèbre pour s'y rouler par terre avec des spasmes convulsifs, comme en éprouvaient certains dévots sur le tombeau du diacre Pâris? Empêche-t-il de trouver un peu d'exagération dans ces larmes que j'ai vu verser par une jeune mère et sa fille dans la chambre d'un homme qui mit ses enfans

à l'hôpital ? Empêche-t-il de rire de cette foule de pélerins qui ne sont venus là que pour inscrire leurs noms sur les murailles du jardin, et jusque sur le buste du héros, dont la joue droite est couverte tout entière par le nom célèbre de M. *Thoté ?*

J'ai le malheur, car c'en est un peut-être, de n'être jamais dupe de ces jongleries sentimentales, de ces émotions *à froid*, de ces douleurs solennelles qu'étalent nos comédiens, et surtout nos comédiennes de société. J'ai plus d'une fois déjoué les coryphées du genre ; comment ne serais-je pas en garde contre leurs élèves ? Ce que j'écris en ce moment, je le disais à un jeune homme qui m'avait accompagné à Montmorency, et dans lequel j'ai cru reconnaître quelque penchant à ce genre d'affectation. Je lui montrais en sortant, à quelques pas de l'hermitage, la petite maison où deux jeunes époux, célèbres dans les arts, vinrent se renfermer, il y a quelques années, pour se soustraire au tourbillon du monde, et vivre pour eux seuls.

« Qu'ils doivent être heureux ! s'écria mon jeune homme, et combien j'envie la félicité dont ils jouissent ! Entrons, Monsieur, je veux la

voir cette retraite charmante qu'habitent la jeunesse, l'innocence et l'amour!.... » Je modérai son enthousiasme en lui apprenant que, trois mois après, les deux époux revinrent à Paris, chacun de son côté, pour demander le divorce. « Que voulez-vous conclure de tout ce que vous m'avez dit? reprit mon jeune compagnon avec un peu d'humeur. — Qu'il faut se défier d'un sentiment qui s'annonce avec ostentation; que la fausse sensibilité cache beaucoup d'autres défauts; que la véritable n'est pas toujours exempte de vanité, et s'allie quelquefois avec une sorte d'inhumanité. — On ne s'attend pas à ce dernier trait! dit-il, et je voudrais bien savoir comment on s'y prend pour soutenir un pareil paradoxe? — Par des exemples que vous ne récuserez pas, continuai-je en riant, car je les prendrai parmi les gens de votre connaissance. Je vous ai vu quelquefois chez Mme Vernon; elle tient un rang distingué parmi nos peintres, et convient elle-même qu'elle doit la plus grande partie de son talent à son excessive sensibilité. Tout le monde connaît l'étroite amitié qui l'unit à M. Maurice, l'un de nos plus grands artistes : celui-ci tomba

dangereusement malade à l'époque où Mme Vernon travaillait à son tableau de *la Communion de saint Jérôme*. Elle ne quitta point le lit de son ami, lui prodigua les plus tendres soins, qu'elle ne voulut partager avec personne du moment où la maladie eut pris un caractère tout-à-fait effrayant. Le tableau était resté sur le chevalet, faute de modèle pour achever la tête du saint Jérôme, où il s'agissait de lutter contre la plus belle composition du Dominiquin. Tout à coup la dame est frappée de l'image qu'elle a sous les yeux; le désespoir de l'amitié cède un moment à l'enthousiasme des arts; l'artiste saisit ses pinceaux, ébauche d'une main sûre les traits de son ami mourant, et fait de ce portrait le plus beau de ses ouvrages. On assure que M. Maurice, qui revint de cette maladie contre tout espoir, ne se montra pas très-sensible à cette marque d'attachement.

» Je vous ai souvent entendu vanter M. de Valmont et sa femme comme les modèles de toutes les vertus conjugales; vous avez, je crois même, fait des vers où vous les comparez alternativement à Philémon et Baucis, à Pétus et Aria.— Et j'ai fait beaucoup d'hon-

neur aux uns et aux autres, reprit le jeune homme avec chaleur. Me nierez-vous aussi qu'ils s'adorent, et que, sous les glaces de l'âge, ils ont conservé l'un pour l'autre tout l'amour, toute la sensibilité de leur jeunesse ? — Vous dites plus vrai que vous ne croyez, répondis-je ; mais je ne nie rien, je cite des faits, et je vous laisse le soin de prononcer. Convaincus de cette vérité *sentimentale*, qu'en toute liaison où les ames sont étroitement unies le plus à plaindre est celui qui a le malheur de survivre à l'objet aimé, chacun d'eux, comme vous allez voir, s'est placé d'avance dans cette position cruelle. Je me trouvais, il y a quelque tems, à la campagne avec M. et Mme de Valmont, chez Mme Desmaisons, leur parente. Un matin, je rencontrai de très-bonne heure M. de Valmont dans le parc ; en nous promenant ensemble, nous arrivâmes à un bosquet de sycomores et d'acacias d'un aspect tout-à-fait *romantique*. Nous nous assîmes sur deux chapiteaux brisés, et là, M. de Valmont, d'un son de voix qu'on pouvait croire altéré par les larmes, me fit part du projet qu'il avait formé de placer en ce lieu le tombeau de sa femme. « Elle affectionne cet

endroit, me dit-il ; c'est de ce côté qu'elle dirige ordinairement nos promenades, et, plus d'une fois, je l'y ai surprise le mouchoir sur les yeux : sa santé s'altère ; je devine la pensée qui l'occupe, et ses vœux seront satisfaits. Pendant toute la saison je me suis occupé, à son insu, d'arranger ce bosquet conformément à la destination mélancolique qu'il doit recevoir, et dont la seule pensée m'a déjà coûté bien des pleurs. » J'étais tout étourdi de la singularité de cette confidence, et je ne savais trop quelle part je devais prendre à cette douleur anticipée, lorsque la cloche du déjeuner vint me tirer d'embarras.

» Nous reprîmes en hâte le chemin de la maison ; le repas fut gai ; Mme de Valmont y rit beaucoup, et en sortant de table elle prit mon bras pour faire un tour de promenade, tandis que son mari restait au salon à lire les journaux. Tout en causant, soit hasard, soit intention, elle me ramena au lieu que je venais de quitter ; puis tout à coup, à la vue de ce bosquet, saisie d'un tremblement convulsif, elle parut au moment de se trouver mal : je voulus l'éloigner de ce lieu funeste, mais elle y pénétra malgré

moi, et s'assit sur le même chapiteau qu'occupait son mari une heure auparavant. Après avoir respiré des sels dont elle est toujours munie, « vous ne vous doutez pas, me dit-elle en sanglotant, de la cause du mal subit que je viens d'éprouver; je tombe dans le même état chaque fois que j'approche de ce bosquet, et je ne puis m'empêcher d'y revenir sans cesse. (Je crus qu'elle allait me parler de sa fin prochaine.) Le pauvre ami baisse sensiblement, continua Mme de Valmont; il vient souvent rêver dans ce lieu solitaire, et jamais nous n'en approchons ensemble sans qu'il ne me serre la main avec une expression qui se fait entendre à mon cœur. C'est là que j'ai choisi son dernier asile; la place que doit occuper son monument est marquée par ce saule pleureur que j'ai planté moi-même, et qui grandira sous mes larmes. » (Le jeune homme à qui je parlais se prit à rire aux éclats.) « J'eus toutes les peines du monde à n'en pas faire autant que vous, continuai-je, et je me fis la question que je vous adresse maintenant à vous-même : de quelle nature est la sensibilité de ces deux tendres époux qui s'occupent, vivans, des soins qu'ils se rendront

après leur mort, et qui ont le courage de se familiariser d'avance avec l'idée d'une éternelle séparation ?

» Mais, puisque je suis en train de conter (les vieillards ne s'arrêtent pas facilement), je veux vous faire part d'une autre anecdote du même genre, que vous garantira toute la ville de Montpellier.

» Le docteur Lestrat est un des plus habiles médecins de cette ville ; jamais amoureux de roman n'imagina autant de folies pour épouser sa belle que n'en fit le docteur pour obtenir la main de Mlle Emilie de Vigneul. Une maladie de poitrine, à laquelle Mme Lestrat succomba au bout de deux ans de mariage, plongea son mari dans le plus affreux désespoir : rien ne put le déterminer à une dernière séparation ; et, pour soustraire à la tombe des restes adorés, il imagina de confier la dépouille mortelle de sa chère Emilie à un artiste habile qui prétend avoir dérobé aux Egyptiens le secret de conserver les corps. Le succès passa même ses espérances : il revit sa femme ; c'était elle, ses traits, son attitude ; son teint même avait conservé l'éclat et la fraîcheur de la vie.

« Cette précieuse momie, vêtue avec une simplicité élégante, fut placée, comme dans un état de sommeil, sur un canapé de velours noir dans le cabinet de M. Lestrat; un rideau de taffetas bleu-de-ciel la dérobait aux regards profanes, et chaque jour l'époux inconsolable venait auprès d'elle nourrir ses regrets et sa douleur. Pendant deux ans, même chagrin, mêmes assiduités : après ce terme, on remarqua que le docteur faisait des visites moins fréquentes à sa femme depuis qu'il allait plus souvent chez Mme Dorsange. Peu à peu le cabinet fut abandonné et la porte condamnée. Il y avait six mois qu'on n'était entré dans ce boudoir *sentimental*, quand M. Lestrat convola en secondes noces. Cependant la nouvelle épouse, qui n'ignorait pas jusqu'où son mari portait la sensibilité, avait exigé qu'on répudiât sa rivale embaumée. M. Lestrat fit des démarches auprès de la famille Vigneul pour qu'elle reprît sa parente; les Vigneul, piqués de ce nouveau mariage n'acceptèrent point sa proposition. Pendant toutes ces négociations, la pauvre Emilie avait été reléguée dans un vieux coffre au fond du garde-meuble où la maîtresse vivante de

la maison ne voulut pas la souffrir. Les Vigneul s'obstinant dans leur refus, il fallut avoir recours au curé de la paroisse ; mais celui-ci, apprenant qu'on lui proposait d'inhumer une femme morte depuis quatre ans, refusa la sépulture. Dans cet embarras extrême, le pauvre docteur, qui ne savait plus à qui s'adresser, prit le parti d'enterrer sans bruit la défunte dans un coin reculé de son jardin ; et il ne reste aujourd'hui d'autres vestiges de cette femme tant pleurée que six pieds de terre, où le gazon ne croît plus, à cause de l'odeur du camphre et des aromates qui s'en exhale encore.

» Je ne prétends pas, ajoutai-je à mon jeune compagnon de promenade en terminant ce récit, conclure, comme les stoïciens, que la sensibilité soit un mal, encore moins un vice ; mais je désire que vous trouviez dans cet entretien la preuve d'une vérité dont je voudrais vous voir convaincu ; c'est que la vraie sensibilité est un sentiment plein de pudeur, auquel le mystère est plus nécessaire encore qu'il ne l'est à l'amour. »

N° LV. — 10 *octobre* 1812.

LA PETITE FILLE ET LA DEMOISELLE.

. . . . *Inter scabiem tantam et contagia.*
HOR. Ep 12, liv. I.

Au milieu du désordre et de la corruption.

La ville et ses mœurs étrangères
Ont corrompu leurs sentimens,
Et les vertus héréditaires
Ont abandonné mes enfans.
SÉDAINE, *Félix*, acte 3, sc. 7

J'AI vécu sous la hutte du sauvage et dans le palais des princes ; j'ai passé par toutes les conditions de la vie humaine, et j'ai fait une station dans presque toutes les classes de la société. Maintenant, me demande-t-on à quel état le bonheur m'a paru le moins étranger, je réponds que la condition la plus heureuse est celle

où l'on échappe plus facilement aux orages des passions ; où l'aisance et la santé sont plus habituellement le prix du travail ; où les désirs bornés assurent des jouissances faciles ; où la probité des pères est un véritable héritage pour les enfans ; en un mot, que la condition la plus heureuse est celle de l'habitant des campagnes. D'où viennent donc, dans la plupart des familles villageoises, ce dédain des occupations rustiques, cette honteuse émulation des jeunes paysans pour se procurer quelque emploi subalterne dans les cuisines, dans les écuries, dans les cours d'un château, sans autre espoir raisonnable que de figurer un jour, la livrée sur le dos, dans une antichambre ou derrière une voiture ? C'est toujours avec peine, je l'avoue, que j'observe ces migrations continuelles du village vers la ville, que je vois tant de jeunes gens des deux sexes, appelés par la nature, par l'exemple de leurs parens, par la force des habitudes, à l'innocence de la vie rurale, embrasser volontairement une condition servile dont le vice et l'opprobre leur offrent trop souvent l'occasion de sortir.

J'ai parlé quelque part d'une petite paysanne, fille d'un fermier des environs de Bayeux, et j'ai promis de publier ses aventures; c'est, je crois, le moment de tenir ma promesse. Cette historiette, où je n'ai changé que les noms, tiendra lieu d'une dissertation que j'avais préparée sur le même sujet.

Il y a quelques années que Mme de Mériel acheta une terre assez considérable à Saint-Brice. Cette dame fit venir de Normandie, pour occuper la principale ferme de son nouveau domaine, Pierre Dumont, le fils de sa nourrice, excellent cultivateur et père de quatre enfans. Pour fixer plus sûrement auprès d'elle cette honnête famille, elle maria l'aîné des garçons avec la fille de son concierge, et la plus âgée des filles avec son jardinier. Le plus jeune des deux fils de Dumont ne quitta la ferme qu'au moment où son âge, moins encore que sa vocation, l'appela sous les drapeaux. Il ne restait plus que la petite Fanchette, âgée de neuf ou dix ans. Cette enfant venait tous les matins apporter au château la crême pour le déjeuner. Aglaé, la fille unique de Mme de Mériel, à peu près du même âge que Fanchette,

lui avait procuré l'entrée du salon, où l'on remarquait déjà sa jolie figure, ses grands yeux bleus et ses beaux cheveux blonds qui s'échappaient en boucles naturelles du petit toquet d'indienne où ils étaient renfermés. Les femmes de chambre s'amusaient quelquefois à lui essayer les robes de leur jeune maîtresse, et celle-ci voulait toujours que Fanchette restât auprès d'elle, et prît part à ses jeux et même à ses leçons. Pendant ce tems-là notre petite paysanne ne veillait pas sur les deux vaches dont la garde lui était confiée. Sa mère venait, en grondant, la chercher au château, et se plaignait, avec raison, qu'on fît contracter à sa fille des goûts et des habitudes si peu conformes à l'état où elle était destinée à vivre. Le mari, moins clairvoyant que sa femme, se montrait aussi moins sévère : il s'amusait de la petite vanité de Fanchette, et jouissait, avec plus de tendresse que de prudence, des défauts brillans qui commençaient à se manifester en elle. Les années suivantes, pendant toute la belle saison, que M[me] de Mériel passait à Saint-Brice, Fanchette ne sortait presque plus du château ; ses charmes naissans commençaient à

fixer l'attention ; et les complimens qu'ils lui attiraient la faisaient rougir à la fois de pudeur et de plaisir. A quinze ans, gâtée par les éloges, et ne pensant plus, sans pleurer, à la vie qui l'attendait à la ferme au départ prochain des maîtres pour la ville, elle supplia Mme de Mériel de l'attacher à son service, et de lui permettre de la suivre. Fanchette faisait cette demande de l'aveu de ses parens, sa prière était appuyée par toute la famille ; Aglaé sollicitait cette grâce avec tant d'instance, que sa mère consentit à lui donner Fanchette pour femme de chambre. Notre petite paysanne, au comble de la joie, voulut entrer, dès ce jour, en fonctions, et s'occupa d'abord de la toilette convenable à son nouvel état. Le petit bonnet garni de tulle est substitué à la cornette empesée ; l'épais fichu de Béarn cède la place à la petite *pointe* écossaise, dont les contours accusent, en feignant de les cacher, des attraits qu'on ne soupçonnait pas encore ; le tablier de batiste à poches, et la robe d'indienne à manches courtes, en remplaçant le jupon de futaine et le corset de siamoise, découvrent deux jolis bras d'une éclatante blancheur. Le premier qui en fit la remarque

fut le jeune Charles de Tillet, neveu de Mme de Mériel. En le plaisantant sur cette observation, en présence de celle qui en était l'objet, on l'enhardit à lui faire une déclaration qu'elle reçut avec plus d'embarras que de surprise. Le moment du départ arriva : Fanchette alla faire ses adieux à son père et à sa mère, qui lui donnèrent, en pleurant, des conseils et des instructions dont elle ne tarda pas à s'écarter. M. Charles avait trop d'intérêt à la détourner de ses devoirs, elle avait elle-même trop de penchant à les oublier, pour y rester long-tems fidèle. On s'aperçut de leur intelligence : Mme de Mériel adressa de vives réprimandes à Fanchette, qui n'en tint aucun compte ; on la menaça de la renvoyer à ses parens, mais elle prévint cette résolution en quittant l'hôtel, sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue : on questionna Charles ; il répondit de manière à augmenter les soupçons auxquels sa conduite antérieure avait donné lieu ; et, pour éviter des éclaircissemens dont il craignait les suites, il prit le parti de ne plus reparaître chez sa tante. Cet étourdi avait loué, dans le faubourg Saint-Martin, un petit loge-

ment pour la fille de Dumont : il y passait toutes ses journées, et partageait avec elle la pension très-modique que son père lui faisait à Paris. L'amour est de tous les sentimens celui qui souffre le plus impatiemment les privations. Un matin, en revenant d'une promenade au canal de l'Ourcq, Charles fit à Fanchette l'aveu de la gêne extrême où il se trouvait, et la fit consentir d'autant plus facilement à ses desseins, qu'elle commençait à se lasser de l'existence obscure où l'amour l'avait réduite.

Dès le lendemain elle fut placée, sous le nom d'*Estelle*, dans le magasin renommé de Mme Lavigne, marchande de modes sous les galeries de bois au Palais-Royal. Un air de modestie dont elle ne s'était pas encore défait, l'élégante simplicité de ses vêtemens, servirent à la faire remarquer au comptoir parmi ses nombreuses compagnes. Elle n'y était pas installée depuis quatre jours, lorsqu'un certain M. Dulac, agioteur des plus experts, entra dans ce magasin pour y faire quelques emplettes qu'il solda sans marchander, mais sous condition expresse que la jeune personne qu'il désignait (c'était Estelle) les lui apporterait le lendemain, à l'hôtel du Tibre, rue

du Helder. Quelques mots, que la jalousie arrachait peut-être à ses compagnes, l'instruisirent de l'importance de sa mission. Un reste d'amour pour Charles suspendit un moment sa volonté ; mais l'ascendant de son étoile l'emporta. Le lendemain matin, à dix heures, elle se rendit à l'hôtel du Tibre ; le même jour, vers midi, Mme Lavigne reçoit un billet qui la prévient de ne plus compter Mlle Estelle au nombre de ses ouvrières, et le soir même celle-ci paraît en grande loge à Feydeau. Le hasard veut que Charles s'y trouve ; il croit la reconnaître : son regard inquiet la poursuit dans le fond de sa loge, où elle se retire aussitôt qu'elle l'aperçoit. Elle craint une explication doublement embarrassante, et, feignant une indisposition subite, elle se hâte de quitter la salle. Transporté de colère et de jalousie, Charles vole sur ses pas ; il arrive à tems pour la voir s'élancer dans une voiture élégante qui la dérobe en un moment à ses yeux et à ses recherches.

Estelle, jetée dans un monde corrompu dont elle adopta, sous le nom de plaisir, les goûts, les travers et les vices, ne tarda pas à se consoler de la perte de Charles. Elle passa quel-

ques mois au milieu de tous les prestiges d'un luxe grossier qui ne suffisait déjà plus à sa vanité dédaigneuse. Une fourniture considérable appela Dulac à l'armée : Estelle le suivit ; et je laisse à penser de combien d'hommages elle devint l'objet, de quelles séductions elle se vit tout à coup environnée. La fatalité qui la poursuivait, ou plutôt qu'elle poursuivait, voulut que Dulac, au milieu d'un déjeuner qu'il donnait à l'état-major, reçût l'ordre d'aller rendre ses comptes à une commission militaire qui s'obstinait à savoir ce qu'étaient devenus quelques milliers de sacs de farine égarés en route. L'amour céda au devoir ; Estelle resta seule, et chacun s'empressa d'offrir des consolations à la belle affligée. Elle accepta celles d'un général qui rentrait en France pour cause de blessures ; il la conduisit à Plombières. Aux eaux, on ne se montre pas très-scrupuleux en fait de société : Estelle était jeune et jolie ; on la reçut partout : l'assemblée la plus brillante se tenait chez un baron de Muldorff, gentilhomme prussien, aussi connu à Plombières, à Barrèges, à Spa, à Tœplitz et à Bath, que le médecin le plus accrédité des eaux. Les blessures du général n'étaient

point de nature à se guérir dans une saison. Il parlait déjà de passer l'hiver à Plombières ou dans les environs : cette idée fit frémir sa jeune compagne; et le baron profita si habilement d'un effroi qu'elle ne déguisait pas, qu'il la décida sans beaucoup de peine à reprendre avec lui la route de Paris.

Le baron ravisseur déposa son Hélène dans une petite maison charmante qu'il acheta pour elle dans la rue Saint-Georges, et qu'elle trouva montée sur un ton dont sa vanité même fut satisfaite. Le nom d'Estelle ne convenait plus à sa position dans le monde; elle prit celui de Mme *de Saint-Julien*. Tous les mardis un dîner splendide réunissait à sa table des jeunes gens à la mode, des hommes du monde, des artistes célèbres, des femmes de mœurs faciles, il est vrai, mais distinguées par les charmes de leur esprit ou de leur figure, et dont Mme de Saint-Julien était citée chez elle comme le modèle le plus aimable. Quelques poètes, ses commensaux, la comparaient, dans leurs madrigaux hebdomadaires, à Phryné, à Aspasie, à Ninon, et poussaient quelquefois la fiction poétique jusqu'à trouver dans le gros baron de Muldorff quelque analogie avec Périclès et le grand Condé.

Il y avait deux jours que Périclès n'avait paru chez Aspasie, quand, un matin, une escouade d'huissiers vint prier Mme de Saint-Julien de permettre que ses meubles fussent vendus au profit des créanciers du baron, domicilié pour le moment à Sainte-Pélagie. Les larmes et le désespoir de la jeune dame n'empêchèrent pas les hommes de proie de procéder, dans les formes, à l'exécution de la sentence dont ils étaient porteurs. Dans ce désastre, une femme de chambre alerte trouva le moyen de soustraire à leurs griffes l'écrin de sa maîtresse.

En attendant qu'on trouvât un nouveau baron, qu'on se promit bien de ne plus laisser le maître des meubles qu'il aurait payés, Mme de Saint-Julien et sa fidèle camariste louèrent, dans la rue Chabanais, un logement qu'on meubla en vendant l'écrin, et dont on affecta la dépense sur le produit d'un flambeau de bouillotte. Cette ressource, d'abord assez productive, le devint moins de jour en jour : deux ou trois aventures scandaleuses attirèrent les regards de la police sur cette maison ; le flambeau commençait à brûler dans la solitude : les femmes, ornement nécessaire de ce genre de réu-

nions, s'y montraient plus rarement; le souper même n'attirait plus les amateurs. Au bout de quelques semaines, la maison fut entièrement déserte ; il fallut avoir recours aux expédiens pour vivre; tous les meubles furent vendus les uns après les autres : la misère approchait; pour surcroît de malheur, une maladie longue et douloureuse, fruit des veilles, du chagrin et des privations, détruisit, peut-être sans retour, sa beauté, source de tant de fautes et de tant de regrets. La malheureuse Fanchette, sans ressource, sans amis, en proie à tous les maux, à tous les besoins, avant d'aller chercher un asile dans quelque hôpital, écrivit à Mme de Mériel, depuis long-tems étrangère à sa destinée. Je me trouvai chez cette dame quand elle reçut la lettre de Fanchette, qu'elle n'acheva pas sans verser des larmes. Je fus chargé de porter quelques secours à cette malheureuse fille; je la trouvai dans un galetas de la rue de la Harpe, où j'appris d'elle tous les détails que je viens de raconter. Les secours de l'art, les consolations, les soins de toute espèce, rétablirent en peu de tems sa santé ; je la conduisis convalescente chez son père, que Mme de Mériel avait décidé

avec beaucoup de peine à la recevoir, et qui courut se jeter en pleurant dans ses bras, du plus loin qu'il la vit. Le cœur d'un père peut seul expliquer et sentir ces mouvemens contradictoires. Fanchette, pendant son absence, avait perdu sa mère; peut-être le chagrin avait-il hâté ses jours! Elle ne chercha pas à s'affranchir d'une pensée cruelle qui aggravait sa faute et sa punition. Elle reprit, à la ferme, la bure et les sabots; et, ce qui est peut-être sans exemple, celle qui fut pendant plusieurs années la honte de sa famille, a trouvé dans son repentir, dans le souvenir de ses folles erreurs, la force de rentrer dans le chemin du devoir et de se réconcilier avec la vertu.



N° LVI. — 24 *octobre* 1812.

LES JOURNAUX.

Hæc tùm multiplici populus sermone replebat
Gaudens. Virg., *Æneid*, lib IV.

Elle se plaît à répandre parmi les peuples cent bruits divers.

C'est une fort bonne, fort utile invention que celle des journaux, et l'honneur nous en restera, en dépit de la dissertation très-savante et très-peu connue de Constantin Wolff, qui veut à toute force en attribuer le mérite au patriarche Photius. La *Bibliothèque* de ce dernier n'est qu'un recueil de jugemens sur les livres qu'il avait lus dans son voyage d'Assyrie *, et cet ouvrage, imité lui-même de l'*Art des Bibliothèques*, du grammairien Télèphe, ne me paraît avoir rien de commun avec les journaux dont l'Europe a décidément obligation à M. de Sallo, con-

* Cette Bibliothèque offre, en outre, de très-longs extraits textuels d'une grande quantité d'ouvrages aujourd'hui perdus.

eiller au parlement de Paris, lequel, sous le om d'Hédouville, fit paraître le premier nuiéro du *Journal des Savans* le 5 janvier 1665. Jne observation qu'il est pourtant juste de faire, articulièrement dans le journal où j'écris, c'est que, trente-quatre ans avant, c'est-à-dire au nois d'avril 1631, le médecin Théophraste Reiaudot avait imaginé de publier, sous le nom le *Gazette de France*, une feuille périodique qui paraissait tous les cinq jours, mais dans laquelle il n'était question que de nouvelles politiques. Quelques savans sont encore allés déterrer un père Jacob, carme de son vivant, qu'ils ont voulu donner pour père aux journaux, sous prétexte qu'il a publié, depuis 1652 jusqu'en 1664, une nomenclature insignifiante des livres qui ont paru en France dans cet intervalle de douze années.

Quoi qu'il en soit de l'époque précise de leur établissement, les journaux sont devenus un besoin d'habitude pour une classe très-nombreuse de la société, et une source de plaisirs pour tous les goûts et pour tous les caractères. La curiosité y trouve des alimens, la mémoire y cherche des faits, l'étude des matériaux, le

travail un délassement, et l'oisiveté des distractions. Ne peut-on pas, à la rigueur, sans aucun travail, sans frais d'imagination, sans perte de tems (pour ceux qui ne connaissent qu'une manière de l'employer), se faire à son choix, par ce moyen, une petite réputation de politique, de connaisseur dans les arts, de littérateur, et même de savant? Quel homme d'état est mieux instruit que Néophile du mouvement des troupes, des armemens, des promotions, des débats du parlement d'Angleterre, des délibérations du congrès d'Amérique, des intentions hostiles ou pacifiques des divers cabinets? A quelle source a-t-il puisé ses connaissances? quel publiciste a-t-il consulté? quelles archives s'est-il ouvertes? Il a lu les journaux.

Enthyme est le répertoire vivant de tous les ouvrages nouveaux : astronomie, physique, algèbre, poésie, littérature, romans, tout est de sa compétence. De quelque livre que vous parliez, il le connaît, il en fait l'analyse, il en cite même quelques lignes, il finit par en porter un jugement sur lequel ne craignez pas qu'il varie jamais. Vous lui connaissez un emploi d'expéditionnaire qui vous paraît absorber

tout son esprit et tout son tems : où prend-il donc celui de lire, d'extraire, de méditer tant de volumes ? Il lit les journaux.

Vous vous mettrez l'esprit à la torture pour deviner par quel prodige Eraste, l'épais, le béotien Eraste, parle maintenant de beaux-arts en termes techniques; se permet d'avoir une opinion en musique, en peinture ; se montre instruit des affaires des tribunaux, des intrigues de coulisses, des ridicules à la mode, des travers du bon ton; en un mot, par quel prodige Eraste passe aujourd'hui pour un homme du monde : il lit et relit les journaux.

C'est surtout en province que l'influence et l'utilité des feuilles périodiques se fait sentir ; c'est là qu'une grande partie de la vie se partage entre cette lecture et les discussions interminables qui en sont la suite. Chaque famille a son journal ; elle en adopte exclusivement les opinions, et les défend quelquefois avec une opiniâtreté dont on pourrait craindre les suites, si, presque toujours, le journal du lendemain, en contredisant ce qu'il affirmait la veille, ne rétablissait la paix dans le petit cercle provincial où il avait semé la guerre.

*

Si jamais je fais un traité sur cette matière, je prendrai un ton plus sérieux pour discuter les avantages et les inconvéniens réels de l'établissement des journaux ; et, pour être plus sûr de n'oublier aucune des plaintes dont ils sont journellement l'objet, je consulterai les auteurs qui ont eu le plus à s'en plaindre. Avant qu'il existât des feuilles périodiques, un pauvre écrivain n'avait à craindre que l'oubli ; le libraire était seul victime d'un mauvais ouvrage : aussi la création de ces tribunaux de la critique causa-t-elle une épouvantable rumeur sur le Parnasse ; tous les enfans d'Apollon, légitimes ou naturels, déclinèrent à la fois cette juridiction prévôtale, et s'armèrent contre *les feuilles* de toute la puissance des *in-folio*. Dès-lors commença, entre les auteurs et les journalistes, cette guerre perpétuelle où l'on vit plus d'une fois la mousqueterie de ces derniers démonter les canons de leurs adversaires. L'armée des critiques, d'abord assez mal commandée, eut le bonheur de voir passer dans ses rangs, et le bon esprit de reconnaître pour chef un des plus illustres capitaines du parti ennemi. Bayle, en publiant les *Nouvelles de la République*

des Lettres, honora par ses talens et par son caractère une profession où se sont distingués après lui quelques hommes d'un véritable mérite, dont la liste ne serait pourtant pas fort longue.

Je jetais, au hasard, ces réflexions sur le papier, lorsque je reçus la lettre suivante : elle ne pouvait arriver plus à propos.

Nérac, 3 octobre 1812.

« Je pourrais, mon vieux camarade, m'écrier, comme je ne sais plus qui : *Beati qui habitant urbes !* * Je suis dans le Béarn comme je serais dans les déserts de la Floride, et je reçois si peu de nouvelles de la capitale, qu'il ne tient qu'à moi de me croire aussi loin de Paris que de Pékin. Ce n'est pas après vingt-sept ans de séjour dans la *grande ville* qu'on s'arrange pour n'y plus penser et pour vivre étranger à ses usages, à ses arts, et même à ses ridicules. Je n'ai pas le moyen d'entretenir, à mes frais, sur les bords de la Seine, un Grimm ou un La Harpe pour me tenir au courant des nouveaux ouvrages, des nouvelles opinions et des nou-

* Heureux ceux qui habitent les villes !

velles sottises, dont je suis extrêmement curieux. Heureusement il existe des journaux, et cette invention est une de celles que ma position me permet de mieux apprécier. En conséquence, et attendu que le wisk de Mme de Chavignac, le piquet du commandant de la gendarmerie, le boston de la femme du sous-préfet, et les contes de braconniers du vieux marquis de Serviès, n'absorbent pas tout mon tems et ne charment pas tous mes loisirs, je vous prie de m'abonner à un journal à l'aide duquel je puisse, chaque jour ou chaque semaine, me rapprocher un moment de Paris, et savoir au juste ce qui s'y passe. Je ne tiens ni au titre ni au format, ni même à ce que j'ai entendu appeler *la couleur* d'un journal; peu m'importe qu'il soit philosophique ou religieux, qu'il soit obscur ou répandu, je ne fais acception d'aucun en particulier :

« *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti* *. »

» Voici pourtant quelques conditions auxquelles je vous prie d'avoir égard :

* Je ne connais Galba, Othon, Vitellius, ni par des injures, ni par des bienfaits.

» Je voudrais que mon journal fût, comme moi, étranger à tout esprit de parti, à toute influence de salons, de coteries et d'antichambres ; je voudrais qu'il y régnât un heureux mélange de la raison et de la gaîté, de l'utile et de l'agréable, et que les matières y fussent néanmoins distribuées avec ordre ; je voudrais que tous les articles y fussent écrits avec assez de goût, de correction et d'élégance pour qu'il me fût permis de croire au talent du critique qui me donne son opinion sur l'ouvrage d'un savant, d'un artiste ou d'un homme de lettres ; je voudrais que la louange eût toujours un fondement raisonnable, et le blâme un motif évident, mais surtout que l'esprit assaisonnât l'un et l'autre ; je voudrais, ou plutôt je veux (car ces dernières clauses sont de rigueur) que la bonne foi préside à la rédaction du journal que je vous demande ; que le ton en soit décent sans être gourmé, plaisant sans être trivial, varié sans être bizarre, et malin sans être méchant. A cela près, mon ami, choisissez, et abonnez-moi pour le plus long terme possible.

»Tout à vous, et de tout cœur,

» MAURICE M***. »

RÉPONSE.

Paris, 22 octobre 1812.

« Vous avez voulu vous moquer de moi, ou vous êtes fou, mon vieux capitaine. Ce que vous me demandez ne se trouve qu'au pays où l'on a découvert la pierre philosophale, la quadrature du cercle, la panacée universelle, et l'art de diriger les aérostats.

» Vous avez vu, comme moi, ce qu'on est convenu d'appeler le bon tems des journaux, celui où la verge et le flambeau de la critique étaient aux mains des La Harpe, des Chamfort, des Marmontel, etc.; eh bien! dans quelle feuille de cette époque auriez-vous trouvé cette réunion de qualités que vous exigez aujourd'hui? Un journal qui satisferait pleinement à tous les *je voudrais* de votre lettre suffirait seul pour illustrer une nation. Peut-être, à tout prendre, cette branche de littérature n'a-t-elle jamais été cultivée avec plus de succès. Je vois donc un moyen de vous procurer un journal à peu de chose près comme vous le désirez : c'est de vous abonner à tous, de prendre ce que chacun a de bon, de les corriger l'un par l'autre,

et de tous ces élémens d'en composer un à votre goût et à votre usage.

»Le nombre des feuilles périodiques n'est pas assez considérable pour qu'un véritable amateur, avec votre fortune, puisse être effrayé de cette dépense; trois ou quatre cents francs peuvent faire face à tout. Par ce moyen, vous vous procurerez le *Journal de l'Empire*, où vous trouverez souvent des articles qui se distinguent par un goût pur, une critique solide, une érudition sans pédanterie, quelquefois même par une gaîté piquante et originale; la *Gazette de France*, dont le succès, consacré par cent quatre-vingts ans d'existence, se maintient par le respect des principes, par un ton décent et impartial, qui devient chaque jour plus rare; par un esprit de modération également éloigné des déclamations du philosophisme et de l'intolérance de la secte opposée; le *Journal de Paris*, varié, piquant, dont les nouvelles ont souvent le mérite de l'à-propos et l'intérêt du moment, si précieux pour la capitale. Il y aurait de l'ingratitude à oublier le *Mercure* : on peut rire pour l'instant de son épigraphe, mais les *forces* peuvent lui revenir. D'ailleurs, c'est une de ces an-

ciennes connaissances qu'on aime par habitude, et qui ont toujours leur couvert mis chez vous, en quelqu'état qu'elles s'y présentent. Vous recevrez aussi tous les cinq jours un petit journal de moderne origine, bien connu sous le nom de *Journal des Arts :* il a toutes les qualités de la jeunesse, de la gaîté, de la malice, de la franchise et de la grâce. Je ne vous parle pas du *Moniteur*, parce qu'il se recommande par des intérêts d'une plus grande importance, et je vous fais grâce du *Journal des Modes* et des *Petites-Affiches*, parce que vous n'avez point de femme, et que je ne suppose pas que vous en cherchiez une.

» Après avoir montré le beau côté de la médaille, vous attendez que je vous en fasse connaître le revers; je me contenterai de vous l'indiquer vaguement; car si quelques personnes trouvent l'éloge déplacé dans ma bouche, tout le monde trouverait la critique suspecte. Je vous recommanderai donc, sans aucune désignation spéciale, de vous prémunir, en lisant vos journaux, contre le ton doctoral et la morgue des uns, contre l'ennui et la futilité des autres, contre la partialité choquante et quelquefois

vénale de ceux-ci, contre l'ignorance et le mauvais goût de ceux-là, contre la mauvaise foi de presque tous. Au moyen de ces petits correctifs et de quelques autres renseignemens que je vous communiquerai d'une manière plus discrète (car il ne faut pas trahir le secret du corps), vous pourrez retirer de la lecture des journaux instruction, plaisir et profit.

»Si pourtant vous persistez à ne prendre qu'un seul journal, et m'en laissez le choix, vous savez, dès ce moment, à quoi vous en tenir : on n'est pas obligé d'être modeste aux dépens des autres. »



N° LVII. — 31 *octobre* 1812.

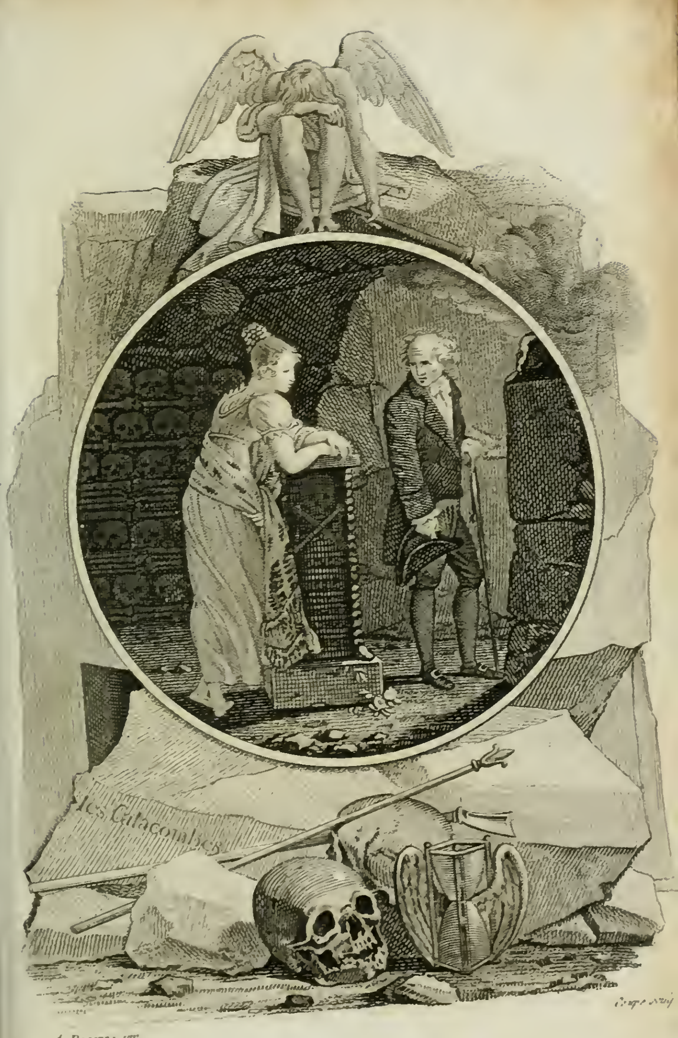
LES CATACOMBES.

Dans ces lieux souterrains, dans ces sombres abîmes,
La mort confusément entasse ses victimes.

LEGOUVÉ, *Poëme des Sépultures.*

J'AI souvent entendu raconter au peintre Robert, et toujours avec un nouvel intérêt, son aventure des Catacombes de Rome. Le récit très-simple de ses craintes, de ses angoisses dans cette affreuse circonstance, produisait encore, après vingt ans, une impression de terreur que l'on ne retrouve peut-être pas tout entière dans les vers admirables où M. Delille a traité le même sujet. Je me rappelle le début de ce touchant épisode :

Sous les remparts de Rome et sous ces vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,


les Catacombes
A Desenne inv



Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monumens et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense :
Depuis, loin du regard et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfans,
Jusqu'au jour où du sein de cette nuit profonde,
Triomphante elle vint donner ses lois au monde
Et marqua de la croix les drapeaux des Césars.

Les Catacombes sont l'objet de la curiosité de tous les voyageurs que l'amour des arts attire en Italie : ils s'empressent d'y visiter ces galeries ténébreuses, peuplées d'illustres souvenirs, et dont les monumens, décorés de fresques, de bas-reliefs, offrent depuis si long-tems aux plus grands artistes des recherches à faire et des modèles à suivre. Quelques auteurs ont décrit les Catacombes de Naples, et principalement celles de Rome, avec un soin extrême.

Au premier rang de ces gnomes littéraires, on doit placer Bosio, qui publia, en 1632, une description des Catacombes de cette dernière ville, sous le titre de *Roma sotteranea*, description que, depuis, Aringhi traduisit en latin. Le titre adopté par Bosio convient d'autant mieux à son ouvrage, qu'on y trouve en effet

l'itinéraire d'une *Rome souterraine*, et que les Catacombes y sont désignées par le nom de la *voie* sous laquelle chacune se dirige.

La lecture de ce livre, recommandable par beaucoup d'exactitude, d'érudition et de recherches curieuses, m'a fait naître l'envie d'entreprendre à Paris un petit voyage souterrain, et de parcourir cette partie des carrières qui s'étend sous la plaine du Petit Mont-Rouge, et à laquelle sa nouvelle destination a fait donner le nom de *Catacombes*. Nous approchions du *jour des Morts*, époque à laquelle j'ai coutume d'aller me recueillir quelques heures près de ces *monumens placés sur les limites des deux mondes*, comme dit éloquemment l'auteur des *Etudes de la Nature*. Je ne suis pas un disciple de ce triste Young, qui va sans cesse criant d'une voix lamentable et monotone :

Death be your theme in every place and hour!

« Que la mort soit votre unique entretien, à » toute heure, en tout lieu. »

Rien ne me semble plus contraire à la nature de l'homme et à son bonheur, que cette morale d'un rêveur mélancolique qui, sous prétexte de

nous familiariser avec un mal inévitable, nous en offre perpétuellement l'image. Voltaire a raison contre lui : *La pensée habituelle de la mort nous trompe, elle nous empêche de vivre.* J'approuve encore moins ces docteurs frivoles, ces philosophes sibarites qui repoussent toute pensée sérieuse et s'étourdissent sur la vie sans oser jamais en considérer la fin. Pour en jouir, je pense qu'il faut quelquefois en mesurer la durée, et ne pas craindre d'arrêter ses yeux sur les ravages du tems quand on veut en connaître le prix et en régler l'emploi.

Je parlais, lundi dernier, chez Mme de R***, de l'intention où j'étais de visiter les Catacombes ; et comme le billet d'entrée que m'avait envoyé l'inspecteur-général des mines me laissait la faculté de prendre quelqu'un avec moi, plusieurs personnes s'offrirent pour m'accompagner. Je ne pouvais en emmener qu'une, et il était tout simple que je donnasse la préférence à la fille de la maison, à l'une des plus aimables et des plus jolies femmes de Paris. Mme de Sésanne voulut absolument faire avec moi cette promenade mystérieuse ; j'en craignais l'effet sur une imagination de vingt ans, et je

fis d'abord quelques objections que sa mère appuya ; mais rien ne put la décider à renoncer à ce projet. « Elle avait entendu dire qu'en 1788 Mme de Polignac et Mme de Guiche avaient passé une journée entière sous ces voûtes funèbres ; elle ne se croyait pas moins courageuse, et puis elle avait tant de confiance en son vieil Hermite ! » Il fut convenu qu'elle viendrait me prendre dans sa voiture, le lendemain à midi.

Mme de Sésanne fut exacte à ce triste rendez-vous ; et, les poches pleines de bougies, de briquets phosphoriques (comme si nous eussions dû rester quinze jours sous terre), nous nous acheminâmes vers la barrière d'Enfer, en remarquant ce singulier rapport entre le nom de cette porte et le lieu que nous allions visiter.

Le chef des travaux, qui avait été prévenu la veille, nous conduisit par un petit escalier à vis, pratiqué dans l'enceinte des bâtimens de la barrière, sous les premières voûtes, à 90 pieds au dessous du sol. Nous suivîmes pendant plus d'un quart d'heure les sinuosités d'une galerie étroite, où l'on remarque de distance en distance l'indication de l'année pendant laquelle les travaux des différentes parties de ces car-

rières ont été entrepris. Sur le haut de la voûte, et dans toute la longueur du chemin que l'on parcourt jusqu'à la porte d'entrée des Catacombes, on a tracé une ligne droite qui peut au besoin servir de fil au voyageur égaré pour se retrouver dans cet immense labyrinthe. Quelques accidens de rochers rompent, à de longs intervalles, l'aspect uniforme de cette galerie, où viennent aboutir plusieurs embranchemens qui se prolongent sous le faubourg Saint-Jacques et jusqu'à l'extrémité du faubourg Saint-Germain.

Notre guide nous fit quitter pour un moment le chemin des Catacombes, et nous conduisit à la galerie dite *du Port-Mahon*. Dans cet endroit, un soldat, qui avait suivi en 1756 le maréchal de Richelieu à Minorque, et que sa réforme avait forcé de prendre du travail dans les carrières, s'amusa, aux heures du repos, à modeler dans le roc un plan en relief des fortifications de cette île. Ce monument, qui n'en est pas un sous le rapport de l'art, atteste cependant d'une manière honorable l'adresse, la mémoire, et surtout la patience de celui qui a pu, sans aucune connaissance en architecture,

sans moyens, et pour ainsi dire sans instrumens, exécuter seul un pareil travail. Ma douce compagne fut bien affligée d'apprendre, par quelques mots gravés sur la pierre, que cet homme industrieux, après avoir employé cinq ans à ce travail sans salaire, périt à quelques pas de là, dans un éboulement qu'il cherchait à prévenir.

Les Catacombes étaient l'objet exclusif de notre curiosité : nous pressâmes notre guide de nous conduire, et nous ne nous arrêtâmes qu'un moment à considérer une ruine de l'aspect le plus effrayant et le plus pittoresque. Des quartiers de rochers en équilibre sur leurs angles, l'enlacement bizarre de leurs masses suspendues en l'air, et dont le moindre mouvement de l'air semble devoir déterminer la chute, offrent un effet tellement remarquable, que plusieurs peintres de décorations en ont fait un objet d'étude.

Nous arrivâmes enfin à une espèce de vestibule, au fond duquel est une porte noire, ornée de deux pilastres d'ordre toscan, et surmontée de cette inscription :

Has ultrà metas requiescunt, beatam spem expectantes.

Au moment où nous posâmes le pied dans cette noire enceinte, ma jeune compagne se rapprocha de moi involontairement, et je fus un moment effrayé de la pâleur et de l'altération de ses traits; elle respira des sels dont je m'étais muni, et me dit, en essayant de sourire : « Ne vous y trompez pas, c'est du saisissement, et non pas de l'effroi. »

Nous entrons dans ce palais de la Mort; ses hideux attributs nous environnent, les murs en sont tapissés: des monceaux d'ossemens se courbent en arcs, s'élèvent en colonnes, et l'art a su former de ces derniers débris de la nature humaine une espèce de mosaïque dont l'aspect régulier ajoute au profond recueillement que ces lieux inspirent. La mort, au sein des Catacombes, a quelque chose de moins repoussant qu'ailleurs; ses ravages sont finis, le ver du sépulcre a dévoré sa proie, et les débris qui restent n'ont plus à craindre que la lime du tems qui doit les réduire en poussière.

Tous les anciens cimetières de Paris, toutes les églises ont versé dans ces vastes cavernes les dépouilles humaines qui leur avaient été confiées depuis plusieurs siècles : dix générations

sont venues s'y engloutir ; et cette population souterraine est estimée trois fois plus nombreuse que celle qui s'agite encore à la surface du sol.

Des inscriptions, placées sur des piliers de pierre de liais, indiquent à quels quartiers de Paris ces restes ont appartenu. Là, toutes les distinctions de sexe, de fortune, de rang, ont achevé de disparaître. Le riche, dépouillé de son mausolée de marbre, le pauvre, sorti un peu plus tôt de son cercueil de sapin, confondent en ce lieu leurs dernières dépouilles : pour eux, cette fois, l'égalité commence. Que de grandes pensées enfantent de pareilles images ! L'auteur du *Génie du Christianisme* est digne d'en être l'interprète : « L'ame entière, dit-il, frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur : lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas pour exprimer ce qu'il y a de plus vil ; tout annonce qu'on est là dans l'empire des ruines ; et, à je ne sais quelle odeur de poussière répandue sous ces arches funèbres, on croirait respirer les tems passés. »

Emilie, rassurée, avait quitté mon bras, et, la bougie à la main, parcourait en silence ces froides demeures. Les nombreuses inscriptions religieuses, philosophiques et morales, tracées sur les murailles, attiraient tour à tour son attention; elle me fit remarquer ces vers de Malfilâtre :

Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus!
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus.

Elle exigeait que je lui traduisisse les sentences latines; lorsqu'elle en vint à celle-ci :

Quæris quò jaceas post obitum loco?
Quò non nata jacent;

et qu'elle sut que cela signifiait : tu cherches où tu seras après ta mort? où tu étais avant de naître; « je ne sens, me dit-elle, ni la justesse ni la morale d'une pareille maxime, et, surtout, je ne vois pas ce qu'elle a de commun avec cette autre d'Addisson, que je lis un peu plus loin :

Si l'ame finit avec le corps,
D'où lui vient le pressentiment de son immortalité?

— Je n'approuve pas plus que vous, lui répondis je, et surtout dans un pareil lieu, ce mélange d'opinions contradictoires qui s'affaiblissent lorsqu'elles ne se détruisent pas l'une par l'autre. L'incertitude, j'aime à le croire, quitte l'homme au bord du tombeau, et l'espérance n'y descend avec lui que pour lui montrer l'éternité sur l'autre rive. »

Après avoir visité plusieurs salles, et parcouru les différentes galeries qui y conduisent, nous arrivons à une petite chapelle au fond de laquelle est érigé un autel expiatoire. Sa forme a quelque chose de plus effrayant que le reste des Catacombes. Nous cherchions une inscription qui nous indiquât à quels mânes ou à quels souvenirs elle est consacrée. Nous lisons, ou du moins nous croyons lire cette date terrible en caractères de sang : 2 SEPTEMBRE 1792, sur une pierre de granit. Ma compagne pousse un cri d'horreur, et son imagination frappée lui fait entendre un long gémissement ; surpris moi-même par un bruit inattendu, je tressaille, je regarde......

Notre conducteur venait d'ouvrir avec effort la porte du caveau géologique destiné à conser-

ver des échantillons de toute espèce de minéraux que renferme le sol où sont creusées ces carrières. Cette salle conduit à une autre, où l'on a pris soin de rassembler, de classer, d'étiqueter avec ordre toutes les monstruosités ostéologiques, dont quelques-unes attestent en même tems les aberrations de la nature et les efforts de l'art pour venir à son secours. C'est à M. Héricart de Thury, ingénieur en chef au corps impérial des mines, que l'on est redevable de ces deux cabinets souterrains, et des améliorations de toute espèce qui ont eu lieu depuis quelques années dans les Catacombes.

Pendant que j'observais les pièces d'anatomie, M[me] de Sésanne était restée, à quelque distance de moi, appuyée sur un autel antique formé tout entier de débris humains. (Cet ouvrage, et plusieurs autres du même genre, font honneur au talent et au goût de M. Gambier, qui a présidé à l'arrangement de ces lugubres matériaux.) Dans l'attitude méditative où s'était placée ma jeune compagne, une des roses de son bouquet s'était effeuillée sur l'autel et sur le piédestal. Je serais embarrassé de dire quelles

pensées s'offrirent à mon esprit, quels mouvemens agitèrent mon cœur en contemplant sous ces tristes voûtes un vieillard bientôt octogénaire, une femme dans tout l'éclat, dans toute la fraîcheur de la jeunesse et de la beauté, méditant sur la poussière des morts, et des feuilles de rose sur des monceaux d'ossemens humains.

La voix de notre guide nous tira l'un et l'autre de la rêverie profonde où nous étions absorbés ; nous regagnâmes l'escalier de sortie à l'est de la route d'Orléans. Emilie, en mettant le pied sur la première marche, s'apperçut que j'étais resté en arrière. « Venez donc, me dit-elle ; ne voyez-vous pas qu'on va fermer la porte ? — Je me consultais, lui répondis-je en souriant, pour savoir si c'était la peine que je sortisse. » Elle vint à moi, me prit la main ; je vis une larme rouler dans ses beaux yeux, et l'émotion que j'éprouvai ne me permit pas de douter que je ne vécusse encore.



N° LVIII. — 26 *décembre* 1812.

LES CONSULTATIONS.

—

Souvenez-vous de la faiblesse humaine; il est de notre nature de tomber et de faire des fautes. En avez-vous commis, ne craignez pas de les réparer Votre ame est-elle malade, cherchez à la guérir.

Pensées de CONFUCIUS.

J'AI lu dans un vieil auteur chinois que, vers l'an 570 avant l'ère vulgaire, Cem-Su, disciple de Confucius, avait établi dans l'un des faubourgs de Pékin un hospice d'un genre tout particulier, dans lequel était admise toute personne atteinte de quelque grave maladie morale dont elle voulait guérir. Cette maison, comme tous les hôpitaux, était divisée en différens quartiers, où chaque espèce de maladie était classée et traitée séparément. Il y avait la sâlle des Avares, la salle des Ambitieux, la salle des Flatteurs, etc. Le docteur Cem-Su en faisait

chaque matin la visite, prescrivait à ses malades les remèdes et le régime convenables, et les rendait successivement à la société lorsqu'il jugeait leur guérison parfaite. En réfléchissant sur l'utilité d'un pareil établissement, il m'était venu dans la pensée d'en former à Paris un semblable; j'en avais même déjà rédigé le prospectus; mais, au moment de réaliser un projet dont je n'avais d'abord vu que les avantages, je n'ai plus été frappé que des obstacles qui s'opposaient, en France, à son entière exécution. Il en est des infirmités de l'ame comme de certaines maladies que l'on se cache longtems à soi-même, qu'on n'ose jamais avouer à son médecin habituel, et pour la guérison desquelles on a le plus souvent recours à des empiriques que l'on va consulter à la dérobée. Ces enfans perdus de la Faculté ont tous, à les en croire, un talent merveilleux, un grand amour pour l'humanité souffrante, une discrétion à toute épreuve et un désintéressement sans bornes. Voilà les confrères dont je me suis proposé l'exemple; et puisque je prétends aux mêmes honneurs, on trouvera tout simple que je m'annonce avec la même modestie.

Après une étude approfondie de l'anatomie morale, et cinquante ans d'expériences cliniques faites dans les quatre parties du monde, je suis parvenu, j'ose le dire, à connaître toutes les maladies du corps humain ; j'ai porté le scalpel de l'observation dans ses derniers replis, et, des effets remontant aux causes, j'ai fait un traité de *pathologie de l'ame*, où sont classées toutes ses affections morbifiques, leurs symptômes, leurs principes et leurs remèdes. Si l'on me demande de quel droit j'exerce, où sont mes titres, je réponds que j'ai pris mes degrés à l'école de Plutarque, de Sénèque, de Montaigne, de Molière, de La Bruyère, de Lesage, d'Addison, et que j'ai sur tous mes confrères en médecine un avantage que les malades apprécieront, celui de pouvoir me tromper sans que mort s'ensuive. En conséquence, je viens d'ouvrir, dans mon Hermitage, un cabinet de consultations gratuites, où je recevrai, depuis sept heures du soir jusqu'à minuit, les personnes de tout sexe, de tout pays et de toute condition qui voudront m'honorer de leur confiance. Je ne voudrais cependant pas qu'on me confondît avec ces opérateurs de carrefour qui,

sans autre examen, sans autre guide qu'une routine meurtrière, distribuent à tout venant leur spécifique banal : je préviens donc que ce n'est qu'après avoir pris en considération l'âge, le caractère, l'éducation, les habitudes du malade, après avoir suivi la marche des pronostics et des diagnostiques de la maladie, que je me déciderai sur le traitement.

Les établissemens de la nature du mien n'ont besoin pour prospérer, ni des éloges des journaux, ni des prôneurs des salons, ni des habitués de cafés, ni même du secours des affiches : on ne marchande pas sur le prix des choses qui ne nous coûtent rien ; et quand, à Paris, on ne s'expose à perdre que son tems et ses pas, on en court le risque volontiers. Grâce à ce mot de *gratis*, et aux précautions mystérieuses dont j'entoure mes consultations, j'ai la certitude qu'elles seront suivies ; j'en puis même déjà faire connaître les premiers résultats. Conformément à l'ordre que j'ai établi, et sur l'avis qu'elles ont eu de l'ouverture de mon cabinet, plusieurs personnes m'ont écrit la semaine dernière ; et je leur ai assigné, à des jours et à des heures différentes, le rendez-vous qu'elles

m'avaient demandé. Enfoncé dans mon grand fauteuil de maroquin vert, enveloppé d'une robe de chambre de molleton de laine, les pieds dans des pantoufles de buffle, le bonnet de velours noir sur la tête, et, mon lorgnon en main, j'ai ouvert, jeudi soir, mes séances *consultatives*.

Le premier malade que l'on m'annonça était un de ces hommes qui n'ont point d'âge, et qu'on ne trouve vieux que parce qu'on les a trouvés laids. Leur laideur n'est pourtant pas moins équivoque que leur vieillesse; car, lorsqu'il s'agit d'en motiver le reproche, on est réduit à dire qu'ils ont la figure basse. Ce monsieur me parut, au premier coup-d'œil, avoir horreur de la ligne droite; la tête inclinée et le dos voûté, il s'approcha de moi en *louvoyant* et en multipliant les révérences. Il y avait dans son attitude, dans ses manières, dans son regard, quelque chose d'inquiet, de gêné. A la surprise qu'il témoignait d'avoir été introduit si promptement, je conclus qu'il avait contracté l'habitude des antichambres. Après s'être fait prier plusieurs fois de s'asseoir, il remit en place le fauteuil que le domestique avait approché, et prit une chaise. Je savais déjà à quel homme j'avais affaire, et

j'aurais pu le dispenser des détails qu'il me donna sur sa santé morale. Il m'apprit néanmoins qu'il avait passé vingt ans de sa vie à se faire une existence, et qu'il y était parvenu à force de *soigner* les gens en place (c'est l'expression dont il se servit). Fidèle ami de l'hôtel ou du château, c'est par une échelle graduée de prévenances et de petits services qu'il arrivait jusqu'au patron. Un billet de spectacle donné à propos à la femme du suisse, un cornet de bonbons à la fille du maître-d'hôtel, un couplet apporté le jour de la fête de l'intendant, quelques livres d'excellent *macouba* offertes au secrétaire, lui facilitaient l'entrée du cabinet : l'anecdote scandaleuse de la veille, racontée gaîment au déjeuner, lui donnait aux yeux de *Madame* l'importance d'un homme très-répandu, tandis que les commissions délicates dont *Monsieur* le chargeait finissaient par l'établir dans la maison d'une manière un peu moins honorable, mais beaucoup plus intime. Il ne me cachait pas (ce dont j'étais bien convaincu d'avance) que cette manière d'être, à laquelle il devait sa fortune, avait singulièrement altéré sa réputation, et il venait me consulter pour que je lui indi-

quasse le moyen de se réhabiliter dans le monde. Je ne lui cachai pas, à mon tour, que je croyais son état désespéré ; et qu'il en était du mépris public comme de la gangrène, qu'on ne déracine pas quand elle a fait certains progrès. Il entendit ma décision sans en paraître affecté, comme un homme résigné dès long-tems à l'ignominie ; et, reprenant son chapeau qu'il avait placé sous sa chaise, il me salua juqu'à terre, et sortit par une marche oblique, comme il était entré.

Un quart d'heure après, un gros homme, vêtu d'un vitschoura de renard bleu, entra sans se faire annoncer, et vint se placer debout devant ma cheminée, en affectant un sourire qui tenait un peu du bâillement : « Eh bien! mon vieux sorcier, me dit-il en me frappant sur l'épaule et en me présentant une grosse figure joufflue qui trouvait le moyen d'allier un air de vivacité à un grand fonds de bêtise, vous avez, à ce qu'on dit, des secrets merveilleux pour toutes les maladies de l'ame ; vous serez bien fin si vous guérissez la mienne! — Il est vrai, lui répondis-je, qu'on ne devine une égnime qu'autant qu'elle a un mot. » Il ne devina pas

celle-là. « J'ai cent mille écus de rente, continua-t-il en mettant les mains dans ses goussets et en agitant machinalement l'or dont ils étaient remplis, je vis au milieu de toutes les jouissances du luxe, des plaisirs et des arts ; je jouis de la santé du corps ; je suis garçon, et conséquemment exempt de tout chagrin domestique ; je ne manque pas de flatteurs, puisque j'ai de quoi les payer. Eh bien, avec tout cela, dites-moi comment je fais pour être l'homme le plus malheureux de Paris ? — Avant de vous répondre, j'achèverai votre confession, que vous ne m'avez pas faite entière. Sans être ce qu'on appelle avare, vous êtes intéressé ; vous n'avez d'estime et d'amour que pour l'argent ; vous ne voyez rien au delà du cours des changes et des variations de la Bourse ; vous vous plaignez des circonstances, et vous leur devez votre fortune ; faute de sens, vous manquez de sensations ; faute de goût, vous trouvez tout insipide, et vous vous êtes fait mécontent pour vous donner une attitude dans le monde ; en un mot, vous êtes atteint d'un mal d'*ennui* qui a chez vous sa source dans l'*égoïsme*. Vous pouvez en guérir en faisant usage de la recette suivante :

» Prenez une femme jeune, jolie, spirituelle et sans dot ; de deux choses l'une : elle fera le charme ou le tourment de votre vie ; elle fera de votre maison un paradis ou un enfer : dans tous les cas, vous voilà sûr de ne plus vous ennuyer. Essayez aussi du pouvoir des bienfaits sur tout ce qui vous entoure, et vous y trouverez des plaisirs nouveaux sur lesquels vous ne vous blaserez pas : la vue des heureux que vous aurez faits, et le spectacle de leur reconnaissance. — Eh bien ! j'essaierai », me dit nonchalamment le gros homme en s'asseyant pour écrire mon ordonnance. Malheureusement la pendule sonne ; il se souvient qu'il a un rendez-vous avec un courtier, il se lève et sort avec précipitation sans emporter ma recette.

Vint ensuite une dame qui congédia l'homme qui l'avait conduite : elle me salua d'une manière très-gracieuse, jeta son schall sur une chaise, et s'assit en relevant son voile. Il fallait avoir les yeux d'un vieillard pour découvrir les traces du tems sur un aussi joli visage, et pour distinguer parmi tant d'attraits ceux que l'art disputait à la nature. Elle m'apprit « qu'elle était

veuve depuis quelques années (elle aurait pu dire depuis dix-huit ans) d'un officier d'artillerie tué au siége de Lille ; qu'elle avait épousé, un an après, un avocat, lequel, au bout de dix-huit mois de mariage, avait cédé la place à un commissaire des guerres mort en Egypte : devenue veuve pour la troisième fois, elle s'était lassée de chercher dans l'hymen cette constance, objet de tous ses vœux. Mais elle ne craignait pas d'avouer qu'elle n'avait pas été plus heureuse en amour. Douée ou plutôt affligée tout à la fois du cœur le plus sensible et de la tête la plus légère, elle éprouve sans cesse le besoin d'un attachement durable, et le supplice de ne pouvoir se fixer ; elle passe sa vie à chercher un objet qui lui convienne, et à s'apercevoir qu'il ne lui convient pas ; elle n'a que des goûts, que des caprices, et ne rêve qu'amours éternelles. »
Cette pauvre dame avait la larme à l'œil en me faisant ces aveux, et en me priant de faire cesser en elle cette lutte du bon et du mauvais principe. Je lui fis entendre, le plus délicatement qu'il me fut possible, qu'il est un peu tard pour opposer une digue au torrent, lorsque la

plaine est inondée; qu'elle devait tout attendre du bienfait du tems, et qu'il fallait qu'elle achevât de supporter un mal dont elle n'avait plus long-tems à souffrir. Elle me remercia en se pinçant les lèvres, et ajouta d'un ton ironique qu'il était tout naturel que je fusse prodigue des bienfaits du tems, moi qu'il avait si généreusement partagé.

Après cette dame, qui m'avait si bien dit mon fait, je vis entrer un grand homme sec, au teint jaune et livide, dont les yeux caves et recouverts par des paupières clignotantes évitaient avec soin la lumière. « Je viens chercher auprès de vous, me dit-il, un remède à des maux qu'il faut avoir soufferts pour s'en faire une idée, et qu'il est impossible de définir. — Dites-moi seulement quels en sont les effets; peut-être pourrai-je en pénétrer la cause. — Né avec de l'esprit, j'ai le malheur (car vous verrez bientôt que c'en est un pour moi) d'admirer ce qui est grand, d'aimer ce qui est bon; mais, par une fatalité bien remarquable, je ne puis laisser échapper un mot d'éloge sur un être vivant sans éprouver une espèce de stran-

gulation qui arrête ma voix au passage. Dans la bouche des autres, l'éloge dont je ne suis pas l'objet me fait plus de mal encore. C'est surtout au spectacle, les jours de premières représentations, que les paroxysmes de cette cruelle maladie se manifestent avec plus de violence : si la pièce réussit, le bruit des applaudissemens fait sur moi l'effet d'un liquide sur un hydrophobe : j'essaie quelquefois de me vaincre et d'applaudir avec les autres aux bons endroits ; mais alors mes bras se roidissent, et je ne puis jamais, quelque effort que je fasse, parvenir à rapprocher, encore moins à frapper ensemble mes deux mains. Cette contraction des muscles de mes bras se communique, je ne sais comment, à ceux de ma figure, et produit une adhésion des lèvres d'où résulte une respiration pénible, laquelle, en s'échappant, fait entendre un son aigu assez semblable à celui d'un sifflet. Ce qu'il y a de vraiment singulier, c'est qu'à la vue d'un tableau, d'une belle statue, d'un ouvrage estimable, de quelque genre que ce soit, dont l'auteur n'est pas mort depuis cent ans au moins, j'éprouve une convulsion à peu près semblable.

— Monsieur, vous m'en avez dit assez : malheureusement il est plus facile de caractériser votre maladie que de la guérir ; vous avez *l'envie* (car nous autres médecins, nous appelons les choses par leur nom) : c'est un vice organique ; je n'y connais point de remède, mais je puis vous indiquer un moyen de soulagement. La cause de votre mal est dans cet amas de fiel et de bile noire dont votre cœur est en quelque sorte inondé. Il faut en détourner le cours, et lui chercher une issue. Eh bien ! que ne travaillez-vous à un journal ? vous aurez, chaque matin, l'occasion et le prétexte d'insulter au génie, de diffamer les talens, d'arrêter leurs efforts et de flétrir quelque réputation naissante. Si vous assaisonnez d'un peu d'esprit vos libelles éphémères, vous finirez, avec de la persévérance, par être l'oracle des sots et des méchans. Qui pourra dire alors où s'arrêteront vos succès ? Vous êtes sûr au moins de ne plus entendre autour de vous qu'un concert de satires, d'injures, de dénigrement, dont vous aurez donné le signal ; ne pouvant guérir vos maux, vous assoupirez du moins pour quelque tems vos douleurs. »

P. S. Si je suis consulté par d'autres malades, et que j'aie le bonheur de faire quelques cures importantes, j'aurai soin d'en donner le bulletin.



N° LIX. — 2 *janvier* 1813.

REVUE DE L'AN M. DCCC. XII.

Quæcumque mentis agitat infestus vigor,
Ea per quietem sacer et arcanus refert
Veloxque sensus. Senec., *Octav.*

Les objets qui nous ont occupés pendant le jour se retracent à notre esprit pendant le sommeil.

J'avais passé ma journée entière à mettre en ordre les notes et les recherches qui devaient me servir à composer cet article : il n'était encore que huit heures du soir; mais, fatigué de mon travail et cédant au besoin du repos, je me couchai, après avoir disposé le carillon de ma pendule pour être réveillé à minuit. Je m'endormis la tête pleine des objets dont je m'étais occupé long-tems; et mon imagination s'emparant des mêmes idées pendant mon som-

meil, je fis un rêve que je demande à mes lecteurs la permission de leur communiquer.

Je crus être sur un fleuve rapide, dans une barque assez frêle que je dirigeais de mon mieux parmi les écueils sans nombre dont le cours de cette rivière était semé. Des milliers de barques semblables à la mienne descendaient plus ou moins vite, quoique emportées par le même courant. A mesure que j'avançais, je remarquais que le fleuve roulait des eaux plus noires, et allait se perdre dans un gouffre immense, dont une vapeur épaisse obscurcissait l'entrée. J'entendais autour de moi, et surtout en avant, les cris que poussaient les passagers dont la barque était au moment de s'engloutir. Assis tranquillement sur la mienne, et descendant à reculons vers l'abîme, je m'abandonnais de bonne grâce à un sort qui me paraissait inévitable, lorsqu'à ma grande surprise je vis passer près de moi une gondole magnifique qu'une force inconnue poussait vers la source du fleuve, en sens inverse de toutes les autres. Je profitai du mouvement qui nous rapprochait pour attacher ma nacelle à la gondole, et je me sentis aussitôt emporté dans la même direction. Cette

barque secourable était ornée de fleurs artificielles et de lampions de toutes les couleurs. On lisait ce nom sur la poupe, en caractères brillans, mais un peu confus : *Imagination*. A mesure que nous avançions, le rivage devenait moins aride; je commençais à découvrir des champs en culture et des arbres couverts de fruits. Les voyageurs qui passaient auprès de nous me semblaient moins âgés et moins inquiets; j'éprouvais moi-même un changement inconcevable : chaque mouvement du bateau me rajeunissait d'un jour, ainsi que tous les objets dont j'étais successivement environné. Bientôt je naviguai, parmi la verdure et les fleurs, sur des bords charmans que je me souvenais d'avoir autrefois parcourus, et dont les échos ne répétaient que des chants de bonheur et d'amour.

En portant les yeux devant moi, je vis à la source du fleuve, dont j'approchais insensiblement, un palais immense dont on n'apercevait que la partie supérieure; le reste était enveloppé de nuages moins effrayans, moins noirs, mais tout aussi épais que ceux que j'avais remarqués vers l'embouchure. Je lus cette inscription sur le fronton de l'édifice : *Palais du Tems*. Le pi-

lote de la chaloupe qui remorquait la mienne traversa sans hésiter cette mer de brouillards, et jeta l'ancre au pied de la montagne sur laquelle le palais était bâti. Je m'élançai hors de ma barque, et je me dirigeai, à la lueur de mille feux follets, vers l'entrée principale de cet édifice, dont mes yeux ne pouvaient mesurer la hauteur.

Après avoir erré quelque tems sous les portiques, j'entrai dans une salle circulaire d'une dimension que l'imagination seule pouvait embrasser. Le dôme de cette rotonde se composait de cercles brillans et mobiles, sur l'un desquels les douze signes du zodiaque étaient tracés. La coupole était soutenue par des colonnes d'airain qui portaient, chacune sur sa base, le nom d'un des peuples qui habitent à présent la terre. Tous les faits appartenant à l'histoire de ces différens peuples étaient gravés sur le fût de leur colonne. Au milieu de cette enceinte immense, dont les murailles de cristal taillées à facettes multipliaient les objets à l'infini, je vis sur un trône, composé de débris rassemblés avec beaucoup d'art, une femme d'une beauté imposante; sa tête était cournonée de lauriers;

elle tenait à la main un stylet d'or, dont elle se servait pour écrire sur des tablettes ailées; je l'entendis nommer *Kléos*. Trois galeries, désignées par les noms de *Passé*, de *Présent* et d'*Avenir*, venaient aboutir en face de son trône. Celle du milieu seule était éclairée : on y voyait aller et venir la foule qui la parcourait dans tous les sens; dans l'autre, les objets que l'on apercevait encore à la lueur du crépuscule se perdaient insensiblement dans une obscurité profonde; l'entrée de la troisième était couverte d'un voile que je m'efforçais en vain de soulever, lorsqu'un bruit de trompettes retentit sous la voûte, et annonça l'arrivée du maître de ce palais : c'était *le Tems*, vieillard d'un aspect farouche et d'une mobilité sans égal. Il tenait par la main une de ses filles vêtues d'une robe d'azur; son front ceint d'une guirlande de fleurs, d'épis, de fruits et de cyprès, était surmonté d'un diadême de saphirs où l'on distinguait les caractères M. DCCC. XII. Le vieillard conduisit sa fille au pied du trône de Kléos, et, du bout d'un instrument recourbé qu'il portait sur l'épaule, et que je n'avais pas aperçu d'abord, il

souleva le voile qui fermait une des galeries, et disparut pendant quelques instans.

La reine des Fastes interrogea la jeune messagère sur les principaux événemens dont elle avait été témoin pendant la révolution qu'elle venait d'achever ; celle-ci parla en ces termes :

« Depuis douze ans, mes sœurs vous ont tour à tour étonnée du récit des prodiges qui ont signalé en France la brièveté de leur règne. J'ose croire que le mien n'est pas moins mémorable ; mais laissant à la Postérité et à l'Histoire le soin d'assigner les rangs parmi nous, je me borne à dire que mon nom ne sera point oublié de la première, et que mon récit fournira de brillantes pages à la seconde.

» J'ai vu, ce dont mon père lui-même n'avait jamais été témoin, les enfans des Gaules combattre et vaincre des rives du Tage à celles du Wolga, et s'élancer aux extrémités de l'Europe pour affermir ses droits et son indépendance contre la ligue ennemie des insulaires et des barbares. J'ai vu ces derniers, dans l'égarement de leur désespoir, se faire un rempart de l'incendie de leurs villes embrasées par leurs pro-

pres mains, et confier leur salut à la rigueur de leur affreux climat.

» Il y a de grands crimes que leur folie devrait mettre à l'abri de l'immortalité; tel est l'attentat qu'a vu naître et punir le 23e jour d'octobre. Quelques obscurs conspirateurs, en jetant un cri d'alarme, se sont insolemment flattés d'ébranler un trône défendu par la gloire du prince, par la fidélité des sujets, par le dévouement du grand peuple à son auguste chef et à l'enfant royal héritier de sa puissance; à peine les factieux ont-ils survécu à la pensée d'un pareil projet.

» J'ai vu, sous l'influence de ce même génie actif, rapide comme l'aigle qui lui sert d'emblême, tous les arts de la paix fleurir dans Paris au bruit éloigné de la guerre. Ce vaste palais des rois, que trois siècles n'avaient pu voir terminer, touche enfin à sa perfection. Un tel ouvrage devait être achevé par Napoléon.

» La postérité ne prononcera pas sans peine entre des talens rivaux et non contemporains; il lui arrivera plus d'une fois de confondre les noms des Perrault, des Percier et des Fontaine;

les chefs-d'œuvre des Germain Pilon, des Jean Goujon, avec ceux des Lemot, des Roland, des Cartelier ; mais dans ce partage de gloire entre des artistes de différens siècles, ceux-ci auront l'avantage d'attacher à leurs travaux le nom du siècle mémorable où ils ont vécu. Je ne ferai point ici l'énumération des quais, des ponts, des grandes routes, des canaux, de tant de monumens que j'ai vu achever, ou dont j'ai marqué l'origine. Je me hâte : l'Avenir me presse, et le Passé m'attend.

» Je ne parlerai pas des savans français. On assure qu'ils travaillent dans leurs retraites ; je le crois, au silence que la renommée garde sur leur compte. Depuis que les mathématiciens de ce pays ne s'occupent plus que de la science de Barême, que les chimistes ont trouvé la pierre philosophale, que les astronomes n'observent plus que les astres de la terre, les sciences en sont réduites à vivre de souvenirs et d'espérances.

» Ma carrière n'a été signalée par aucune de ces conceptions poétiques qui font époque dans l'histoire des lettres ; mais plusieurs des pro-

ductions aimables que j'ai vues naîtres ne seront pas perdues pour la postérité : elle ne dédaignera pas le poëme de la *Conversation*, quelque peu qu'il ajoute à la gloire de son auteur; *les Veillées Poétiques*, *Charlemagne*, *les Chevaliers de la Table Ronde*, *les Veillées*, le Recueil charmant de *Fables* d'Arnault, trouveront grâce ou faveur auprès d'elle.

» Plus heureuse, la Muse de l'histoire a vu terminer un beau *Tableau du XIXe siècle*, et commencer un ouvrage qui manquait à ses annales : *les Croisades* n'avaient encore que leur poète ; elles ont maintenant leur historien.

» Les Muses qui président aux jeux scéniques n'auront qu'une bien faible part à mes éloges. J'ai terminé ma course sans que Melpomène ait rompu une seule fois le silence où ses adorateurs semblent l'avoir condamnée. Thalie n'a paru au théâtre que pour chanceler quatre fois sur ses brodequins. Euterpe, délaissée dans son temple, ne s'y montre plus qu'à la suite de Terpsichore, dont *les Grotesques* menacent d'ébranler l'empire.

» La peinture brille en France d'un éclat in-

*

connu jusqu'ici : les Michel-Ange, les Raphaël, les Titien, après quatre siècles, ont trouvé des successeurs de l'autre côté des Alpes. J'ai vu s'ouvrir le sanctuaire des arts, j'ai applaudi aux nouveaux chefs-d'œuvre des maîtres de l'Ecole et aux brillans essais de quelques-uns de leurs jeunes élèves.

» J'ai vu le scandale des discussions polémiques porté à son comble : les pamphlets, les libelles, les satires ont marqué chaque jour de mon règne. Jusqu'à ce moment peut-être ne savait-on pas bien à quels excès peuvent se porter la haine, la sottise et l'envie, pour peu qu'on les encourage. En paraissant, j'ai trouvé la littérature en proie aux plus impertinentes discussions à propos d'un vieux manuscrit exhumé de la poussière d'un collége de jésuites : la découverte d'une comédie de Ménandre n'aurait pas causé plus de rumeur. Quel était l'objet de tant de libelles injurieux, de *révélations* indécentes ? un auteur doublement coupable d'avoir produit un bon ouvrage, et d'en avoir immédiatement obtenu le prix.

» Il est difficile de dire où le scandale se serait

arrêté, si, par bonheur, un fou ne fût arrivé d'Autriche à tire-d'ailes pour donner le change à la malignité publique et aux désœuvrés de la capitale. Ce nouvel Icare, qui s'était annoncé comme le roi des airs, tomba trois fois de son trône; et son impuissance bien constatée le livra au ridicule, qui en fit une prompte justice.

» Les querelles de musique ont paru se réveiller un moment avec une nouvelle fureur. Une nuée d'étourneaux, sous la conduite d'une buse ultramontaine, fondit à l'improviste sur les bocages du Conservatoire. Un établissement national, utile, envié à la France, s'est vu en proie à tous les genres d'outrages; les chantres, les serpens de toutes les cathédrales, les marguilliers de toutes les fabriques se sont ligués avec les *Bouffonistes* contre une école où l'on ne se contente pas de soutenir la doctrine épouvantable que la musique se compose de mélodie et d'harmonie, mais où l'on s'arroge le droit de le prouver par des exemples auxquels l'Europe entière applaudit.

» Les comédiens n'ont point échappé à ce débordement périodique d'encre, de fiel et d'in-

jures. Celui qu'un plus grand talent recommande aux yeux du public a dû, plus qu'un autre, souffrir de ce fléau : la satire a cela de commun avec les dieux, que la victime immolée à son autel lui plaît d'autant plus qu'elle est plus belle et plus parée.

» Arrivée au terme de ma course, il ne me reste plus qu'à confier au burin de l'histoire les noms de quelques hommes célèbres moissonnés sur mon passage. L'auteur d'*Epicharis*, d'*Abel*, du *Mérite des Femmes*, enlevé avant le tems au culte des Muses, emporte leurs regrets et vivra dans leur souvenir. Lévêque, Larcher, Toulongeon, ont légué leur mémoire et leurs travaux à la Muse de la littérature ancienne, dont ils ont propagé la gloire. Les arts regrettent amèrement la perte de l'excellent acteur Monvel, sur la tombe duquel Thalie a versé quelques pleurs. »

La fille du Tems parlait encore, lorsqu'elle aperçut aux portes de l'Avenir la plus jeune de ses sœurs, que son père amenait avec lui : elles s'approchèrent l'une de l'autre, se joignirent, et, presqu'au même moment séparées par l'infa-

tigable vieillard, l'une prit avec lui la route du Présent, et l'autre disparut sous les voûtes obscures du Passé. La Renommée donna le signal de leur séparation : à cc bruit , je m'éveillai en sursaut; ma pendule sonnait minuit, et l'année 1813 venait de commencer son cours.



FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

	Pages.
Une première représentation d'autrefois . . .	1
Correspondance	12
Journal d'une Femme à la mode	28
Le Bureau d'un Journal.	38
Le Pays Latin	49
Le Carnaval et le Bal de l'Opéra.	61
Affiches et Avis divers	74
Quelques Portraits	86
Les Lettres anonymes.	98
Les Noces. — Le Mariage.	110
Deux Journées à quarante ans de distance . . .	121
Les Six Etages d'une Maison de la rue Saint-Honoré	133
Pot-Pourri	146
Enterrement d'une Jeune Fille.	158
Le Public.	169
Quelques Portraits.	179
Les Cabales	191
Les Trois Visites	201
La Partie de Campagne.	212
La Bouquetière.	222
Le Palais-Royal	231
Les Amis	243
La Fête de Saint-Pierre.	256

Pages.

La Cour des Messageries 268
Une Noce à la Courtille. 281
L'Hermite de la Chaussée-d'Antin au café de
Chartres. 293
Histoire d'un Schall. 304
Le Genre Sentimental. 317
Les Journaux 342
Les Catacombes 354
Les Consultations. 367
Revue de l'Année M. DCCC. XII. 381

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

